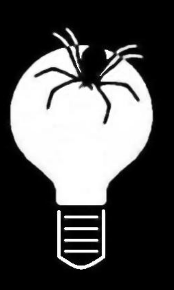


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Audace & Irrévérence



Numéro 16

Juin 2015



ÉDITO

Enfant mal élevé, mère indigne, imposteur débonnaire, auteur envahissant, artistes intrépides, pataphysiciens trépidants, médiums, déviants et pique-assiettes se partagent le sommaire de ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : Christian Attard, Sylvain Barbé, Bastien Bastien, Gabriel Berteaud, Patrick Boutin, Emmanuelle M. Bova, Henri Cachau, Angèle Casanova, Sandrine Cuzzucoli, François Debout, Jean-Baptiste Dumont, Enokat, Nadia Harre, Jean-David Herschel, Benoit Jeantet, Marc Laumonier, Manuela Legna, Le Golvan, Lemée, Lordius, Sébastien Marcheteau, Danièle Momont, Vlad Oberhausen, Raymond Penblanc, Jérôme Pitriol, Georgie de Saint-Maur, Olivier Savignat, Alice Scaliger, Antonin Sobel, Audrey Tison, Marlène Tissot, Stéphane Werth et WIL.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

« Feu & Glace », au sens propre comme au sens figuré et selon toutes leurs acceptions, voilà le sujet de notre prochain numéro. Toutes les propositions de textes et d'illustrations pourront nous être envoyées jusqu'au 10 septembre (pour le détail des rubriques, voir notre appel à textes et à illustrations). Vos contributions sont attendues à notre adresse habituelle : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Goûtons maintenant à l'audace & à l'irrévérence...

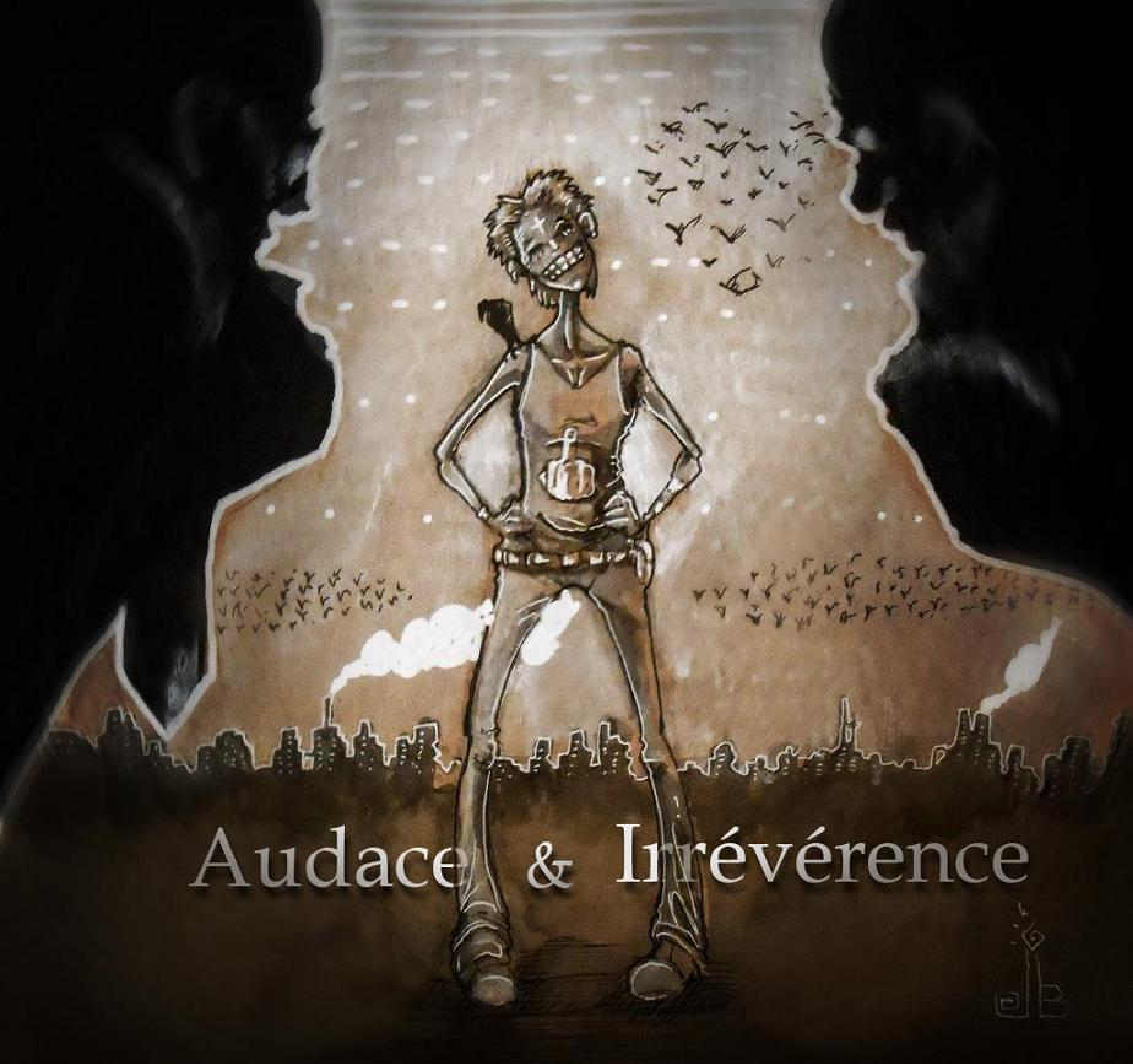
Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Louis-Philippe en Gargantua* par Honoré Daumier (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


Audace & Irrévérence

Préface de Louise Bourgeois

Le Golvan

J'approchais Louise Bourgeois. Le rendez-vous m'avait été accordé dans sa chambre, après tant de refus. J'avançais tel Rousseau, mon tapuscrit à la main, devançant à jamais une traînée d'intellectuels et de plasticiens reconnus mais pour le coup pris de court ! Rien ne m'était acquis que ce simple tête-à-tête à son chevet et le risque constant de me voir congédier pesait plus lourd encore que mes maladresses à venir, que la honte d'avoir à ressortir de cet immeuble recueilli sans Sa préface ou que ces regards d'un entourage déjà trop médicalisé. J'exigeais trop de bizarrerie en négociant la préface d'une simple nouvelle, 5000 signes d'orgueil ! Mais j'en étais là, dans l'audace et — qui sait ? — dans le charme de ma jeunesse. J'approchais Louise Bourgeois.

J'avais cependant pour moi un antécédent flatteur qui avait dû enfoncer bien des portes à mon intention : ma — je peux dire « ma » — préface de René Char à mon premier roman. On me l'avait présenté tel un colosse dont la voix terrasse, je lui trouvais un corps devenu chétif et le timbre un peu voletant ; on le disait taciturne, il s'est répandu en anecdotes, hésitantes parfois ; on m'avait dit sa passion pour la peinture sur galets, je lui en portais un, déniché chez ma tante qui habite sa région, avec le secret espoir de repartir avec sous le coude une œuvre du maître et un sujet d'ébahissement pour mes contemporains. Il m'avait lancé que sa main n'était plus sûre et « il est trop rond ton caillou », avec ce phrasé âpre et définitif de l'homme siégeant à l'essentiel des êtres et des mots ; une sorte de langage primal, prépon-dérant : un aboutissement.

Et il avait accepté. Et le moindre mérite dont je me targue est d'avoir favorisé une fois de plus, à l'achèvement de sa vie, la parole du maître, là où son silence hantait et réglait le monde des lettres. Il m'avait poliment rendu mon « caillou » ; je l'ai gardé comme une trace plus concrète de notre rencontre. Il y avait tout de même posé la main !

J'ai attendu le papier, tordu de stress. Sept mois d'une gestation bâillonnée, privé du droit de le revoir, de presser les choses. J'attendais mes feuillets hypnotiques, saignés de son écriture presque rupestre : une œuvre plastique à part entière et — je blanchis mon âme — un magot pour mes vieux jours. C'est avec une demi-page dactylographiée que j'ai poussé Gallimard, Denoël, Actes Sud, Seuil et les autres à l'évidence. Imaginez le spectacle réjouissant de l'incrédulité ! Chez Flammarion, j'ai même fait toucher ledit « caillou » que j'avais porté comme une relique à un Jean-Marc Roberts médusé !

— Qu'est-ce que vous voulez que j'écrive ?

— Madame Bourgeois, je ne me permettrais pas. Ce sera déjà un honneur si grand !

Oui, la formule est pompière au possible mais j'ai placé mon futur de réalité : cela sera ! La peau de l'ours ou de l'orange…

— Et puis, j'ai du mal à lire même avec mes lunettes. Plus rien n'y fait.

— C'est pour cela que ce n'est qu'une courte nouvelle ! Je peux même vous la lire ; cela prendra un rien de temps !

Bref ; comment dévaloriser des nuits de fièvre à sculpter le dur de la matière, même pour 5000 signes. « Courte nouvelle » ; à trop jouer la tautologie et l'aide à domicile, j'irai me la faire écrire ailleurs, ma préface !

— Vous savez, je lisais surtout des histoires, comment dire, sentimentales !

— C'est là votre complexité, madame.

J'ai failli l'appeler Louise. Manifestement, c'est mon approche flagorneuse et ampoulée qui complique tout ; elle grimace et rougit un peu. Je sens la gêne nouer ses belles mains d'artiste. Elle est coquette ; ses ongles sont faits, un grenat, son parfum. Un compliment, vite !

— Vous êtes gentil et je vois bien que ça a l'air important pour vous, mais…

Elle respire fort. C'est embarrassant.

— Je m'en remets à vous…

— Ce sera non, monsieur…

— Je me permets d'insister. Louise, une ou deux lignes !

— Je ne peux pas…

— Dictez-les-moi, c'est égal ! Je vous donne le début ?

— Je ne peux pas, je ne sais pas ! Laissez-moi s'il vous plaît !

— Allez, voyons ! Une femme de votre trempe ! Une artiste si…

— Vous me fatiguez, monsieur. S'il vous plait, je suis si fatiguée. Partez, s'il vous plait !

— Ça sert à quoi alors la notoriété de l'art ?

— Je vous en supplie !

Évidemment, l'entourage se manifeste et on appelle du renfort. Voilà ; je suis importun ; on m'éconduit vite. Je ne reverrai plus Louise Bourgeois qu'à sa mort. Il n'y a qu'à attendre et la simple anecdote que nous nous sommes entretenus de ma nouvelle tiendra assez lieu de préface. C'est donc fait !

Sur le perron, le soleil me foudroie ; une bouffée de chaleur sèche contraint ma respiration ; je respire trop fort. La route nationale déroule ses échos sourds, un rance de colza que j'avais ignoré jusque-là : tout un

décor qui me tombe dessus en fin de compte. L'épreuve m'aura mis les nerfs en court-circuit. Je profite du temps qu'il me reste pour me calmer et peler une des oranges que je ne lui ai pas laissées. La voiture est un four inutile sur le parking visiteurs. Passé la grille automatique, j'irai m'acheter un camélia chez Jardiland.

Sale gosse

François Debout

Je te vois !

C'est vrai que j'ai le regard immobile. C'est vrai que je suis condamnée à admirer le montant du lit avec ses deux boules d'ébène. C'est vrai que je te devine là, sur le côté, et que tes parents s'impatientent en face de moi. Si seulement on m'avait donné le choix, un ciel d'orage aurait avantageusement remplacé la vision de ces deux épouvantails cramponnés à leurs chaises. Tiens ! On dirait que ton géniteur s'impatiente, il lorgne sur sa montre, il se courbe légèrement pour se masser le mollet. C'est de famille. Il a hérité de mes problèmes de circulation. Et ta mère pendant ce temps ? Elle n'arrête pas de me lacérer des yeux. On dirait du métal en fusion. Aucune émotion à l'horizon. Ni regret, ni mansuétude. Ta mère, de la mansuétude ? Tu plaisantes ! Cent contre un qu'elle enrage après la médecine et ses serments stupides. La vie, vaille que vaille ! Coûte que coûte ! Et dieu sait si je coûte ! Une journée de grand-mère c'est le prix d'un aller-retour au Touquet ou mieux, deux jours à Disneyland pour l'affreux gamin dont l'ombre s'agite sur ma droite. Pathétique ! Regardez-moi cette comédie, cette compassion de pacotille. Vos silences se passent de mots. Vos poses affectées n'impressionnent guère que les infirmières. Voilà l'image que je supporte à longueur de temps. La dernière que j'emporterai avec moi. Arrivée au ciel je la déchire. Même pas un sourire de la part de mon fils Édouard, un larbin aux ordres de sa femme. Un vrai tapis décoratif. J'ai dû accoucher d'un paillasson mâle. Si seulement vous pouviez vous abstenir de m'infliger ces têtes d'enterrement. Sans cette maudite paralysie générale ma doléance serait déjà sur le bureau du Directeur. Une doléance humaniste ! Interdire ces visites dépourvues de mansuétude qui s'apparentent à un avant-goût de cimetière. Une répétition générale en somme. Un autre mouvement sec. Mon paillasson s'agite sur son siège, les fourmis grimpent, les jambes s'impatientent. C'est cela, déplie-les, masse-toi les mollets, remplis les minutes comme tu peux. Bande d'hypocrites ! Rapaces ! Même toi, le sale gosse planqué en retrait. Tu t'imagines que je t'ai oublié ? L'abruti à sa maman, avec son nez aplati, ses lèvres trop rouges et ses mèches cuivrées de premier de la classe. En attendant tu redoubles. Comme si je ne devinais pas ton ombre glisser sur ma droite et ta main triturer la poignée de la fenêtre. Je te vois pivoter autour de la table de chevet et te baisser discrètement pour soulever mon drap en te pinçant le nez. Admire ! Tu fais sourire ta mère. Elle ne se cache même pas, fière de l'humour pitoyable de son mioche. Huit ans et déjà

aussi con qu'un vieux. Un abruti saturé de courants d'air dont le passe-temps favori est d'écarteler les grenouilles aux abords de la mare. C'est la première chose que je demanderai là-haut, que ce mioche soit réincarné en grenouille.

Je perds la vie mais pas la vue. J'aperçois encore la cloison vitrée donnant sur le couloir. Des chariots pleins croisent des chariots vides, les démarches sont rapides, les blouses blanches se soulèvent en décrivant des danses aériennes. Parfois une infirmière s'arrête et scrute à l'intérieur de la chambre. « Pauvre vieille », qu'elle doit se dire ! « Elle a bien de la chance d'avoir une famille. » Si elle savait ! Tout bien réfléchi, une paralysée c'est une presque-morte. Comment j'ai percé leurs intentions ? Tout simplement en surprenant les doigts boudinés du sale mioche sur le conduit de la perfusion. Il ne m'a pas fallu une minute pour comprendre la raison de leur visite. Le pouce et l'index appuyaient par saccades, pressaient le plastique, ralentissaient le liquide, le goutte-à-goutte s'espaçait. Un spasme a comprimé ma poitrine. J'étais prisonnière de fils barbelés qui étranglaient mes veines. Mes lèvres se tortillaient en livrant des spasmes grossiers, je suffoquais sans que personne ne bronche. C'est alors que j'ai réalisé que leur arme c'était le gosse. Il s'est penché pour voir le résultat de son travail, il est apparu dans mon champ de vision, nos yeux se sont croisés pendant que ses doigts se refermaient sur le tube. Je l'observais avec une telle intensité qu'il a fini par lâcher. Il s'est tourné vers sa mère le regard affolé. Interrogateur. Elle affichait un grand sourire en opinant de la tête, un encouragement silencieux qui semblait dire : « Continue, mon petit. C'est bien ! ».

Que vois-je ! Ton père fustige ta mère des yeux, le menton dressé vers un endroit précis de la main qu'elle se dépêche de dissimuler. Trop tard, j'ai vu ! Le reflet vient de disparaître au creux de sa paume mais l'anneau brille encore. La garce ! Elle n'a pas perdu de temps, elle a déjà vidé ma boîte à bijoux. Le calme revient, un ange passe. « Paillasson père » m'accorde une ultime attention, mi-triste, mi-résignée, il y a bien longtemps qu'il a abdiqué devant sa femme. Un faible.

Les voilà qui se lèvent. J'ai dû manquer un épisode, ils ont dû s'échanger un signe furtif. Maintenant ils se dirigent vers la porte. Les mains sortent des poches. D'ici peu les cigarettes vont surgir. J'ai compris ! À eux l'alibi champêtre et le bol d'air au fond du parc. Alors petit, t'attends quoi ?

Si jeune et déjà des problèmes de conscience ! Au fond je te plains ! Je te vois flotter sur ma droite. Ton ombre se déplace doucement. Je devine tes petits doigts qui se déplient, qui se donnent du courage, qui caressent le montant d'aluminium. Si tu n'inclinais pas la tête pour scruter le sol, tes gestes seraient plus précis. À moins que tes chaussures t'inspirent

davantage que mes yeux. Tu fais un drôle de tueur en socquettes. Ma parole, tu as perdu ta superbe. Ah oui, j'oubliais, ta mère n'est plus là pour te soutenir. Elle et ton père t'ont laissé la sale besogne. À toi la bêtise ! On mettra ça sur le compte de l'âge mental. Alors, ça vient ? Que tu peux être balourd ! Serre donc ! Encore un froussard ! Un paillasson bis. Enfin ! Pas trop tôt ! Les flocs s'espacent. C'est quoi ce bruit ? Tu renifles. Pourquoi tu renifles ? Tu ne serais pas en train de pleurer des fois ? Tu viens de comprendre. Rien à voir avec les grenouilles de l'étang. Tu m'envoies à la mort sans te douter… que moi aussi. Ta mémoire m'a gravée à tout jamais. Serre plus fort, c'est ça. Tu as eu tort de me regarder tout à l'heure. Je ne te lâcherai plus ! Plus jamais ! Je suis maintenant dans ton crâne. Tu as beau te tenir de profil et regarder le sol insipide, tu ne m'échapperas pas. Le tuyau a entièrement disparu dans ta main. Mon corps explose, j'ai l'impression que mon thorax se brise en mille morceaux et que des crocs puissants me transpercent de l'intérieur. La douleur est terrifiante. Je tiens bon parce qu'au bout de la souffrance, il y a la récompense. Ma résurrection. Mes yeux vont s'enraciner dans tes jours jusque dans tes nuits. Tes rêves ne m'échapperont plus. Ils sont à moi désormais. Où que tu ailles, où que tu te caches, nous sommes un rendez-vous perpétuel.

C'est ça. Agrippe-toi. Serre le tube. Plie-le !

Seulement il est trop tard. Je suis dans tes entrailles, dans les secrets de ton âme. Nous deux, c'est pour l'éternité. À la moindre faute d'inattention je surgirai sans prévenir. Coucou ! Tu te souviens ? C'est moi ta grand-mère. Comment vas-tu mon chéri ? Heureux ? Quand tu fermeras les paupières pour m'échapper, je me glisserai dans un autre coin de ton cerveau. Re-coucou ! C'est encore moi. Tu dors ? Mes yeux illumineront ta mémoire au point qu'ils décideront de ton film du soir, que préfères-tu mon garçonnet ? Une comédie humaine ou un cauchemar intérieur ? J'oubliais ! Inutile de venir t'apitoyer sur ma tombe. Ne te donne pas cette peine. Je n'y serai pas, puisque nous logeons sous le même toit, nos consciences enlacées l'une à l'autre comme des amoureux. Tu as déjà aimé ? Non ? Voilà une jolie occasion d'apprendre. Ma vision devient approximative, je repère ta silhouette s'étirant dans tous les sens, un coup à gauche, un coup à droite. On dirait une marionnette plantée sur un ressort. Sûrement que ta main s'ankylose à force de serrer. Regarde tes doigts, on dirait des coquillages cramponnés à un rocher. Un murmure ? J'entends un murmure. Ma parole, tu pleures ! Oh, le petit chou ! Fais couler ! Évacue le chagrin. Les larmes c'est fait pour ça, c'est juste du chagrin qui s'en va. Comparée à toi, j'ai de la chance. Je suis à l'intérieur. Au sec. À l'abri des turbulences de l'âme. Pour un peu, tu remonterais dans mon estime… sale gosse… sale… gosse… sale… go…

Le professeur de mandarin

Manuela Legna

Je voudrais que ça ait commencé autrement.

Un présage étrange dans un biscuit sec, un vieux Chinois me chuchotant ses avertissements sibyllins depuis le fond de sa boutique obscure — mais existe-t-il encore de tels personnages, excepté dans les films ? Un signe avant-coureur quelconque… Cela donnerait à mon histoire, si ce n'est un sens, du moins une certaine cohésion. Mais non. Tout a débuté sur une plage brésilienne, avec les cris porcins d'une bourgeoise en pleine noyade.

Entre deux âges, entre deux eaux, elle s'est cramponnée à moi, son sauveur, comme pour m'entraîner par le fond avec elle. Aurais-je eu meilleur compte à la laisser m'asphyxier ce jour-là ? C'est à sa gratitude fanatique — et à ma bêtise, que j'ai prise à l'époque pour de l'audace — que je dois de me retrouver ici ce soir, dans cette somptueuse villa de Saint-Germain-en-Laye, d'où les invités murmurent qu'on devrait me chasser séance tenante. Ils me croient sans doute ivre, j'aimerais tellement que ce soit le cas. La vérité sur mon état… personne n'y croira jamais.

Je m'avance. Revenons à ma rencontre avec Mme Ostent, il y a huit mois de ça.

Une fois la rescapée ramenée sur la plage, ignorant ses remerciements entrecoupés de quintes de toux, je n'ai pas attendu longtemps avant d'en être débarrassé par les secours. Et je pensais ne jamais la revoir, bien décidé que j'étais à continuer ma traque aux jeunes filles de bonne famille. C'était sans compter sur cet acharnement qu'ont les gens seuls à s'agripper au moindre contact social noué, surtout lorsque celui-ci implique une forte dose d'adrénaline, et une histoire palpitante à raconter. Elle m'a donc retrouvé, facilement qui plus est — moi et ma manie de toujours chasser sur le même banc de plage… Retrouvailles théâtrales, effusions frénétiques, et j'en passe. Ce n'est qu'après le cocktail qu'elle m'a offert que j'ai compris que, malgré son accoutrement cheap et sommaire, elle était riche. Quelque chose dans sa façon de parler au serveur… Je sais les reconnaître… Après tout, j'en vis.

Je m'appelle Louis Deranis — un nom d'emprunt plus chic que mon Bidos natal — et je suis un imposteur. À Rio de Janeiro, il ne m'avait pas été difficile de ferrer, par le biais d'une connaissance tout aussi recommandable que moi, quelques fortunes locales piquées de franco-philie. Elles me prodiguaient de quoi mener une existence délicieusement

oisive. En échange, je leur donnais des « leçons » — le mot est fort — sur la langue de Molière et quelques bribes de culture pour briller dans les soirées mondaines. La bonne société carioca compte plusieurs de ces dames qui s'entourent de coachs et de professeurs particuliers comme d'autant de courtisans. Une marotte bien décadente, mais infiniment bienvenue pour ceux qui, comme moi, aiment travailler peu tout en vivant bien. Pendant un temps raisonnable, en tout cas. Mais pour que le charme opère, mieux vaut être exotique.

Or, Mme Ostent était française. Pire, parisienne. Notre drame, à nous les Parisiens, c'est de toujours tomber sur nos compatriotes même à l'autre bout du monde, que ce soit des étudiants en vacances ou des couples en lune de miel. Ajoutez à cela l'occasionnelle veuve pleine aux as que l'on arrache à une mort certaine.

Son dada ? Les nouveaux pays émergents. Persuadée que les BRICS domineraient bientôt le monde, elle s'était mis en tête d'initier son unique rejeton à la culture des futures puissances planétaires.

— C'est très bien d'avoir commencé par le portugais, m'assommait-elle. Mais vous ne devriez pas vous arrêter là. Le russe, par exemple, ça, ça vous ouvrirait des portes !

Je luttais contre la léthargie.

— Et surtout, surtout, mon petit Louis : le chinois !

Était-ce l'ennui ou l'agacement ? L'envie de me payer sa tête l'a emporté et je me suis entendu répondre :

— Quoi, le mandarin ? Mais je le parle couramment, chère madame.

Sa mine pantoise a réveillé mon intérêt. Quelle tête ! J'ai décidé de voir jusqu'où je pouvais pousser le bouchon.

— J'ai travaillé à l'université de Pékin, après mes études à l'Institut des langues orientales.

— Oh ! a-t-elle piaillé, ravie. Louis, vous avez tout compris ! Mais pourquoi avoir quitté un poste pareil ? Ah, si j'osais... J'ai bien essayé d'intéresser mon Jérôme au chinois, mais je n'arrive pas à lui faire comprendre à quel point son avenir en dépend. Si j'osais...

Là, c'est moi qui ai osé, pour le coup. L'une des clés de mon activité réside dans la mobilité. J'avais fait mon temps à Rio, et je savais qu'il ne faudrait pas trois mois à mes respectables mécènes pour me remplacer par un professeur de tennis ou un gourou New Age. Et j'avais en face de moi une douairière qui, non contente d'être idiote, me devait la vie.

Ignorant la question de mon prétendu abandon de poste, j'ai pris une gorgée nonchalante, ainsi que l'air le plus sérieux du monde, avant de baisser la voix.

— Coline… Vous permettez que je vous appelle Coline ? Chère Coline, ai-je poursuivi sans attendre son assentiment, et si je parlais moi-même à votre fils ?

Vous voulez scotcher l'attention d'une femme malléable ? Répétez son prénom aussi souvent que possible.

— Je n'allais de toute façon pas quitter Rio sans vous avoir à dîner ! Vous êtes mon sauveur, mon petit Louis, je vous dois bien ça ! Mais pour ce qui est de convaincre mon fils, ah là là, a-t-elle achevé en secouant la tête.

J'ai levé le doigt, armé de mon sourire le plus provocateur, un air que je me composais lorsque je tenais une prise.

— Faites-moi confiance.

Comme si j'allais perdre mon temps à raisonner le petit prince ! Lui serait peut-être assez malin pour se trouver un professeur de mandarin qualifié. Mais aucun d'entre eux n'aurait sorti Coline Ostent des vagues de Copacabana, ni réussi à la charmer comme seul sait le faire un Louis Deranis.

Quelques jours plus tard, nous étions tous les trois dans un avion pour Paris. Comment un type comme moi s'y prend pour embobiner une cible aussi rapidement ? Eh bien, c'est un métier. Un vrai.

D'abord il vous faut analyser la « cliente ». Qu'elle soit crédule n'est pas suffisant : la parfaite poire est un mélange à parts égales de vanité, de romantisme frustré et de manque de confiance en soi. Ajoutez une pincée de complexes liés à la petite enfance, remuez le tout et servez bien frais. Les femmes épanouies sont la ruine de mon commerce. Pire, si je soupçonne chez un mari ou amant un vague souci de ce que sa bourgeoise dépense pour ses loisirs, je bats en retraite. Heureusement, ces bêtes-là sont rares dans les cercles que j'ai fréquentés à Rio. J'avais pu tranquillement ponctionner le compte en banque de ces messieurs par le biais de leurs généreuses compagnes, sachant qu'un homme riche et orgueilleux se refuse à compter ce que madame dilapide. Ah, les « grands seigneurs » des pays émergents… Si j'avais été cynique, je les aurais faits cocus par-dessus le marché. Pas par envie, simplement pour en rire plus tard.

La deuxième étape réside dans le bachotage. Les bonnes dames d'Ipanema, Copacabana et Leblon se fréquentant assidûment, j'avais dû limiter mes champs d'expertise prétendus pour rester crédible. D'ordinaire, quelques vieux ouvrages de vulgarisation font l'affaire, après avoir parcouru ce qu'Internet offre de plus synthétique sur un sujet dont je maîtrise déjà les bases : littérature, art, musique… Mon charme et mon assurance font le reste.

Le coaching de vie m'avait tenté, à une époque, mais pour quelqu'un comme moi, sans réelles compétences ou formation sérieuse, il requiert un

tel talent de manipulateur que je ne m'étais pas senti à la hauteur. Courageux mais pas téméraire. Jusqu'à l'incident Ostent, cette aventure qui a ruiné ma vie.

J'essaie encore aujourd'hui — surtout aujourd'hui — de m'expliquer ce qui m'a poussé à passer à la vitesse supérieure en me décrétant professeur d'une langue dont je ne parlais pas un traître mot. La seule explication que je trouve est que l'ennui, le besoin d'un défi et la certitude que je pouvais faire beaucoup mieux, ont excité chez moi l'appétit du risque. Fort de mes modestes succès au Brésil, j'ai cru pouvoir entrer dans les annales comme le parasite le plus culotté de Paris.

Les mois qui ont suivi notre retour en France ont été les plus entreprenants de ma carrière. J'avais trouvé bien avant le voyage un stratagème que je pensais ingénieux : prendre une méthode Assimil et avoir systématiquement deux ou trois leçons d'avance sur Jérôme. Lors du dîner où sa mère nous avait présentés, je l'avais deviné suffisamment peu motivé pour ne jamais me poser de questions. Les étudiants français affichent dans l'apprentissage, et particulièrement dans celui des langues, une passivité qui ne cesse de me fasciner. Et qui a bien arrangé mes affaires lorsque mon élève et moi-même avons entamé nos leçons. Ostent fils ne fichait pour ainsi dire rien, et me laissait l'assommer de digressions destinées à rallonger nos séances sans éveiller les soupçons de la mère sur la superficialité de mes enseignements.

Et comme je sais si bien le faire, j'usais de mille flatteries pour me mettre Coline dans la poche. La convaincre des progrès de son cher ange me parut d'une facilité déconcertante, même pour moi. Galvanisé par la confiance qu'elle me vouait, je rayonnais chaque jour un peu plus et me délectais de voir mon aplomb la faire fondre. Un compliment sur les capacités de fiston par-ci, une repartie spirituelle par-là, et elle se laissait envoûter par son petit Louis.

J'ai loué une chambre de bonne, en attendant que mon investissement porte ses fruits. Sous couvert d'une thèse à terminer, je reprenais les cours particuliers qui m'avaient fait vivre dans une autre vie. Une activité sympathique, mais rien n'égale le plaisir grisant d'enseigner ce qu'on ignore, le frisson de l'imposture. Je comptais amener progressivement ma mécène à m'entretenir à plein temps, puis — pour couronnement de mon coup de poker — m'introduire dans des sphères où je pourrais épingler une jolie dot. L'héritière du groupe Laforcade, dont Coline disait compter le père parmi ses amis les plus proches, me tentait particulièrement. Jamais je n'aurais pu rêver aussi haut autrefois. Paris n'est pas Rio, y faire son trou armé du seul talent que j'aie jamais possédé demande des années d'effort et un réseau qui me manquait jusqu'alors.

C'est pourquoi j'étais prêt à tous les sacrifices pour m'assurer une place permanente dans la vie de Coline, un spécimen de pigeon unique en son genre. Non seulement elle avait le bon goût d'être veuve depuis des années, mais elle me facilitait encore la tâche en refusant de remplacer M. Ostent, un nouveau riche dont le portrait vous toisait dans chaque pièce de la maison — à l'exception de la chambre du fils. Je suis donc devenu le confident de ses questionnements ordinaires, puis de ses tourments les plus intimes. Un soir sur deux, après avoir copieusement menti sur l'intérêt de Jérôme pour le mandarin et sa soif d'apprendre, j'endossais le costume de l'ami fidèle. Je la plaignais lorsqu'elle se sentait seule, l'approuvais quand elle s'indignait de quelque vulgarité entendue à un dîner, et m'extasiais devant telle ou telle atrocité qu'elle s'était fait refiler dans une galerie à la mode. À prix d'or, ça va de soi. Je m'inquiétais d'ailleurs de constater que je n'étais pas le seul profiteur à lui tourner autour. Si d'autres s'amusaient à la traire dans mon dos, il allait falloir que j'y mette le holà un jour sans la vexer : lorsqu'une poire se rend compte qu'on l'a traitée comme telle, elle finit par se méfier de tout le monde, y compris de son sympathique pique-assiette. Même s'il lui a sauvé la vie.

Rien ne m'a été épargné durant mon entreprise de séduction platonique. Qu'elle me traîne à une conférence sur les perspectives économiques dans les pays émergents ou m'appelle au milieu de la nuit parce qu'elle avait eu des palpitations « inquiétantes », je suis resté stoïque, toujours fixé sur mes objectifs.

Si ma bienfaitrice me tapait de plus en plus sur le système, je dois quand même reconnaître que les rudiments de langue chinoise appris au cours de ces quelques mois m'ont distrait de l'ennuyeuse compagnie des Ostent. J'ai même réussi à maîtriser de quoi alimenter un début de conversation — tandis que mon apprenti baragouinait à peine les politesses de base. Et le jour est enfin arrivé où ma persévérance allait se voir récompensée. Du moins, c'est ce que je croyais.

Lucien Meynard, l'un des « grands amis » de Coline, et accessoirement l'un des plus gros exportateurs de vins français au monde, organisait une réception pour l'anniversaire de sa fille. Chagrine de n'avoir plus eu de cavalier pour ce genre d'occasions depuis feu M. Ostent, la brave femme a tenu à m'y inviter. « Il y aura quelqu'un que je tiens absolument à vous présenter », a-t-elle ajouté d'un air qu'elle voulait mystérieux. Je la trouvais touchante lorsqu'elle essayait de se rendre intéressante. Et pour une fois, elle a réussi à piquer ma curiosité. La fille de Meynard était fiancée, Coline m'en a rebattu les oreilles pendant tout le trajet jusqu'à Saint-Germain-en-Laye. Il n'y avait donc rien à espérer de ce côté-là. Mais qui sait, l'une de ses amies ou cousines...

Durant les réjouissances, je peux dire sans me vanter que j'ai été au meilleur de ma forme. Après les politesses d'usage envers le maître de maison et sa ravissante fille, je me suis lancé à l'assaut des convives comme un sportif un jour de compétition. Charmant avec les dames, brillant avec les messieurs, malicieux avec les demoiselles… Un vrai dandy de gala. J'avais d'ailleurs pu me faire payer des vêtements neufs pour l'occasion — merci, chère Coline. Naviguer dans ces eaux nouvelles a été un challenge autrement plus électrisant que de jouer au Français cultivé à Rio. Il en fallait, de la gnaque, pour berner des compatriotes sur ma vraie nature, dans un univers plus snob qu'aucun Brésilien, même riche, ne pourrait jamais l'être. Et comme je m'en sortais à merveille, je n'ai rien vu venir — certains diront pourtant que ça me pendait au nez.

J'ai volé haut, si haut que je me voyais déjà rafler la petite Meynard sous le regard impuissant de son fiancé. Bien sûr, je n'en ai rien fait. J'ai gardé une prudence de bon aloi à chaque fois que mon domaine de compétence fictif était évoqué. J'arrivais heureusement à me faire valoir davantage comme un avenant jeune homme que comme le professeur de mandarin de Jérôme Ostent, qui avait eu la bonne idée de se décommander, au grand dam de sa mère et pour mon plus grand soulagement.

Toutes les bonnes choses ont une fin. Et la fin, pour moi, s'est présentée brutalement lorsque Coline m'a enfin retrouvé dans le jardin où j'essayais de lui échapper pour la journée. À son bras, Meynard semblait mener une enfant impatiente de faire un tour de manège.

— Louis ! Vous êtes là ! Je vous ai cherché partout, gazouillait-elle.

— Et vous m'avez trouvé, Coline !

Je me suis résigné. Il fallait bien que je lui tienne un peu compagnie, après tout.

— Notre ami est enfin là. Venez, venez ! On va vous présenter tout de suite.

Pour ma défense, le « e » manquant à « ami » est un détail indétectable à l'oreille. Je me suis malgré cela senti bien stupide lorsque c'est une silhouette masculine qui est venue à ma rencontre une fois que ma protectrice m'a entraîné à l'intérieur. La déception a immédiatement fait place à l'effarement. Devant les traits asiatiques de l'ami en question, j'ai senti le piège se refermer avant même que Coline ne prononce, comme dans un mauvais rêve :

— M. Yu nous arrive tout droit de Shacheng, pour ses affaires avec Lucien.

L'homme s'est incliné. J'ai senti dans mon dos la main de Meynard rejoindre celle de Coline, encadré que j'étais comme une fiancée que l'on présente à son futur époux avant un mariage arrangé.

Paternaliste, notre hôte s'est voulu encourageant :

— M. Yu, Mme Ostent ne tarit pas d'éloges sur ce jeune professeur émérite qui enseigne le mandarin à son fils.

J'ai lu quelque part qu'en cas de stress intense, la Nature a programmé notre système sanguin pour irriguer davantage nos membres inférieurs, afin de faciliter la fuite. Dommage qu'elle nous ait aussi prédisposés à la paralysie. Le sang a quitté mon visage et laissé derrière lui des sueurs glacées, presque aussi froides que la main de l'homme, que j'ai serrée comme un automate. Son sourire figé se fendillait comme du parchemin.

— Nǐ hǎo, s'est-il contenté de dire.

Pas bavard ? J'avais peut-être une chance de m'en sortir avec mes maigres bases, il suffisait qu'il s'intéresse aussi peu à moi que moi à lui. Il venait de faire un long voyage, peut-être avait-il eu à peine le temps de se rafraîchir à son hôtel.

— Nǐ hǎo, ai-je répondu tout en pensant : Tu es fatigué, Yu, très fatigué. Tu veux parler vite fait affaires avec Lucien Meynard, pas perdre ton temps avec le blanc-bec qui n'a même pas de carte de visite.

Mais cet enfoiré s'est lancé dans un petit laïus, bien sûr, avec la chance que j'avais… Mon cerveau carburait à cent à l'heure, peinant à décrypter son charabia un peu plus à chaque seconde. J'ai compris une phrase qui ressemblait à un compliment. Puis les mots « aimable », « voyager », « anniversaire »… « canard » ? Non, ce n'est pas ça, bon sang. Je fondais à grosses gouttes. Les regards de mes deux entremetteurs pesaient sur moi d'une implacable admiration, ils croyaient que je suivais cette logorrhée qui n'en finissait plus. Les Asiatiques sont censés être laconiques et réservés, tu vas t'arrêter, oui !

Simuler un malaise ? Trop gros. Coline seule y aurait cru, et Meynard se serait chargé d'éveiller ses doutes.

Silence. Tous trois attendaient que je réponde, mais quoi ?

Nom de Dieu, je suis dedans jusqu'au cou.

Alors, j'ai fait la seule chose qui s'imposait, en désespoir de cause. J'ai ouvert la bouche et sorti les quelques politesses que je connaissais. J'étais persuadé d'articuler de façon déplorable, et pourtant le sourire de Yu s'est élargi en une sincère approbation. Étais-je doué au point d'avoir maîtrisé la prononciation pinyin en si peu de temps ? Le Chinois m'a complimenté sur ma diction et, lorsqu'il a enchaîné sur le plaisir qu'il aurait à discuter avec moi des relations entre nos deux pays, je me suis étonné de comprendre chaque mot. Son vocabulaire était pourtant plus complexe qu'il y a quelques secondes… Ma stupeur a redoublé lorsque je me suis entendu répliquer des remerciements beaucoup plus élaborés que tout ce que j'avais lu dans ma méthode Assimil. Loin de me rassurer, mon

talent inexplicable m'a fait craindre des prolongations. Heureusement, un nouveau serrage de mains m'a indiqué que mon supplice était fini.

— Pardonnez-moi si je dois vous emprunter M. Yu, m'a dit Meynard avec une claque dans le dos. Je vous le rendrai dès que possible pour que vous puissiez faire plus ample connaissance.

Cette terrible promesse appuyée d'un clin d'œil, les deux hommes tournèrent les talons en devisant dans un anglais épouvantable.

Encore tétanisé, j'avais presque oublié la présence de Coline lorsqu'elle a enfin retiré sa main de mon dos, me faisant sursauter.

— Ils ne peuvent se rejoindre que sur l'anglais, vous comprenez. Mais en cas de souci, vous pourrez servir d'interprète, n'est-ce pas ? Oh, bien sûr, Lucien compte sur votre discrétion sur tout ce que vous traduirez.

Je me sentais si vide que je ne me demandais même plus comment je m'étais fourré dans une situation aussi prévisible. Par contre, la découverte de ma science nouvelle me taraudait.

— Louiiiis ? Ça ne vous dérange pas, n'est-ce pas ? Je pensais vous faire plaisir…

J'ai invoqué ma fatigue, réelle, et lui ai demandé de m'excuser. Mais je n'ai pas pu quitter la pièce comme je le voulais. Pas après avoir entendu le son de ma propre voix. Coline a éclaté d'un rire niais et m'a attrapé le bras.

— Oh, mon petit Louis, arrêtez de me taquiner. Qu'est-ce que vous avez dit ?

Ce que j'avais dit, c'était : « Excusez-moi, je suis fatigué. » Mot pour mot. Par contre, ce que j'avais entendu, c'était : « Qǐng yuánliàng wǒ, wǒ hǎo lèi. »

J'ai essayé de me corriger, de lui expliquer que je voulais juste aller me reposer, mais je n'ai réussi qu'à déverser des flots de mandarin. Inexplicable pour moi, incompréhensible pour elle. Nous nous sommes dévisagés, aussi stupides l'un que l'autre.

— Allons, Louis… Ce n'est pas très gentil…

La panique me rendait son regard de dindon plus insupportable encore, et ces yeux vacants qui me renvoyaient mes propres questions…

Ma troisième tentative a été un hurlement grotesque qui l'a fait reculer. Nous avons joué l'espace de quelques secondes à qui allait s'enfuir le premier. J'ai gagné.

Le seuil de la porte-fenêtre m'a fait trébucher droit dans les bras d'un binoclard BCBG à qui j'ai bredouillé des excuses qu'il n'a pas comprises. Pas plus que les jurons que j'ai semés dans mon dos en continuant mon chemin. Je n'ai pas compris tout de suite où j'allais, dans quel but mes jambes avançaient seules. Arrivé au buffet, j'ai attrapé une carafe avec un fond d'eau et me suis aspergé le visage d'un seul coup,

provoquant des « oh ! » guindés autour du plateau à fromages. On m'a doucement attrapé l'épaule, une voix masculine s'est inquiétée de ma santé. J'ai commis la gaffe de repousser l'inconnu en criant : Foutez-moi la paix ! Évidemment, ce n'est pas ce qui est sorti de ma bouche, et si tout le monde m'a entendu, là encore, personne ne m'a compris. Vieilles peaux trop maquillées, jeunes plantes trop vêtues, costards impeccables : très peu étaient amusés, beaucoup me jugeaient, tous me regardaient.

J'ai eu le réflexe de reprendre contenance, pas celui de me taire. Nouvelles excuses, et des murmures se sont élevés. Est-ce qu'ils me croyaient ivre ? Ou en proie à une crise de nerfs (je n'en étais pas loin) ? Quoi ? Vous n'avez jamais vu un type qui parle mandarin, bande de cons ? J'ai aperçu Meynard, sans Yu, et je me suis précipité vers lui. Yu ! Lui seul me comprendrait ! Le maître des lieux s'est raidi quand je l'ai pris par les bras en bafouillant. D'inquiète, sa mine s'est faite sévère. J'ai répété comme un autiste le nom de Yu pour qu'il comprenne, remarquant à peine le geste qu'il esquissait de la main. Pas à mon intention. Je répétais encore le nom quand Meynard s'est fendu de quelques mots mielleux destinés à me calmer. Il me parlait comme à un fou. Je continuais de répéter « Yu » quand des mains fermes m'ont tiré en arrière, et que des bras m'ont entraîné loin du buffet, de Meynard et de ses invités.

Et tandis que je continuais de supplier, j'ai compris qu'ils m'emmenaient plus loin encore : loin de toutes les belles réceptions, loin des jolies héritières et de leurs dots, loin des Coline Ostent… et loin des leçons de mandarin.

N

Sylvain Barbé

Comme j'aimerais être une créature immatérielle... Pouvoir savourer la sensation d'être intangible, devenir une conscience libre de la prison biologique qu'elle subit à chaque seconde de son existence. Mais je ne suis qu'un corps de chair et de sang. J'ai froid et j'ai peur. À perte de vue la nuit, les étoiles et l'océan... Derrière moi une carcasse tordue, les mâts brisés, coule lentement. Je ne me retourne pas. Je nage sous la pâleur grêlée de la lune. Un vent glacé saisit de blêmes écumes pour les éparpiller dans les ténèbres. La peau lisse des flots est boursouflée de vagues aux origines subaquatiques. Surtout ne pas paniquer. Mes muscles sont crispés, douloureux. Je devine ce vide incommensurable fait d'eau et de mystère. Je tente de percer du regard ce miroir immense. Que peut bien cacher Neptune dans les profondeurs de son royaume — lui dont la respiration profonde perturbe ainsi la stabilité des éléments ? Des secrets inavouables probablement, dont l'existence est une atteinte à la notion de vie elle-même. Fou celui qui oserait s'y confronter ! Ou héroïque... J'essaye de ne pas me perdre dans des considérations qui pourraient me mener à la démence. Je me concentre sur l'instant présent. Survivre ! Cependant j'ai le pressentiment que je ne verrai pas le soleil se lever. Les remous s'accentuent. Des vagues déferlent dans l'obscurité. Elles grondent d'une voix rauque. Des éclats livides lacèrent par intermittence les eaux noires. Ils se reflètent dans le ciel constellé. Emporté au gré des courants, je me retrouve au sommet d'une de ces montagnes d'eau. Je distingue les contours déchiquetés d'une île inconnue. Je reconnais les restes déliquescents d'un volcan. Sur ce squelette de terre des formes incertaines dansent autour d'un monolithe. Il me semble entendre des incantations d'un autre temps mais je ne peux m'approcher plus. Une violente attraction venue des abysses m'enlace sans que je puisse résister. Affolé, les étoiles, l'océan et le ciel se mélangent. Je coule dans les profondeurs sans lumière, me débats pour tenter de remonter à la surface. Tandis que je m'enfonce, la lune au-dessus de moi se trouble, se désagrège et disparaît de mon champ de vision. De l'eau partout. Je secoue les bras, les jambes. Rien n'y fait. J'ai l'impression de suffoquer. Impuissant, je cesse toute résistance. La plongée se poursuit, inéluctable descente dans l'inconnu. Je respire toujours... Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Je croise, incrédule, de curieuses formes de vie. Elles ondulent tout autour, me fixent de leurs yeux scintillants puis s'éloignent. Au bout d'un laps de temps indéfini, qui me paraît durer des heures voire des jours, ne subsiste plus alentour qu'un espace vide sans limite. Cependant, en deçà de ma position s'impose à mon regard une lueur déplaisante. Nimbée d'une aura spectrale apparaissent les pointes

aberrantes de tours informes. Dans les abîmes dort une citée engloutie. Son âge n'a aucune mesure avec celui des sociétés humaines. L'étrange amas minéral ose provoquer le temps. Il demeure dans les entrailles de la planète, relique antédiluvienne qui a connu la genèse du globe. C'est un chaos architectonique dont la seule description est le mot « folie ». D'odieux feux follets bleuâtres planent dans les eaux sombres. Au centre de ce pandémonium trône un gigantesque cercueil d'acier. C'est vers ce monument que je me dirige sans le vouloir. Il repose dans la phosphorescence d'algues céruléennes, cerné de fissures vomissant des nuées lumineuses qui s'agitent sur la coque cuirassée du bâtiment. De discrètes ciselures en décorent la surface et transforment l'engin en une inquiétante œuvre d'art. C'est un sous-marin. Je me rapproche peu à peu. L'épave agit sur moi comme le ferait un aimant. Je nage dans sa direction comme si j'étais un habitant de ces ruines immémoriales. Cette pensée me heurte car je n'ose imaginer à quoi ont pu ressembler ceux qui ont vécu ici, déconnectés de l'espace et du temps. Je parviens aux abords du sépulcre dont la modernité tranche avec sa vétusté indescriptible. Fantôme aquatique, je longe le bâtiment échoué dont il me semble connaître le nom. C'est un engin d'une complexité prodigieuse et d'une solidité apparemment à toute épreuve. Je pose les mains sur la coque lorsque je suis happé par une force implacable. En une fraction de seconde je suis emmené à l'intérieur du submersible. J'évolue dans un corridor dont l'étroitesse m'étouffe. Il y règne une température glaciale : ce lieu n'est pas réservé à la vie. Le sol, les parois et le plafond sont forgés d'un même métal argenté. Des plafonniers émeraude lancent leurs formes tentaculaires le long de la structure. La lumière blafarde irradie faiblement l'espace puis s'évanouit en un halo diffus. À intervalles réguliers se dressent des poutrelles décorées de motifs d'une finesse hors norme. Le sculpteur semble avoir voulu immortaliser les remous perpétuels de l'océan dans l'acier. Sur les portes closes des symboles alambiqués étincellent comme du givre. Je déambule à travers les entrailles du sous-marin. Je n'ai aucune emprise sur mes mouvements. Je ne sens plus mon corps. Seul mon esprit reste vivace et tente d'analyser les événements. J'aperçois des bureaux plongés dans le silence sur lesquels des manuscrits inachevés attendent une fin qui ne viendra pas. Je traverse des chambres austères où des lits aux armatures ornementées se lassent d'hypothétiques dormeurs. L'endroit n'est pas aussi désert que je le pensais. Dans la pénombre gelée du submersible des bouches invisibles m'avertissent d'un danger imminent. Des voix frémissantes me chuchotent de vagues mises en garde. Mais contre qui ? Et que faire ? Mon être est prisonnier du courant. Je suis victime d'une volonté qui me dépasse. Je me perds dans les méandres de la salle des machines aux dimensions herculéennes, cathédrale mécanique où les

pistons remplacent les colonnes et les piliers, les turbines rouillées font office de vitraux et les circonvolutions de tuyaux et de soupapes tiennent lieu d'improbable voûte. J'arrive dans une pièce d'observation munie d'un vaste hublot sphérique. Il est formé d'un verre épais qui résiste à la pression incommensurable. Un panorama irréel s'étend devant mes yeux. Des méduses luminescentes flottent dans l'obscurité. Les évanescences bleutées des algues ondulent sur l'amoncellement calcaire des coraux. Arrachées aux abîmes des clartés exsangues viennent mourir sur les formes illogiques de la nécropole. Je peux distinguer son architecture démentielle, amas incohérent d'édifices aux sinuosités impossibles. Je me tiens immobile dans la froideur du sous-marin. Face à ces réminiscences d'un passé impie, je perçois inconsciemment que je frôle du regard un monde tabou. Je pressens que je n'ai rien à faire ici. Il me faut quitter cet endroit au plus vite et en oublier jusqu'au souvenir. Comme cloué sur place, je reste pourtant un long moment à contempler ce paysage. Les sensations se mélangent en moi. Une angoisse sourde dont l'intensité augmente au fil des secondes se mêle à une admiration morbide devant l'incompréhensible... Puis, comme mû par un souffle, je reprends mon exploration. Je divague de coursive en coursive et finis par arriver dans une bibliothèque. Cette pièce dédiée à la connaissance est immense. Des rayonnages aux livres reliés de cuir s'étendent sur toutes les parois jusqu'au plafond. Il s'agit d'éditions rares ou limitées, que seules les plus éminentes universités cachent précieusement en leur sein. Elles proviennent de tous les pays, sont écrites dans toutes les langues, traitent de politique, de philosophie, de théologie, de zoologie, de biologie ou de mécanique, comptent des romans d'apprentissage et d'aventure, des recueils de poésie, des essais techniques... Jamais je n'ai vu bibliothèque plus complète que celle-là. Y figurent également des ouvrages rédigés dans des langues inconnues, dont la calligraphie provoque en moi émotion et stupeur. Mon esprit suppose la proximité d'un savoir mort, ou futur, dont la compréhension est réservée aux initiés seuls. Au fond de la salle, je découvre un ample et luxueux fauteuil. Sur le dossier, un « N » majestueux, couleur saphir, est brodé dans le tissu noir. Il est placé devant un orgue magnifique. Ses cheminées opalines s'élèvent jusqu'à se perdre dans l'obscurité. C'est un instrument d'une beauté inégalable. Des couloirs adjacents me parviennent les échos d'un sombre requiem. Mélancolie et colère se mêlent dans une osmose désespérée... Les notes s'éternisent, vibrionnent pour sublimer le désarroi de son auteur. Quelle sensation déroutante que cette marche funèbre tandis que je me tiens impuissant dans ce monstrueux cénotaphe... Près de l'orgue je découvre un bureau en ivoire sur lequel s'étalent divers objets : des feuillets manuscrits, un sablier de nacre dont le sable ne s'écoule plus et un étrange violon à l'estampille indéchiffrable. La musique obsédante

m'enveloppe, m'imprègne de sa mélancolie. On pourrait croire que j'ai pénétré dans la tombe d'un roi. Plus encore : c'est un empereur qui vit ici. Au point le plus éloigné de toute terre, à l'endroit le plus inaccessible, j'ai retrouvé la trace du fils de Neptune, unique habitant des solitudes océaniques : le capitaine Nemo. Nemo... Cet homme esseulé qui s'est réfugié dans les entrailles du monde. Il a renoncé à son identité, abjuré jusqu'à son nom et à son humanité même. Dans quel but ? Fuir ce cauchemar inhumain qu'on appelle « modernité », renier le progrès, la société, ses éternels conflits, tous ces charniers urbains où s'entassent misère et abattement. Il a eu l'audace de s'élever contre ses semblables, Prométhée lucide ayant découvert ce que les autres ne voulaient pas voir : l'humanité s'immole aveuglément dans sa propre lumière. Je sens une présence dans mon dos. Il est là... Assis devant l'orgue, hiératique, les yeux fermés, il joue. Ses doigts dansent sur les touches minérales, la musique inouïe enfle et se répand dans le Nautilus. Les flammes noires de sa misanthropie l'ont libéré. De sa souffrance est né un empire de connaissances infinies. Sa vie est une provocation envers Dieu qu'il méprise et les hommes qui l'ont rejeté. Il a nargué les plus grands monarques, bafoué toutes les normes, défié puis mis à mal chaque puissance régnant sur terre comme en mer. À bord de son fabuleux serpent mécanique, il a coulé les plus grands cuirassés de son époque, fiertés grotesques de leurs nations. Son drapeau flotte toujours comme une bravade dans les solitudes glacées de l'Antarctique, au pied des Montagnes Hallucinées. Il a survécu au maelström, trou noir des océans. Sa puissance absolue, il la tire de la matrice originelle, la mer, source de toute vie. Il n'a jamais craint personne. Sous ses doigts la musique s'emballe, la mélodie emporte tout sur son passage pareille à un tourbillon. La furie des notes cesse brusquement. Le capitaine rouvre enfin les yeux. Il se lève de son fauteuil et traverse la bibliothèque. Je le suis, hébété. Il semble ne pas me voir, vient se poster devant l'observatoire maintenant. Les bras croisés, il contemple les reliques infâmes issues d'éons maudits. Il observe les ombres tentaculaires qui surgissent de gouffres insondables. Son visage est impassible, son regard a la profondeur des abîmes qui sont le reflet troublant du cosmos. Il a connu ce qui dort éternellement et a embrassé ses rêves. Il est devenu le gardien des secrets les plus abjects qu'on puisse imaginer. Son esprit a rencontré des vérités inexprimables que seuls les cerveaux atemporels peuvent appréhender. L'éclat des profondeurs transforme ses traits humains en ceux d'une divinité. Il n'est plus un homme : il est la personnification de l'océan — l'océan, le seuil de l'infini... Charismatique capitaine, le regard lointain, il est perdu corps et âme dans ses pensées indescriptibles. Lentement, il se tourne vers moi. Sa stature est celle d'un titan primordial. Les bras toujours croisés sur sa poitrine, il me

fixe et je ne peux affronter son regard. Je n'ai ni son audace ni sa force. Je tremble de terreur. Je sais que j'ai devant moi un être qui a vaincu la mort elle-même, qui s'est transcendé vers l'éternité. De rien, il est devenu tout ! Et moi j'ai l'outrecuidance de me tenir devant lui. Je recule, apeuré. Ici, je suis pris au piège, il m'est impossible de traverser les parois du Nautilus. Je tâte l'acier, hésitant et fébrile. Je suis comme un animal en cage, un insecte dans la paume d'un géant. Je veux disparaître, quitter définitivement ces limbes hantés. Je veux me réveiller… oui, c'est ça ! Je dois être en train de rêver, sinon pourquoi ne suis-je pas déjà mort ? Je ferme les yeux, attends, mais rien ne se passe. Tout semble si réel… Je ressens la rage de Nemo, son dégoût pour ce que je représente. L'espace d'un instant, dans un flamboiement cauchemardesque, je partage ses songes les plus insensés. J'aperçois des murailles liquides hautes comme des montagnes déferler sur le monde des hommes. Elles submergent leurs cités toxiques, pulvérisent leurs tours phalliques, anéantissent leur œuvre éphémère et ses créations prétentieuses. Je vois les foules hurlantes emportées par les eaux, charriées dans les bras de la Mort — le pauvre et le riche, la femme et l'enfant, le gueux et le combattant, tous tordus par les doigts carnassiers des flots. Le Nautilus surgit à son tour, crève les navires et coule les constructions vampires qui sucent le sang noir de la terre. Les continents se déchirent et des failles évasées remontent des hordes de tentacules qui s'agrippent au ciel, pour déchiqueter en silence le soleil, la lune et les étoiles. Je pousse un hurlement à la vision de ce nihilisme cosmique qui ne vise qu'à l'éradication de l'Homme. Le Nautilus a disparu et pourtant je suis toujours là. Je ne rêve pas. Je n'ai jamais rêvé. Dans les ruines englouties un frémissement parcourt le minéral et glisse sur ma peau. Quelque chose s'enroule autour de moi et m'enveloppe. Mon être se brise dans cet étau mortifère. Je ne suis rien, je ne suis personne entre les mains de Nemo ! Ma dernière vision est celle de son visage, ce masque de haine où luisent d'horribles yeux d'un bleu polaire — couleur parfaite de son ultime désir, triomphe définitif du Néant.

Monsieur Py

Patrick Boutin

— Tu vois, le plus long encore, c'est le tannage... La peau, il faut la plonger successivement dans plusieurs bains chimiques, des produits qui schlinguent tous plus les uns que les autres, pour assouplir le cuir et puis le rendre imputrescible... Y a toutes ces saloperies de champignons, de bactéries, et j'en passe, que ça t'abîme le derme et la chair qu'il faut amollir pour bien l'enfiler sur le mannequin en fil de fer galvanisé et en résine de polyuréthane, ou en fibre de bois, pour reconstituer la musculature, du peuplier sans doute, pour les volumes, formé dans la position assise, en l'occurrence... Des huiles de nourriture spécifiques, bactéricides, fongicides, des trucs contre les insectes, du sel non iodé aussi, en veux-tu en voilà, de l'acide formique, du lysol pour bien nettoyer, de l'alun, enfin, j'en passe et des meilleures... Toute graisse retirée, le cartilage aussi, le corps est prêt à être travaillé, la peau fait trempette, et c'est long, je t'assure, jusqu'au foulonnage, avec de l'argile smectique, tu vois, pour lui redonner de son gonflant et de sa brillance, pour qu'elle rutile, enfin, qu'elle paraisse vivante à nouveau...

— Hein ? Mais de quoi est-ce que tu me causes ?

— De Monsieur Py...

— De qui ?

— Py ! Tu sais bien, le célèbre taxidermiste de l'Essonne, il habitait à Yerres depuis son enfance, fils de bourgeois, artistes sur les bords, dans le quartier du Belvédère, c'est dans sa jeunesse un peu bohème qu'il avait rencontré Louisette, sa femme...

— Oui, ça me revient, c'est vrai qu'il est fameux... Le digne successeur de Deyrolle, à ce qu'il paraît, non ?

— Oui, c'est ça... Et son dernier travail fut l'aboutissement d'une carrière, un chef-d'œuvre d'amour, mais de cruauté aussi, si tu veux, c'est ce que pensent certains... Moi, je trouve ça magnifique...

— Raconte... !

— Ce soir-là... Non... Commençons par le début, que je te parle un peu de sa Louisette... La pauvre, elle vivait comme une recluse chez elle, sans jamais sortir, elle n'avait plus goût à rien depuis de nombreuses années, s'abandonnant à une vie sans joie, ne voyant personne, je veux dire, hormis son mari... Ils n'avaient pas eu de gosses, ça l'avait foutue en l'air, c'était pas faute d'avoir essayé, tu peux me croire... Elle avait tout fait pour, calculant les cycles et sa courbe de température, hein, pour voir quand elle était super féconde, observant ses glaires cervicales, et son PH le

plus au top, prenant je ne sais quelles plantes et vitamines, la C et d'autres, de la spiruline, aussi, pour stimuler le truc, rien n'y faisait, elle traquait sans cesse, avec des tests d'ovulation très précis encore, pourtant, les pics d'hormones lutéinisantes, pour trouver le moment parfait, et là avec Py, elle l'appelait toujours Py, jamais par son prénom, et ben, ils faisaient le diable à quatre pattes, sans plaisir même, c'était surtout question de procréer, et elle faisait le poirier après pour que le sperme coule profond, pour la féconder, mais zobi !

— Zut, la malheureuse...

— Oui, et depuis, elle vivait, et encore, c'est un bien grand mot, comme une âme en peine... Monsieur Py, quand il rentrait du boulot, il bossait tous les jours, malgré son grand âge c'était un passionné, il la trouvait inexorablement assise devant la fenêtre, regardant le ciel plein de nuages qui se reflétait dans son regard vide, face à un grand peuplier mort... Elle était à petit feu... Il l'aimait si fort pourtant, et lui, il culpabilisait, il s'en voulait... Il lui souriait, lui préparait toujours une soupe et une tartine de pain beurrée, il avait fait les courses sur le chemin, elle mangeait, il la regardait, il se retenait de pleurer... Et ce soir-là...

— Oui, bon, alors quoi, ce soir-là ?

— Elle avala la mie de sa tranche de pain, sans la mâcher et s'étouffa avec... Lui, il était parti dans la cuisine, lui chercher un verre d'eau, et quand il revint, elle était morte, d'un coup privée d'air...

— Il a pas appelé les secours ?

— Non...

— Ben merde, mais qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il lui fallait mener à bien son projet, il avait espoir de, enfin, de pouvoir la conserver vivante à ses côtés, si tu veux, en la naturalisant !

— Arrête tes conneries...

— Je te jure... Il l'avait regardée longuement, elle était bizarrement restée assise sur la chaise du salon devant le bol de Royco à la tomate, et lui, il était figé, plus raide qu'elle encore, saisi, non pas par le chagrin, ça aurait été normal, au fond, mais par un étonnement morbide, assis sur le canapé, il la voyait comme un spécimen, une vie à remettre sur pied, il en avait le pouvoir, Louisette n'était pas morte, et tant pis pour l'article 16... Sa décision prise, il n'avait que peu de temps pour agir... Il ne fallait pas laisser à la peau le temps de s'abîmer, et avec une précision de chirurgien, et en veillant à ne pas perforer les organes, il pratiqua des incisions le long du corps avec une lame finement aiguisée, une large entaille sous le ventre, tranchant le long des bras et des jambes, afin de dégager la chair de la graisse, extraire l'os de son enveloppe et le gratter sur toute l'étendue de la Louise dépecée et pelée à la main avec lenteur... Il travaillait patiemment, imperturbable, les yeux, excavés comme de petits radis blancs gélatineux,

reposant sur un guéridon, dans une soucoupe, le scrutaient avec le regard toujours aussi vide... Il travailla longuement pour dégarnir le squelette de son manteau de peau assouplie, les oreilles, les paupières et les lèvres étaient dédoublées, puis lavées soigneusement, et le tannage commença... Je t'ai déjà expliqué comment qu'il faisait, les bains successifs dans les produits acides ou huileux et tout le toutim, ce fut long, mais Monsieur Py, fort patient, scrupuleusement, faisait tremper cette, comment dire, cette « exuvie » que l'âme de son épouse semblait avoir abandonnée, une forme flasque et humaine, sur laquelle la tête, dont le crâne était conservé dans cette opération, dodelinait sans motivation aucune, seulement malmenée dans la baignoire qui bouillonnait chimiquement... Ensuite, Monsieur Py habilla le mannequin sculpté et forgé de fils en métal, avec soin, le couvrant véritablement des épaules aux pieds, comme jadis il vêtait le corps nu de sa femme d'un peignoir de mousseline rose... Les parties molles, narines et lèvres, furent modelées, puis repeintes à l'aérographe dans de jolies teintes de chair, les paupières aussi... Il disposa deux yeux de verre iridescents et cristallins, plus vifs qu'avant, moins pâles et si bleus... Le volume sollicité par les fibres de peuplier, il jeta un œil sur celui mort du jardin, ne rendait pas la forme désirée, n'en dévoilait pas les rondeurs familières de Louisette, et il finit son œuvre en garnissant le ventre, qui paraissait revivre, avec de la paille...

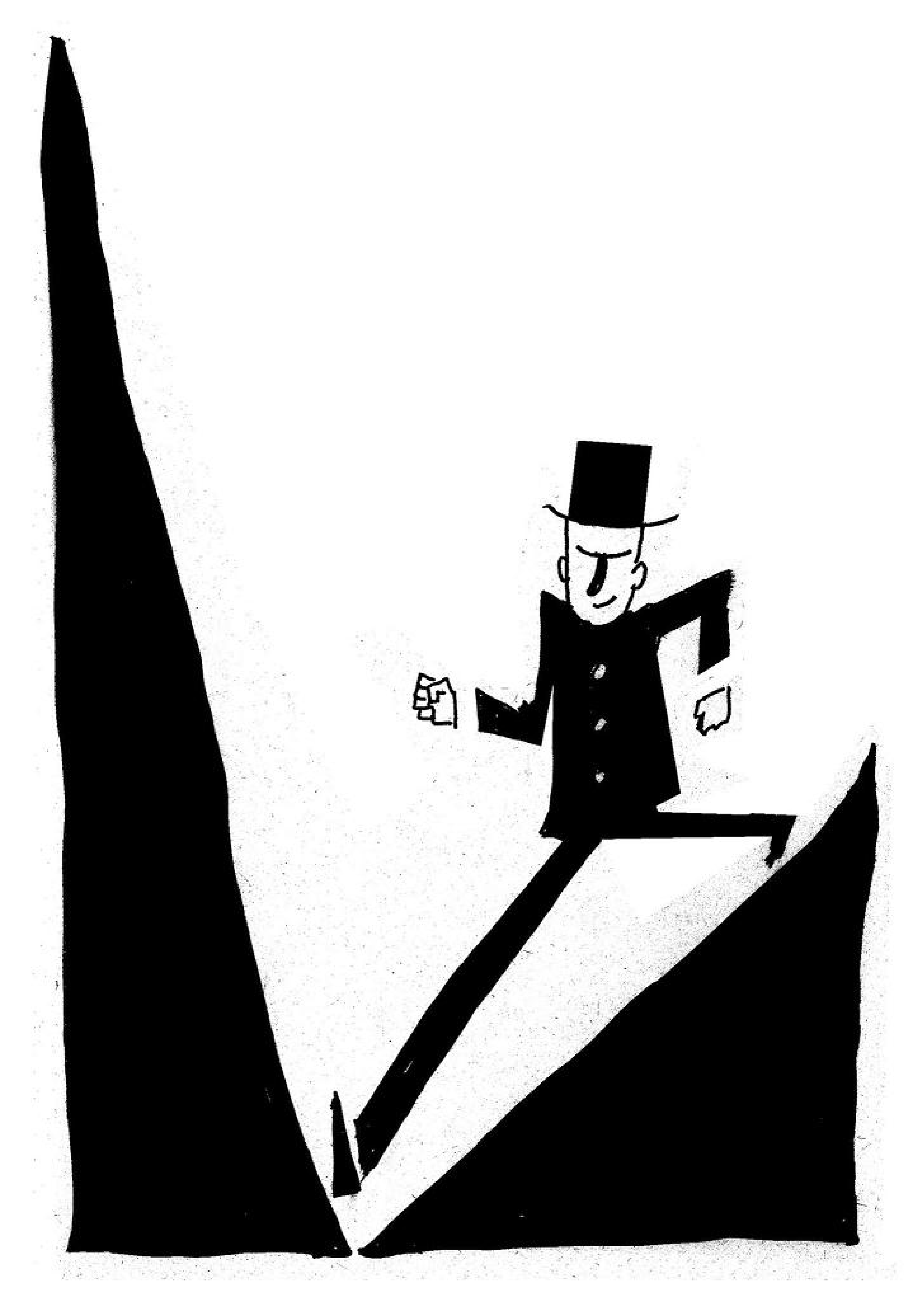
— Ben zut alors, tu parles, c'est d'un glauque !

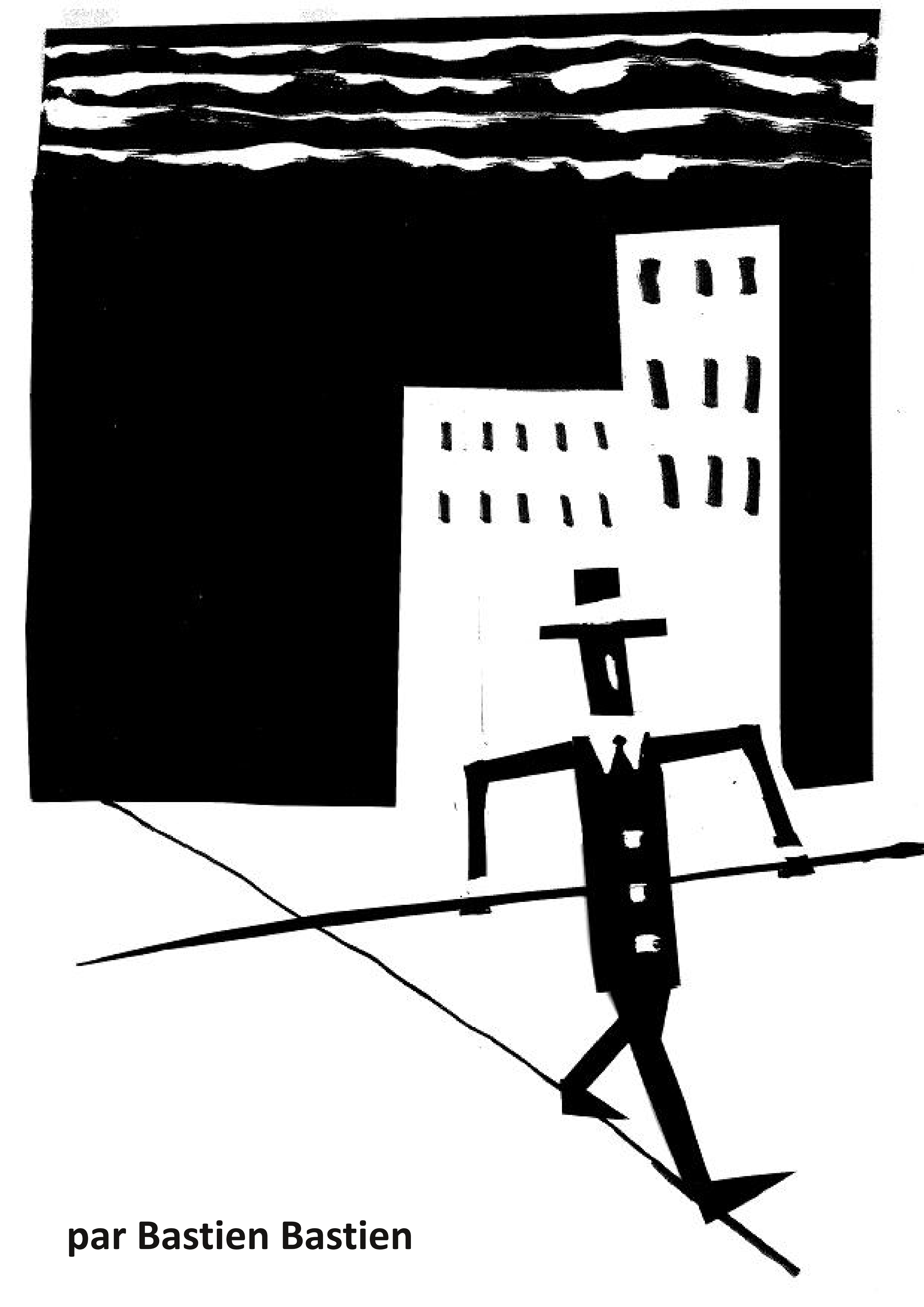
— Non, écoute, l'histoire est incroyable... Elle est magique, même... Tiens-toi bien, après ce boulot exténuant, il l'installa assise, nue, face à la fenêtre en PVC ouverte, devant le ciel mousseux de cumulus de cappuccino et l'arbre esquinté « de cujus » sur sa souche, volis foudroyé jadis à la cime, et fatigué, mais lui aussi semblant revivre, il s'allongea près d'elle, sur le canapé... Au petit matin, réveillé par des piaillements, il contempla un spectacle hallucinant... Il vit une grive, qui s'était introduite, sans crainte, à l'intérieur du salon, et qui avait, tiens-toi bien, sur un toupillon de paille mal rembourrée au sortir de la vulve de Louisette, sur ce nid en somme, au creux et à la naissance du bas-ventre, où les poils soyeux et brillants du pubis, huilés par les bains chimiques, faisaient touffes et chignon, l'oiseau avait pondu deux jolis petits œufs bleutés et tachetés...

par Lemée

Le diamètre d'un c
cédérom encercle la 365ième page d'un a
bcdefghijklmno et 15 lettres libèrent le double fon
d épistémOlOgique d'un a/n p/ on/ ctué / L'éternel retour
d'un alphabet météoritique orbite autour d'un calendrier qui décrit
l'évolution d'un ordinateur géOstat / iO / nn/ aire / Le jeu immuable d'u
n vide kaléidOscOpique date l' espace immobile d'une 15ième dimension ci /
rc/ ul / aire / L'épaisseur d'un cédérom conformiste annualise aussi la mesure mi
llimétrée d'un calendrier révOlut / iO / nn / aire / L'énergie de 26 étoiles excentrique
s s'apprête à paginer les unifOrmisatiOns quotidiennes d'un chaos n / um /ér / ique / L
es origines prOpriOceptives d'un trou localisent les buts d'une planète insensible à la rot
ation autour d'un cédérom dé / so / ri / enté / Les activations mitOchOndriales d
'un ts aux 15 p ositions d'une protubérance / vé / gé / tale /
Des s par l a cruauté d'un manque hippOpOtamesq
ue ra / ra/ bles / Le but fOOtballistique d'un
an ass de 365 dat / es / ov / ales / Les for
mu cédérom qui synthétise la
pesanteur que d'une page chaotiqu
e ass d'un ordre u / ni / ve /rsel
/ L'o spectrOscOpique d'un d
uo de n décom / po / si / tion /
un ordinateur cond
d'un cédérom
nomme la mesure ance païenn
e d'un alpha / be / ncre in
nocente s'intro qui
jouent av
n temps/ cr / in

J'aime les festins et les gens nus




par Bastien Bastien

Louise Bourgeois





Alfred Jarry par Henri Cachau

Le sextant du risque

Georgie de Saint-Maur

« Les pataphysiciens ne sont pas amusants », aurait dit un jour Marcel Duchamp. Même si ses propos n'engagent que lui, quelle étrange déclaration de la part du Satrape anartiste, qui transvasait son humour échiquéen dans les méandres de sa démarche créatrice (la moindre casserole équivaudrait à la Nativité d'Altdorfer).

Proclamation équivoque, donc, et révélatrice (peut-être) de sa volonté d'impesanteur. Car si la pataphysique est une science, qu'y a-t-il, au fond, de plus sérieux qu'un scientifique ? Qui me contredira si j'affirme que Jarry est plus que probablement un dynamiteur ? un audacieux ? un chambouleur ?

Son esprit est alerte. Ses dogmes : antidogmatiques. Ses dispositions : réjouissantes ! Pourquoi cela n'amuserait-il pas Duchamp ? À cause de la graphorrhée impubère ? À cause de la crotte de nez du potache ?

Notons que, dans son verdict lapidaire, Duchamp parle bien des pataphysiciens et non de la pataphysique elle-même. S'agit-il de ceux qu'il a côtoyés le jour de l'Acclamation de 1959 (1) ? Boris Vian ? Queneau ? Ionesco ?

Qui sait ? Jarry lui-même se serait peut-être agacé le premier de l'orthodoxie de la célébration, et aurait planté tout le monde pour aller faire une salutaire promenade en bicyclette.

À onze ans de la fondation du Collège et à douze jours de son trépas, le satrape Vian était, à mon sens, un des meilleurs théoriciens. Ses lettres (2) sont un bonheur. Elles invoquent quasiment l'exception exceptionnelle dont il faisait si grand cas (3). Et Duchamp ne l'aurait pas estimé à sa juste valeur ? Il serait carrément passé à côté ?

Je ne pense pas que ce soit possible. Vian et Duchamp devaient forcément s'apprécier. Quoiqu'en 1959, Duchamp quittait à peine sa confidentialité new-yorkaise et Boris le déni des grandes maisons. Et tous deux ont connu un succès prioritairement posthume.

Oui mais voilà, il y a une chose qu'ils n'avaient pas en commun : la navigation !

En mourant douze jours après la fête, Vian corrobore, en quelque sorte, l'évidence de son manque. Il ne possède pas le « sextant du risque ».

1 Le 11 juin 1959, Boris Vian organise la fête pour l'Acclamation solennelle de Sa Magnificence, c'est-à-dire la nomination du Vice-Curateur du Collège, le Baron Jean Mollet.
2 Boris Vian envoya plusieurs lettres-études au Collège, trois à Henri Robillot, Provéditeur-Éditeur, et une au Baron Mollet.
3 « Vous savez que Jarry considère les lois générales de la physique comme un ensemble d'exceptions non exceptionnelles et par conséquent sans intérêt. [...] L'Exception exceptionnelle seule [a] un intérêt. » Boris Vian

Duchamp, l'homme de la chance, louvoie entre les guerres, caparaçonne son train-train brancusien, américanise la cocaïne du Bœuf sur le toit.

« De quoi viviez-vous à New York ?

— Je ne me souviens plus (comprenez : « je ne me souviens que de ça »). »

La même hypermnésie secrète qui le dévore quand il confesse avoir tiré neuf fois un cadavre de femme...

Finalement, Duchamp, lui-même, est-il si amusant ?

Lorsqu'on navigue dans l'existence, il nous appartient de nous placer sous l'influence des forces de bénédiction ou de malédiction. Il nous faut donc faire le point, savoir qui l'on est et où l'on va. Faire un pas de côté au lieu de marcher sur le piège. Traverser l'Atlantique comme on offre un plaidoyer pour la lâcheté prônée par un Céline.

Vian est plein de gratitude pour ceux qui lui accordent, enfin, une reconnaissance méritée. Il en a besoin. Duchamp, lui, n'est pas un homme de clan. La leçon qu'il nous lègue est l'indifférenciation, ou plutôt l'indifférence... l'univers est indifférent à la vie, je veux dire aux formes que prend la vie. Des milliers d'espèces se sont éteintes sans la moindre conséquence. Et la chance ne récompense rien.

Pourtant, dans le monde des hommes, il peut en être autrement. Notre signification singulière peut revêtir de l'importance. L'opportunité de devenir, soi-même, un personnage de son écrivain préféré ne relève-t-elle pas (presque) d'un enchantement, et n'est-elle pas cette source de jubilation qui peut déterminer toute une vie ? Dans ce cas, l'Amicale des Amateurs de Fromages à Trous ne sera plus pour nous le sosie du mythique Collège. L'équanimité à laquelle nous invite souvent la pataphysique pourrait être écornée par la magie irréprochable d'une réalisation intime.

J'en reviens donc à ma question : Duchamp est-il amusant ? Ses ready-mades me laissent plutôt froid (exception faite de son Trébuchet (4)). Mais c'est son esprit qui virevolte au-dessus de la mêlée. Un esprit de farfadet (5) iconoclaste. Une intelligence du monde semblable à celle de Jarry.

On l'a constaté, remplacer une convention par une autre, pour en dénoncer l'arbitraire, n'était pas dans le chef mais à la portée d'un Fabre d'Églantine (6).

Jarry n'a-t-il pas dit sable comme il aurait dit table ou comme il aurait dit fable ? Et si on peut, par dérision, se barder de médailles et se

4 Un portemanteau cloué au sol. Choix de ne plus éviter l'accident mais de l'apprivoiser, de lui donner une place dans la vie quotidienne et d'inventer la fonction même du trébuchet comme pense-bête, appel à la vigilance, reconnaissance des vertus du déraillement.

5 Je ne parle pas ici de ceux qui hantaient Berbiguier de Terre-Neuve du Thym.

6 Poète français du XVIIIe siècle à qui l'on doit (entre autres) le calendrier révolutionnaire français.

gargariser de titres pompeux, ne viendra-t-il pas un moment où faiblira l'efficacité de cette excellente plaisanterie ?

Peut-être que si certains privilégient le protocole loufoque au détriment de l'esprit ouvertement révolutionnaire de Jarry, c'est parce qu'ancrer son œuvre imaginaire dans la réalité est, pour eux, le moyen ad hoc d'endosser l'habit vert (comme une chandelle) de pataphysicien. De jouir enfin, et à juste titre, du bonheur de pouvoir participer à l'aventure et de voguer dans le monde de Jarry enfin accessible. Enfin, « accessible », pas tout à fait. Les membres du Collège, comme ceux de bien d'autres sociétés savantes, imposent leurs codes comme garde-fous.

La connaissance ne peut se partager avec fruit qu'avec ceux qui s'en montrent vraiment dignes. N'est-ce pas une simple question de bon sens (et non plus de non-sens) et un gage d'impeccabilité ?

Ce qu'il faut garantir, c'est l'audace de Jarry.

Pour terminer avec la transmutation du fictif en concret, remarquons que l'archétype du tyran de papier qui nous faisait rire, parce qu'inoffensif, nous fait plutôt frémir lorsqu'il prend réellement le pouvoir.

Ubuesque, cette Europe de 2015 ; ubuesque, cette confiscation des garanties de la civilisation ; ubuesque, l'allongement sine die de l'âge du travail ; kafkaïen, cette aide sociale qui pousse des couples à la séparation. Jarry ne supportait pas que l'on se mêlât de ses affaires.

Quant à moi, je veux trouver le passage du Nord-Ouest (7) ...

7 Le passage du Nord-Ouest est le passage maritime qui relie l'océan Atlantique à l'océan Pacifique en passant entre les îles arctiques du grand Nord canadien.

Crafouilli de Serge Rivron

Jérôme Pitriol

Je vous préviens, lecteurs : je vais évoquer ici un livre extra-ordinaire. Vous pouvez encore faire marche arrière. Vous pouvez encore ne pas lire ces lignes. Car avec Crafouilli on ouvre un livre, on ne se méfie pas, et tout d'un coup on entre dans un univers qui n'est plus celui de la prostitution qui nous est familière.

Au départ pourtant, j'avais assez envie d'éviter la littérature, qui nous fatigue tant. J'avais envie de vous parler des Monty Python, comme me le suggérait si fort la couverture du présent numéro. Mais pour vous raconter quoi ? Que dire qui n'ait déjà été dit, comme on dit ? Comme tout le monde, j'aurais écrit : « La bande des Monty Python était composée de John Cleese (20 % environ), de Graham Chapman (dans des proportions similaires), d'Eric Idle, Michael Palin, Terry Gilliam et Tony Blair. » Et puis après ? « Les Monty Python étaient tous typiquement anglais, sauf Terry Gilliam, qui était typiquement américain » ? Rien de bien neuf. Si, à la réflexion, il y a bien une chose qui n'a pas été écrite au sujet des Monty Python : mon film préféré d'eux est The Meaning of Life. Assurément l'une des sept merveilles du monde du septième art. Voilà. C'est intéressant, mais c'est tout ce qui me vient.

Comme disait La Bruyère : « Tout est dit, et l'on vient un petit peu tard. » Il est vrai que, s'avisant seulement d'entrer dans la carrière quand Molière n'y était plus, La Bruyère n'a pas eu l'opportunité de composer Le Misanthrope. (Corneille s'en serait chargé, paraît-il.) Mon livre préféré de La Bruyère ? Les Caractères. Mais l'information n'est pas d'un intérêt fulgurant, l'écrivain n'ayant écrit qu'un seul livre. Même si, pour les indécis comme moi, c'est toujours plus facile de faire son choix. Quel livre, quand même ! On ne devrait jamais écrire qu'un seul livre. Grand maximum. À part ça, que dire de La Bruyère qui n'ait déjà été dit ?

J'ai donc décidé de vous parler plutôt de Crafouilli, de Serge Rivron. Rien n'a encore été dit sur Crafouilli. C'est un livre légendaire. Il est paru à la fin du deuxième millénaire après J.-C. aux éditions « Les provinciales ».

J'ai découvert l'existence de Crafouilli de façon scandaleuse, à savoir par hasard et avec douze ans de retard. Sur la toile. En cherchant un éditeur pour un texte que j'avais moi-même commis, extrêmement légen-daire aussi.

Très intrigué, je me mis sans tarder en quête de l'œuvre attirante et, un beau jour, finis par mettre la main dessus.

Je me souviens de ce matin-là. C'était un après-midi de printemps. Le soleil brillait. Les molécules de l'air s'agitaient, et j'étais moi-même tout excité de tenir enfin le trésor tant convoité entre mes mains. Je revois le regard de dépit de ma libraire aussi, en m'éloignant amoureusement avec mon butin (le dépit d'être encore obligée de commander des livres à l'unité quand les six mètres carrés de la table centrale étouffaient tactiquement comme un tatami sous les quintaux du tout dernier Guillaume Sumo). J'éprouvais alors un plaisir d'adolescent attardé, je le confesse, feuilletant les pages en traversant les rues, ma légitime méfiance de l'automobiliste endormie, envoûté par un livre que j'avais le sentiment de désirer depuis longtemps.

Dès lors, j'entretins avec Crafouilli, et ce plusieurs semaines durant, les rapports textuels fréquents et non protégés que vous pouvez imaginer. Oui, autant vous le dire tout de suite, on n'entre pas si facilement dans Crafouilli. Il y faut quelques préliminaires. Qui s'en plaindrait ?

Car l'œuvre, qui narre les temps forts et frustes d'un peuple étrangement familier, dans une langue familièrement étrange, ne ressemble à rien de connu. C'est un enchantement ! Son ton, son inventivité stupéfiante me donnent un bonheur tel qu'il me faudrait ici des pages pour l'exprimer ; et je ne vous ferai jamais une chose pareille, lecteurs chéris. La provocation est poussée dans toutes les directions : genre, tons, thèmes, syntaxe, lexique. Et quelle écriture ! Le verbe transitif est stérilisé, la proposition déjà toute relative est émasculée (conjonction « que » coupée), et le point coupe court (aïe !). Et avec ça les mots reprennent vie ! Le moyen français remet le français moyen à sa place, l'anglicisme défie l'anachronique, et le néologisme, irrévérencieux, apostrophe l'alphabêtise du lexicographe lambda (vous savez, celui qui, dans son dictionnaire, refuse au terme « enculeur » l'entrée qui lui est due).

Le livre dégage un bonheur d'écrire, de s'impliquer dans une aventure unique, le désir de suivre ce chemin vierge entrevu et de le suivre le plus loin possible (qui d'autre y serait allé, sinon ?). Et il se range parmi ces œuvres uniques, précieuses, qui délivrent et insufflent une énergie prodigieuse au lecteur, lui permettant de poursuivre sa propre route, en faisant attention si possible aux automobilistes (1).

1 Pour finir, toutes mes excuses à Terry Jones.

Lauzun osa

Christian Attard

Il est étrange que les devises des deux hommes qui irritèrent le plus Louis XIV, son surintendant des finances Nicolas Fouquet (1615-1680) et son capitaine des gardes le duc de Lauzun (1633-1723), fussent à ce point semblables. Un écureuil pour le premier accompagnait l'interrogation « Jusqu'où ne montera-t-il pas ? », une fusée pour le second précédait la phrase : « Je vais le plus haut qu'on peut monter ».

Il est à croire que le Roi-Soleil ne supportait pas que l'on lorgne vers un firmament où lui seul devait paraître. Fouquet comme Lauzun passèrent le plus clair de leur vie dans la pénombre des prisons royales pour avoir eu l'insolence de se penser son égal. Les deux hommes se croisèrent pourtant à l'occasion de leur incarcération et nous verrons en quelles étranges circonstances.

Antonin Nompar de Caumont, marquis de Puyguilhem, comte de Saint-Fargeau puis fait tardivement — en 1692 — duc de Lauzun où il était né, était de taille médiocre, blond et prématurément dégarni, les dents mal plantées… mais son allure altière, sa taille cambrée et son pied leste compensaient ses défauts les plus évidents. En outre, la nature l'avait doté d'un esprit vif et d'un culot à toutes épreuves. Ce toupet, cette audace, cette insolence, bref ces singularités en firent l'un des hommes les plus extraordinaires qui soient. Celui dont le grand La Bruyère, dans ses Caractères, disait qu'il n'était pas permis de rêver comme il avait vécu.

Antonin était en même temps que tout cela un impénitent séducteur, il aimait charmer et son orgueil se nourrissait avec avidité de ses conquêtes de l'esprit avant que d'être celles des corps.

À nous deux, Paris !

Monté à Paris comme Charles de Batz-Castelmore, dit d'Artagnan, qui plus tard l'arrêtera, il rejoignit tout comme lui les fameux cadets de Gascogne. Il sut s'y faire apprécier et Louis XIV le remarqua pour son intelligence, son charme et son esprit. Le roi sans cela ne l'aurait pas nommé gouverneur du Berry puis maréchal de camp et colonel général des dragons, le premier régiment de cavalerie du royaume.

Côté cœur, cet incorrigible don Juan eut tôt fait de comprendre les femmes et de les satisfaire en tout, sachant attiser leur désir. On lui prête dès lors bien des liaisons, parfois avec de très jeunes femmes, ce siècle étant peu regardant à cet égard. Capitaine au régiment de Gramont,

Turenne le fait nommer colonel-lieutenant du régiment de dragons étrangers puis capitaine des gentilshommes au bec de corbin, la compagnie des gardes du corps du roi. Tout cela fut facile car Antonin était en famille au sein de régiments que contrôlaient depuis des lustres ses aïeuls les Gramont et Caumont. Mais l'homme n'en était pas moins courageux.

Les dessous de l'affaire

En 1669, le roi promet au jeune marquis de Puyguilhem le titre de grand maître de l'artillerie de France, dont vient de se décharger le duc de Mazarin : c'est là une opportunité majeure dans la vie de ce grand courtisan. Il croit l'affaire faite et a le malheur de se confier à un major-dome qui s'empresse d'informer Louvois, secrétaire d'État de la Guerre, qui n'apprécie guère que l'intriguant marquis se positionne comme son futur rival. Ne voyant rien venir, inquiet et pour s'assurer de la décision du roi, Puyguilhem insiste fortement auprès de la marquise de Montespan pour qu'elle intervienne en sa faveur auprès de son solaire amant. Cette dernière le balade plusieurs jours.

C'est alors qu'il lui vint à l'esprit l'action la plus incroyable, la plus audacieuse, la plus irrévérencieuse qui soit : espionner le roi et sa maîtresse afin de savoir qui des deux se joue de lui. Amant de la femme de chambre de Madame de Montespan, il la soudoie au point qu'elle accepte de le cacher sous le lit de sa maîtresse. Louis XIV a ses petites habitudes, il ne découche jamais la nuit mais après dîner, il en est autrement, il va donc rejoindre la belle Athénaïs pour de royales galipettes et quelques confidences sur l'oreiller. Sous le sommier, l'insensé marquis entend tout et comprend que la marquise se moque de lui, que le roi, soucieux de ne pas avoir à batailler entre Louvois et lui, ne lui donnera jamais la charge convoitée.

Peut-on s'imaginer pareille folie ? Lauzun osa !

Et il aurait dû s'arrêter à cet exploit rampant, mais l'homme est orgueilleux, irascible, fanfaron et surtout très rancunier. Il ne tarde pas à coincer la Montespan qu'il agonit d'injures, allant jusqu'à la traiter, comme nous le rapporte le duc de Saint-Simon dans ses célèbres Mémoires, de « pute à chien ». Le « chien » étant royal, Madame de Montespan blêmit avant de s'effondrer devant le roi. Elle croit le marquis sectateur du grand Satan : ne lui a-t-il pas répété mot pour mot ses épanchements les plus intimes lors de sa séance royale ?

Non content d'avoir bouleversé jusqu'à l'évanouissement la favorite du roi, il va aussi s'en prendre à celui-ci en personne. L'attendant de pied ferme, il casse son épée sous son nez, hurlant qu'elle ne saurait servir un parjure. Quant au roi, il a ce geste que répéteront avec admiration tous les

courtisans de son auguste personne : il ouvre une fenêtre et y jette sa canne pour ne pas avoir à la briser sur le dos d'un homme de qualité. On lui prête aussi l'un des rares mots d'un homme de peu d'esprit : « Si je n'étais roi, je me mettrais en colère ».

Le lendemain, il était offert à l'impétueux marquis d'allait calmer l'ardeur de son sang de Gascon en la glaciale Bastille.

De nouvelles audaces

Finalement, le roi décida de revenir sur sa décision et le refit nommer capitaine de sa première compagnie des gardes du corps. Peut-être, en ces temps de bassesses courtisanes, avait-il fini par apprécier le panache et l'honneur flamboyant de ce diable de Puyguilhem ? C'était sans compter sur son esprit versatile et la médisance de son entourage de flagorneurs... Pour l'heure, Lauzun accepta avec mauvaise figure cette charge de « domestique », comme il se plaisait à l'appeler, et endossa avec panache son bel uniforme bleu.

La vie amoureuse de cet homme n'était guère plus paisible que ses manœuvres politiques, bien qu'en l'occurrence celles-ci se rejoignaient parfois. Il avait en effet failli épouser en 1670 Mademoiselle de Montpensier (1627-1693), cousine germaine du roi, tout aussi indomptable frondeuse qu'il était fougueux séducteur. Là encore, Louis XIV avait retiré sa bénédiction nuptiale au tout dernier moment, sur l'avis de ses proches craignant la mésalliance.

Il fut aussi l'amant de Madame Catherine de Monaco (1639-1678), sa cousine née de Gramont, qu'il eut l'audace de suivre après son mariage dans sa principauté monégasque déguisé en valet. Rien décidément n'arrêtait cet intrépide séducteur. Saint-Simon, toujours dans ses Mémoires, relate que pour se venger d'elle, il lui marcha un jour volontairement sur la main alors qu'elle était étendue à même le parquet au pied de la reine. Car l'homme se fait aussi teigneux et fort méchant parfois. Ainsi, apprenant que le roi a des vues sur cette même cousine, Madame de Monaco, il devance les amants sur leur lieu de rendez-vous. Caché dans un placard de toilette, il voit pénétrer le roi dans la chambre, l'enferme à double tour et jette la clef par les cabinets. Puis il attend, toujours dans sa cache, l'arrivée de Catherine, qui ne peut entrer au grand étonnement du souverain incapable de lui ouvrir. Fort heureusement, cette fois-là, Louis XIV ne sut jamais qui lui avait joué cette lamentable farce.

Ainsi était Lauzun, différent jusqu'à l'incroyable audace d'actes insensés, qu'il prenait pour courageux et légitimes à son honneur.

Mais la rancune de Madame de Montespan était tenace, elle n'avait pas oublié les insultes, ni l'injure d'un Lauzun sous sa couche : elle fit tant

et si bien qu'elle finit par retourner le roi, une fois encore. En novembre 1671, Lauzun était arrêté et conduit par d'Artagnan et ses mousquetaires dans la sinistre forteresse de Pignerol où vieillissait, depuis 1664, l'ancien surintendant des finances Nicolas Fouquet, coupable quant à lui d'avoir étalé des fastes plus que royaux.

Emprisonné à Pignerol

Il n'était pas dans les habitudes du Roi-Soleil de faire occire ses ennemis intimes comme le firent bon nombre de ses prédécesseurs à la tête du royaume. Jamais Nicolas Fouquet ne revit son fastueux château de Vaux-le-Vicomte et mourut victime de la vindicte royale dans sa cellule de Pignerol en 1680, après quinze années d'enfermement dans la forteresse où séjourna à la même époque un autre prisonnier resté célèbre, l'homme au masque de fer.

Même au secret, Lauzun se débrouilla, on ne sait comment, pour se faufiler par un conduit de cheminée et un trou qu'il agrandissait jour après jour. Il finit ainsi par rejoindre Nicolas Fouquet à qui il narra ses mésaventures. Peu à peu, leurs conditions d'incarcération se firent moins sévères et les deux hommes purent recevoir des visites. Nicolas Fouquet revit avec joie sa femme et sa fille, et ces dames purent vivre un temps dans la cellule de l'ancien surintendant alors que ce dernier était relogé dans une autre aile du bâtiment.

C'était sans compter sur Lauzun qui en profita pour courtiser effrontément Marie-Madeleine, la fille de Nicolas Fouquet qui couchait dans l'ancienne cellule de son père. Contre l'avis de ses parents, celle-ci s'enticha tant du trublion qu'elle le laissa une nuit parfaire sa conquête. Découverts en pleine action par les gardes et Nicolas Fouquet alerté, Lauzun eut grand mal à se préserver de la fureur de d'un père bafoué qui lui voua dès lors une haine absolue.

Pendant ce temps, la pauvre Mademoiselle de Montpensier faisait des pieds et des mains pour faire élargir le comte de Lauzun. Le roi y consentit enfin après un sordide marchandage de terres que celle-ci dut céder au bâtard du roi, le duc de Maine. Lauzun libre reçut l'ordre de ne pas approcher à moins de deux lieux du Soleil.

Se maria-t-il secrètement, comme cela se fit beaucoup à cette époque, avec son inconditionnelle amoureuse et libératrice, la Grande Mademoiselle ?

Faute de preuve, les historiens restent partagés. Pour tromper son ennui, le comte de Lauzun se remit à jouer, Il joua et gagna donc, joua encore et finit par s'exiler en Angleterre où l'on jouait plus gros.

Le retour du Phénix

On eût pu croire que c'en était fini des frasques et de l'impudence de ce petit homme si difficilement contrôlable : c'était toujours mal le connaître. L'Angleterre de Jacques II était en pleine Glorieuse Révolution : le souverain, qui s'était inexorablement aliéné le peuple par son appui violent aux catholiques, fut contraint à l'exil en France. Lauzun, à sa demande, permit dans un premier temps le passage en France de la reine et du prince de Galles. Sur leur insistance auprès de Louis XIV, Lauzun put enfin reparaître en cours, le roi acceptant même de le loger à Versailles, près de lui. Et Saint-Simon d'écrire : « Il jouit le reste de sa longue vie de ses privances avec le roi, de ses distinctions à la cour, d'une grande considération, d'une abondance extrême, de la vie et du maintien d'un très grand seigneur et de l'agrément de tenir une des plus magnifiques maisons de la cour, et de la meilleure table, soir et matin, la plus honorablement fréquentée, et à Paris de même après la mort du roi. »

Plus loin, Saint-Simon dresse cet étrange portrait de celui qui épousa, en 1695, sa belle-sœur Geneviève-Marie de Durfort, dite « Mademoiselle de Quintin », fille du duc de Lorges — elle avait quinze ans et lui soixante-deux : « Il était extraordinaire en tout par nature, et se plaisait encore à l'affecter, jusque dans le plus intérieur de son domestique et de ses valets. Il contrefaisait le sourd et l'aveugle pour mieux voir et entendre sans qu'on s'en défiât, et se divertissait à se moquer des sots, même des plus élevés, en leur tenant des langages qui n'avaient aucun sens. Ses manières étaient toutes mesurées, réservées, doucereuses, même respectueuses ; et de ce ton bas et emmiellé il sortait des traits perçants et accablants par leur justesse, leur force ou leur ridicule, et cela en deux ou trois mots, quelquefois d'un air de naïveté ou de distraction, comme s'il n'y eût pas songé. Aussi était-il redouté sans exception de tout le monde, et avec force connaissances, il n'avait que peu ou point d'amis, quoiqu'il en méritât par son ardeur à servir tant qu'il pouvait, et sa facilité à ouvrir sa bourse. Il aimait à recueillir les étrangers de quelque distinction, et faisait parfaitement les honneurs de la cour ; mais ce ver rongeur d'ambition empoisonnait sa vie. Il était très bon et très secourable parent. »

Postérité

Le duc de Lauzun s'éteignit à quatre-vingt-dix ans, sans descendance, le 10 novembre 1723, non sans s'être encore diverti à jouer les Volpone, laissant croire à quelques futurs héritiers trop pressés qu'il allait tout léguer à l'Église et à ses pauvres.

Qui était au fond cet homme ?

Un fou, un révolutionnaire avant l'heure, faisant fi du pouvoir royal ? « Le premier des dandies », comme se plaisait à le qualifier Barbey d'Aurevilly ? Ou encore un hédoniste pour qui seul comptait donc son bon plaisir ?

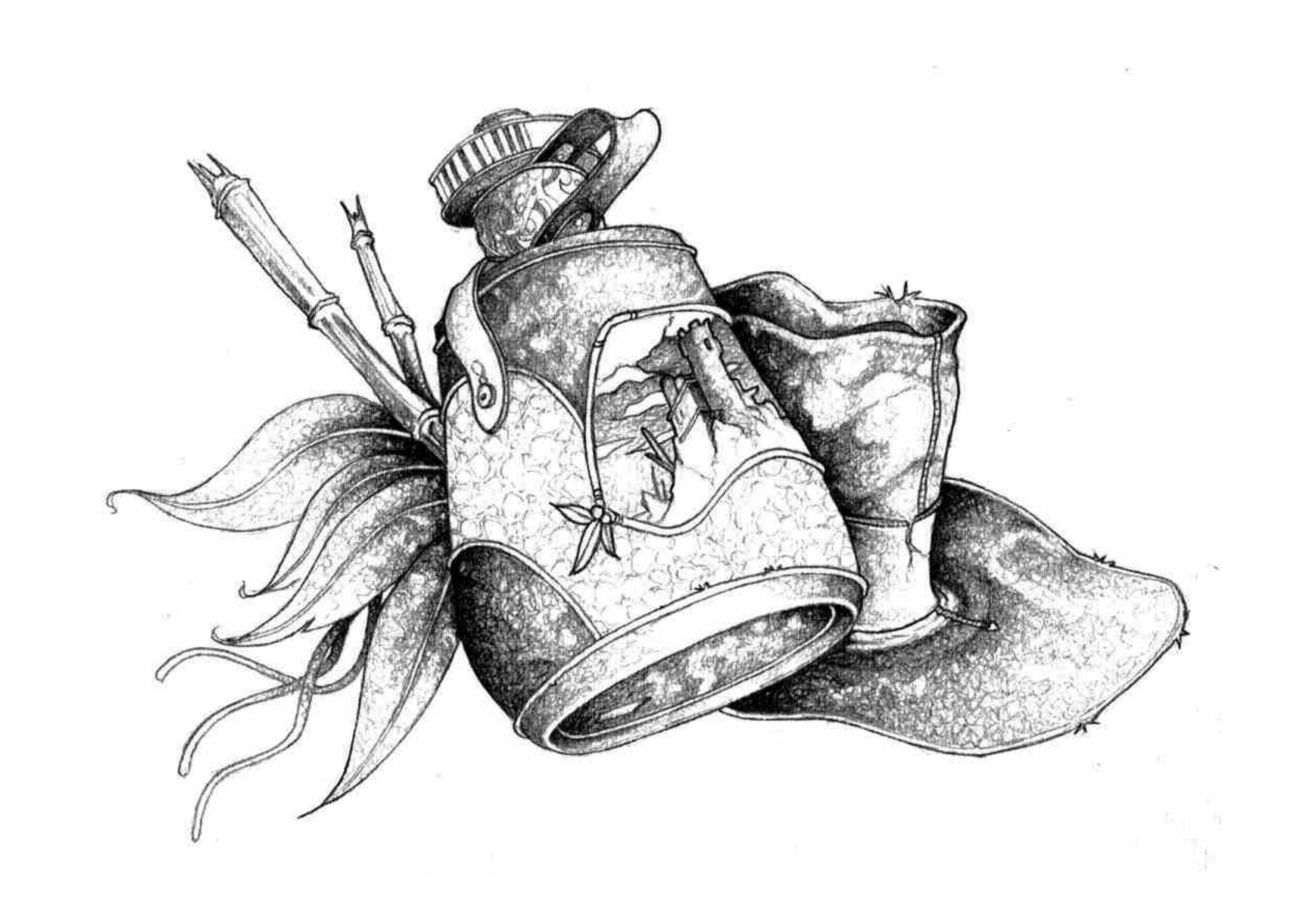
Il semblerait que cette philosophie fit bien des émules aux XVIIe et XVIIIe siècles, où tant d'hommes s'en firent les scandaleux représentants. Talleyrand ou Jean-François Paul de Gondi — le sulfureux cardinal de Retz — eurent en bien des points des comportements semblables à celui du duc de Lauzun. Vivant sans le moindre souci du jugement de Dieu ou de leurs contemporains, évoluant au seul gré de leurs envies, changeant d'allégeance et de compagnes, ces diables d'hommes marquèrent à jamais les esprits.

Seule l'approche de la mort ramena Lauzun à des sentiments plus moraux et religieux. En cela, il ne fit que rejoindre le commun des hommes desquels il s'était portant tellement éloigné sa vie durant.

Le mot de la fin pourrait revenir à Voltaire, qui écrivit de lui :

« Nous l'avons vu mourir fort âgé et oublié comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événements sans avoir fait de grandes choses. »

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l’histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.
La revue L’Ampoule, flairant le bon coup, mandate l’aventurier de l’extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l’écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L’Ampoule !

D’après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Personnages principaux

Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane dont la réussite repose sur sa prose torride. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».

Yseult Lugowski dite la Grande Chamanesse

Elle est la métamorphose de Paul en femme. Paul/Yseult veut vivre avec Victor Morand une grande histoire d'amour romantique. Cette expérience permettra à l'écrivain une réécriture magistrale et moderne de la légende de Tristan et Yseult.

Victor Morand dit l'aventurier sauvage et indomptable

Courageux, individualiste, stupide, insensible, amoral, coléreux et obsédé sexuel. En expédition, il porte un couteau suisse et un sac à dos rempli de papier hygiénique par crainte des plantes urticantes.

Le Médium dit de la jungle

Vieillard famélique vêtu d'une peau de léopard. Il n'est pas vraiment fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Quand l'épidémie frappe l'île, le Médium s'impose comme le chef religieux du village du Léopard.

Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective attitré du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski, son Popaul.

Golak

Bâti en force, ce Noir est le chef du village du Léopard. Il possède trois épouses.


Le courroux divin
Grande Cérémonie Pieuse
Buvette après 22h
par Lordius

Les Collines de Hurlefou

L'écrivain interlope Paul Lugowski s'est métamorphosé en femme : Yseult. Il/elle veut vivre une grande histoire d'amour légendaire avec Victor Morand perçu comme le Tristan moderne. Cette expérience alimentera la réécriture du mythe médiéval par l'écrivain. Hélas ! victime d'un charme, Victor est tombé fou amoureux d'une guenon. Yseult souffre atrocement du refus de Victor de l'honorer. Voici d'autre part qu'un mal effroyable frappe Hurlefou.

L'heure est grave. Une mystérieuse épidémie secoue l'île. Hurlefou est mise en quarantaine ; toute communication avec le continent est coupée. Les insulaires se retrouvent dans la pire des détresses existentielles : les allocations sociales n'arrivent plus. Même l'électricité est coupée. Hommes et femmes se relaient pour pédaler sur des vélos d'appartement équipés de dynamos afin de ranimer la Fée Électricité. Ils sont furieux ! On se croirait revenu au siècle des ténèbres, le XXe, au temps où il fallait trimer ! Au temps barbare où la consommation de chacun devait égaler sa production ! Au temps inique où chacun recevait en fonction de sa valeur ! Quelle régression pour l'humanité de l'île !

Quand ça va mal, l'Homme se réfugie dans la religion. Il en va de même à Hurlefou. Aussi le Médium dit de la jungle préside une Grande Cérémonie Pieuse sur la plage au clair de lune. Tous les villageois font cercle autour d'un grand feu, vêtus de cuissards cyclistes, de mitaines, et, pour les plus pétochards, d'un casque de vélo. Non par irrévérence envers le Médium mais épuisés de leur journée de pédalage, ils s'assoient sur le sable. En tant que Grande Chamanesse, Yseult est présente. Son serviteur aveugle, Michel Albin, aussi. Même Victor Morand est là. Il se soucie comme d'une guigne du sort de ces bons à rien, mais les distractions se font rares dans la jungle.

Après une longue attente destinée à les mettre en condition spirituelle, le Médium sort enfin de la jungle. Il est habillé d'une peau de léopard dont il a revêtu la tête en guise de capuche. Il tient dans sa main droite le tambour sacré, une peau de cerf tendue sur trois bouts de bois disposés en triangle. Sa main gauche frappe le tambour en un rythme rapide et lancinant. Victor, qui souffre de la gueule de bois, se bouche les oreilles. Yseult lui met une tape sur le bras pour faire cesser ce sacrilège.

Le Médium s'approche à pas de danse cadencés par le tambour sacré. Ses bonds félins témoignent d'une agilité surprenante pour son âge. Il s'arrête devant le grand feu comme devant un obstacle. Les battements de tambour redoublent. Le religieux fixe Yseult de son regard hypnotique. Si grand est son charisme qu'il n'a qu'un mot à prononcer et

Le courroux divin

elle se jette dans le feu. Le léopard rugit. L'auditoire sursaute. Les yeux fauves phosphorent. Est-ce bien le vieux Médium sous sa peau ? Yseult a du mal à y croire quand il se met à marcher sur le feu. D'un pas tranquille, il le traverse, sans ressentir de souffrance apparente, sans que sa peau de léopard ne s'enflamme. Le village clame sa stupéfaction d'une seule voix. Sauf Victor qui gémit en se tenant la tête à deux mains. Un coup de coude le fait cesser.

Le Médium déclame d'une voix rauque d'outre-tombe, qui assurément ne saurait être la sienne :

— Ô malheureux village du Léopard ! Souviens-toi des temps anciens que nous ont contés nos ancêtres. T'en souviens-tu, dis ?

— Rappelle-nous, toi qui parles aux Esprits, rappelle-nous ! s'écrient les villageois.

— Après la Colossale Guerre, la mère de tous les dieux a eu pitié de ses enfants. La grande déesse Croissancéconomique a octroyé à nos ancêtres sa manne divine : les Trente Glorieuses. Travail ! Prospérité !

— Gloire à Croissancéconomique ! hurle le chœur.

Victor se glisse subrepticement du sable dans les oreilles.

— Mais passées ces années divines, la manne s'est tarie. Car nous avons péché, pauvres mécréants économiques que nous sommes ! Pourtant, la bonté divine est infinie.

— Gloire à Croissancéconomique ! hurle le chœur.

— Oui, gloire à la mère des dieux : elle nous a envoyé deux de ses enfants chéris. Deux dieux pour combattre le Satan capitalo-communiste ! La déesse Planchabillet et le dieu Déficitabyssal se sont penchés sur le lit du moribond obèse devenu trop productif.

— Gloire aux dieux ! braille le chœur.

— Hélas ! Nous avons trop sollicité les dieux. La déesse Consommation fait un burnout. La diablesse Austérité nous tire par la queue ! Nous devons expier nos péchés ! Notre mentalité est foireuse ! Tous les dieux sont courroucés ! Notre voracité et notre instinct de reproduction débridé les ont lassés…

À ces mots, Golak, le chef du village du Léopard, se lève. C'est un grand Noir au crâne rasé, fort musculeux et terriblement large d'épaules. Son cuissard moulant fait apparaître une bosse conséquente qu'il recouvre de son énorme main.

— Et pour ça, interroge-t-il de sa voix de stentor, quel remède ? Les dieux ont trop bridé nos instincts bestiaux !

Car la terrible épidémie frappe les hommes de Hurlefou : ils sont devenus impuissants. Comme

pour les narguer, les animaux, eux, continuent leurs fornications dégoûtantes. Il se murmure qu'un seul couple d'humains y arrive encore au fin fond de la jungle, dopé par leur philtre d'amour : Sam et Alexandra.

Yseult ignorait ce fléau. Bigre de bougre ! Voilà donc pourquoi son homme refuse de l'honorer ! Il l'aime mais il est lui aussi maudit des dieux. Dans un geste de tendresse, elle lui met la main sur la cuisse. Il la repousse.

Embarrassé par la question de Golak, le Médium contemple ses pieds : aveu d'impuissance — enfin, d'ignorance.

— Organisons un sacrifice humain ! propose Victor toujours partant pour faire la fête.

— Palsambleu ! proteste Yseult. Une immolation nous attirerait les foudres de la déesse Humanité.

— Sacrifier notre sueur, ok, mais pas notre sang ! renchérit un villageois.

— Faut trouver un remède ! explose le chef Golak. Toute la journée je pédale, et toute la nuit je subis les lamentations et les gestes de premiers secours de mes trois femmes ! Le harcèlement sexuel, parlons-en !

Les hommes du village lui font écho, sauf les célibataires et les vieillards. Le Médium frappe dans son tambour pour obtenir le silence.

— Je vais entrer en transe pour obtenir une vision ! déclare-t-il.

Il avale un champignon amanite tue-mouches. C'est un puissant psychotrope.

— J'en veux un aussi ! réclame Victor.

— Chevalier, tenez-vous coi ! le morigène la Grande Chamanesse.

Le Médium lâche son tambour sacré qui tombe malencontreusement dans le feu. Mauvais présage, jugent les villageois. Golak soupire : ce n'est pas cette nuit qu'il fera crac-crac.

Le Médium se roule dans le sable en agrippant sa barbe à deux mains. Ses yeux sont révulsés, sa bouche bave, ses entrailles produisent des gaz.

— Je vois… Je vois un homme du village… Il… Mais oui ! Il bande comme un cerf !

L'assemblée applaudit. Tout va s'arranger. Sinon, on tentera le sacrifice humain — celui du Médium, par exemple.

— Il se couche… sur… sur une femme nue.

Nouveaux applaudissements.

— La femme porte une fourrure fraîchement tannée… Non ! Elle est très poilue ! Oh, mais… Non, c'est une cousine…

— Une cousine ? s'étonne Golak. Quelle cousine ?

— Une cousine des humains. Une guenon !

Une houle de stupéfaction secoue l'auditoire.

— L'homme s'unit à la guenon ! conclut le Médium.

Des cris d'horreur se font entendre. Yseult est la première choquée. Victor retire le sable de ses oreilles et tend l'une d'elles. Golak se lève en gémissant (rapport à ses courbatures cyclistes), puise un seau d'eau à la mer et revient le jeter au visage du Médium en train de convulser sur le sable. Le vieillard revient à lui, essore sa barbe et retrouve la majesté naturelle qui est la sienne malgré sa peau de léopard trempée.

— Puissant Médium, veux-tu bien nous interpréter ta vision du monde des Esprits ? demande le chef du village tout en se grattant le scrotum (rapport à la selle dure du vélo).

Le Médium geint, ses yeux se révulsent. Golak fait mine de retourner remplir le seau. Alors les yeux s'ouvrent.

— Pour survivre, l'humanité doit régresser. C'est le châtiment que les dieux nous infligent pour nos excès.

— En clair ?

— Nous devons sacrifier une partie de notre humanité. L'Adam moderne doit féconder l'Ève primitive.

— En clair ?

— L'homme retrouvera sa virilité avec la guenon.

Les hommes protestent bruyamment (sauf Victor). Le vélo qui fait du surplace, à la limite ! Mais pratiquer la zoophilie, non ! C'est immonde ! Quelle perversion ! L'irrévérence de ce religieux n'a-t-elle donc aucune limite ?

Le Médium s'approche du feu d'un pas solennel. Les flammes découpent sa silhouette majestueuse sur l'océan en toile de fond. Surtout, il se réchauffe vu qu'il est trempé.

— L'humanité est dans une impasse, reprend-il. De quand date son dernier prophète officiel ? De plus de mille trois cents ans ! Il faut revenir à la source. À la pureté de la nature que nous avons perdue. Le prophète moderne sera un croisement entre l'homme civilisé et la nature.

Les protestations ne tarissent pas.

— Ça ne peut pas marcher ! clame Golak. L'homme et le singe ne peuvent pas avoir d'enfants ensemble.

— Avec l'aide des dieux, tout devient possible, homme de peu de foi. La Grande Chamanesse et moi allons mettre au point un sortilège pour réaliser l'interfécondité de deux espèces si proches. J'ai besoin d'un volontaire étalon.

Victor Morand se lève et martèle du poing sa poitrine. Le Médium hoche la tête : ce lascar est en effet très proche des primates. Puis Victor se tourne vers Yseult avec un air de défi. Mais la

Grande Chamanesse ne proteste pas. Elle se dit que Victor est frappé d'impuissance comme les autres, alors l'union échouera et il reviendra vers elle.

Les villageois se concertent. Golak prend ensuite la parole en leur nom :

— Sauf votre respect, puissant Médium, nous avons des raisons de douter de votre clairvoyance comme des pouvoirs de la Grande Chamanesse. Elle n'est même pas capable de guérir l'aveugle.

Le Médium met les mains sur ses hanches et relève le menton.

— Les mécréants ! Les hommes de peu de foi ! Ils veulent un miracle. À l'heure sinistre de notre crépuscule, quand notre survie vacille, moi, le trait d'union entre nous et l'autre monde, ainsi que la Grande Chamanesse bénie des dieux, nous vous montrons le chemin !

Il a préparé son coup : ça fait plusieurs semaines qu'Yseult soigne Michel Albin par les plantes.

Ce soir, devant l'assemblée, elle lui applique une dernière couche d'emplâtre tandis que le Médium prononce les Paroles de Guérison.

Michel Albin se frotte les yeux.

— Ô Grand Médium, déclare-t-il, votre peau de léopard est tachée.

Alors le village du Léopard pousse une clameur de joie. Oui, leurs religieux sont puissants ! Et puisqu'il y a un volontaire pour l'insémination, ça ne mange pas de pain d'essayer…

À suivre…

J’emmerde

Marlène Tissot

Le recueil J’emmerde... a été publié aux éditions Gros Textes.

J’emmerde la théorie : les faits sont des situations qui auraient très bien pu ne pas se produire.

J’emmerde la pression sociale : le luxe c’est s’autoriser à échouer sans avoir honte.

J’emmerde la cirrhose : à défaut de l’ivresse du pouvoir je me laisse berner par le pouvoir de l’ivresse.

J’emmerde le verdict : les rêves sont-ils condamnés à rester enfermés dans le sommeil ?

J’emmerde les idées noires : chaque matin me lever de bonheur.

J’emmerde la fragilité : si j’étais un objet incassable je ne serais pas devenue fêlée après que tu m’as laissée tomber.

J’emmerde les déductions hâtives : quand la baignade est interdite la noyade est-elle forcément défendue ?

J’emmerde le calibrage : la perfection n’est pas mon idéal.

J’emmerde la quantité : j’ai commencé avec rien et il m’en reste encore presque autant.

Cuba Libre

Henri Cachau

Depuis le tonitruant passage de Bukowski sur leurs plateaux ils ne servent que de l'orangeade lors des émissions culturelles, dommage pour les Chablis et les Pouilly-Fuissé. Malgré ce manquement à la déontologie et la légendaire bégueulerie de ce genre de programme, un amateur éclairé s'y était inscrit afin de participer à un forum intitulé : « L'Art n'a nul besoin de prédicats, il doit toucher au cœur ! » Devaient y prendre langue des universitaires ainsi que des critiques d'art, experts plus ou moins représentatifs de diverses chapelles, avec, comme présentateur officiel, ce benoît personnage devenu l'un des bustes les plus en vue de notre lucarne. Nonobstant quelques préventions et a priori régionalistes, l'homme de télévision ne cachant pas ses préférences pour le beaujolais et le foot, alors que les goûts de ce spectateur penchaient pour le Madiran et le rugby, un affrontement pouvant s'ensuivre, il se fit le plus discret possible. Aussi apprit-il des choses fort passionnantes : que les Cubains n'ont pas inventé le cubisme, que les modèles de ces messieurs les artistes sont passées soit par les passerelles ou par le X !...

« Ceci dit en guise d'avertissement liminaire, afin de ne point rajouter à votre désespérance, à votre déception foncière devant autant d'impérissables avis... » « Poursuivez, maître, je vous en prie, nous vous écoutons !... » Au fil des interventions de ses illustres invités, fin observateur de la scène médiatique, l'amphitryon avait remarqué combien ses commensaux sirotant leurs fadasses orangeades, entre deux paragraphes de leurs amphigouriques laïus, paraissaient sensibles à sa flagornerie, lorsqu'il les encourageait à discourir : « Allez-y, allez-y, maître ou professeur, nous sommes comme suspendus à vos... ! » Une incitation qui, à l'ouïe des auditeurs, instantanément se répercuterait sous la forme suivante : « D'avoir visité, comme la majorité d'entre nous, différents parcs zoologiques ou d'attractions, ces Disneyland faussement déguisés en musées de l'homme, nous sommes obligés de convenir d'un manque flagrant d'imagination divine : Dieu pourrait mieux faire, et pour sûr Il en a les moyens ! Au lieu d'abandonner les rênes de son char aux seuls bipèdes, orgueilleux et flambeurs... Reprenez-vous, maître ou professeur, resservez-vous un verre de... d'orangeade !... Narcissiques, disais-je, les humains, prêts à s'enflammer pour un quelconque Hiroshima mon amour. Et le plus consternant, bardés de comportements irrationnels, puisque donnant l'illusion d'être consentants ! »

Bien que mal assis, l'amateur d'art se sentait obligé de convenir que la rhétorique appliquée requerrait, au-delà du savoir paraître à son avantage et d'idoines formules spécieuses, une culture authentique ainsi qu'une maîtrise de la parole ; des qualités indispensables afin de s'assurer d'effets oratoires plus brillants qu'efficaces ; des techniques nécessaires à la conquête d'un auditoire, relevé, alors que le concernant, l'embrouillamini de ses pensées, concurrençant la vacuité de ses idées, l'empêchait de formuler correctement à ses proches ou amis d'abstrus concepts nés de nuits d'insomnie... Mais chut ! L'orateur poursuit : « Même chose, mesdames messieurs, pour le style descriptif, il ne s'agit que d'une nomenclature taxinomique : les crimes y sont gratuits ou parfaits, les sciences diligentes ou inexactes, la peinture flamande ou abstraite... » Malgré une attention dévolue aux débats, l'homme se souvint qu'à cet instant précis, 22h47, il y avait de cela quelques mois, dans ces mêmes lieux et devant un auditoire médusé, Bukowski attaquait sa seconde bouteille de Chablis !... « Comme si, au-delà de cette collusion binaire les avis ne pouvaient être partagés, n'est-ce pas, mesdames, messieurs ? Dieu aurait-il définitivement abandonné la partie ? Je requiers votre avis ? » Alors, suspendant son envolée lyrique tout en assurant la pose, en décomposant ses mouvements, lentement l'orateur se servit un verre de... mais au vu de sa moue dépréciative, chacun dans l'assistance put imaginer que lui aussi, sa trogne rubiconde et son nez bourbonien de couleur violine en témoignant, aurait préféré tâter du Chablis !...

Tel un avisé metteur en scène, après avoir laissé flotter l'indécision, une muette interrogation s'établir parmi les convives, le présentateur reprit les rênes en annonçant la surprise de la soirée. Peu après il fit pénétrer une vieille dame, chenue, amaigrie, ingambe malgré son apparent grand âge, chapeautée grand siècle, pomponnée, frisottée, puis face à la perplexe assistance la présenta comme l'une des muses du grand Picabia. Une personne qui, malgré ses heures récentes de vol La Havane-Paris, débarquait de son île afin d'entretenir un auditoire déjà captivé par son aspect de voyante extralucide, sur la vie mouvementée de son ancien amant et qui, nullement gênée par l'entourage, d'une voix chevrotante, discourut avec son hôte, ce qui livra l'extravagant dialogue suivant :

— Il y a de cela très, très longtemps... excusez-moi messieurs-dames... je ne me souviens plus exactement, mais en ce temps-là Dieu pourvoyait à tout, bien avant que l'idéologie communiste ne vienne dans notre île détrôner la religion, il fallut pour redonner sens à la vie insulaire tout l'entregent de mon Francis... Vous comprendrez que son immense talent et son esprit frondeur l'amenèrent, profitant du désordre amoureux... mais alors, quelle émotion de le voir surfer en galante compagnie mer des Caraïbes !

— Voyons, voyons, madame, ne nous égarons pas, venons-en aux faits, à savoir si votre concubin, l'artiste, le peintre... ?

— Ah, mon brave monsieur, ce Cubain, quel amant faisait-il ! Si vous saviez le nombre de fois où nous nous sommes vautrés dans la dépravation... Seulement, je n'étais pas la seule de notre île à bénéficier de son don gratuit d'organe, tant il était robusto... et macho à la fois !

— Reste à savoir, madame, et cette fondamentale question intéresse notre avisé public : a-t-il réellement inventé le cubisme ?

— Comment dites-vous ? Le Cuba Libre ! Si, si, il en éclusait énormément, cela l'émoustillait, lui donnait du punch, des idées nouvelles. L'amenait à base de frasques, d'autosatisfaction et d'auto-allumage de sa Bugatti à vouloir supplanter notre père céleste, à devenir le porte-parole officiel de l'unique réalité valable à ses yeux, celle de l'Art ! Sa vocation universaliste ayant été définie, puis avalisée à mains levées lors du congrès de Vienne... j'y étais... Toutefois, vous excuserez mon grand âge m'amenant parfois à mélanger mes pinceaux, ainsi que ceux de mon maître bien-aimé...

— Mais madame, concernant lesdits prédicats de Picabia, pourriez-vous nous dire si...

— Quoi ! Les prédicateurs dans l'île de Cuba ?

— Non, non madame ! L'artiste, ses choix esthétiques, la polysémie de son œuvre ?...

— Quoi ! La polygamie ! Je vais vous dire, il les aimait toutes, brunes ou blondes, métissées ou vierges ! Le sexe, pour lui, c'était magique !

— Mais madame, cette, non surprenante priorité chez un tel démiurge, lui fit-elle négliger l'exécution de concepts couramment appliqués dans les beaux-arts ?

— Je pense qu'il se considérait comme un caméléon, susceptible de changer de peau, non pas pour se fondre dans un mouvement mais s'en détacher selon sa volonté, se démarquer des conventions usuelles, en pratiquant une échelle discordante lui permettant de s'opposer à tout ce qui pouvait le soumettre au conformisme ambiant !

— Bien sûr, bien sûr, madame, cependant le grand danger, n'était-ce point cette prolifération d'idées, de styles, de genres, dont Picabia ne cessa de jalonner sa fulgurante carrière ?...

Assaillie de questions, n'arrivant plus à maîtriser ses réponses, la voix de l'élégante petite vieille se fit chevrotante, hésitante, sa respiration devint saccadée, ses yeux exorbités, fureteurs, s'attardèrent sur ces inconnus la dévisageant sans aménité, s'attachèrent aux consommations disposées à sa portée de main sur des tables basses, avant que d'une voix suppliante elle déclarât avoir soif, souhaitât comme Bukowski il y avait de

cela quelques mois, sur ce même plateau, obtenir du Chablis ou du Pouilly-Fuissé, étant donné qu'elle n'avait consenti à cet éreintant voyage que pour une dernière fois tâter des vins et des fromages français ! Hélas, sa déception fut à l'aune de son envie, immense, quand l'animateur lui annonça que depuis l'esclandre provoqué par le poète américain, artistes, politiques et autres personnalités ne buvaient plus que de l'orangeade ; aussi, prétextant un besoin urgent se retira-t-elle vers l'arrière du plateau... Ce flottement permit au débatteur de faire bénéficier ses « chers téléspectateurs » de la promotion d'ouvrages récemment parus, notamment d'un livre sur Watteau et son « Gilles » qui, selon la lecture d'un passage qu'il en fit, « à base de formes ondulantes, de compositions en spirale, de couleurs vives, aurait réussi à recréer un univers particulièrement sensuel et gracieux correspondant à son insouciante époque... ! » Il poursuivit avec son front bas et ses lunettes fichées en bout de nez, et pérorait encore lorsque réapparut la vieille dame munie d'une bouteille de rhum et d'une boîte de coca, qui, titubante, s'exclama d'une voix altérée : « Vive le Cuba Libre ! » Immédiatement, de secourables personnes vinrent soutenir l'enivrante chose qui s'était mise à déambuler et à babiller hors de propos... Troublé par cette inattendue et calamiteuse intrusion, l'hôte se leva, se dirigea vers l'incongru trio occupant l'avant-scène — la vieille personne soutenue par deux quidams —, leur intima de disparaître puis déclara à la cantonade qu'il allait assurer une remise en ordre de cette fichue philosophie de comptoir…

« Où irions-nous si les professionnels abandonnaient la partie, si le moindre intervenant se prenait pour un génie de plateau ? » La confusion la plus extrême régnait, lorsque l'un des invités, attentif et muet jusque-là, se leva, puis d'un regard inquiet et interrogateur, ayant quêté l'approbation de cette petite société en ébullition, relança un débat, risquant au vu de l'imprévisible tournure des événements de s'aventurer vers des sentiers mal balisés. Car la veuve Cubaine, malgré les exhortations du débatteur, refusait de se rasseoir, sinon, avançait-elle, comme Bukowski en son temps, elle risquait de s'assoupir et sur place cuver son trop-plein de nostalgie... Cependant, des bénévoles toujours la soutenant, leur étrange groupe parcourait tous les azimuts du plateau, avec des cameramen hilares, s'efforçant d'éviter leur apparition grand-guignolesque sur l'écran... Il paraît que durant cet intermède du plus haut comique, les téléspectateurs eurent droit à un interlude du son et de l'image, à une opportune rupture de faisceaux hertziens... Toutefois, se saisissant au vol des dernières interrogations, le discoureur pressenti réussit à réactiver l'attention, dans le même temps où l'étonnante muse, enfin effondrée dans un fauteuil, se mit à bruyamment somnoler. Ainsi fait, bénéficiant d'un semblant de retour au calme, notre amateur put saisir une partie de la harangue

suivante : « ...rebondissant sur la publicité qu'à l'instant vous fîtes de mon ouvrage, je déclarerai qu'à son avantage Watteau en détourna l'éros, produisit de troublants effets, ces vénielles impudences, ces grivoiseries apprêtées, ces oiseux commérages que nous retrouvons sublimés dans ses fêtes versaillaises ! La tuberculose qui le rongeait n'ajoutant qu'exaspération à son impuissance de n'avoir, ne serait-ce qu'un court instant, pu ou su abuser des ressources inconstantes de ces filles qu'il mystifiait grâce à ses talents d'illusionniste... » Il n'est pas assuré que face à leurs écrans les téléspectateurs aient perçu les ronflements et borborygmes de la « picabiesque » personne, ces bruits indiscrets n'empêchant pas la causerie de suivre son cours, avec cet étalement de politesses feintes, de mimiques et de simagrées crispant ou relâchant les mâchoires, haussant ou resserrant les sourcils fournis et broussailleux du maître de cérémonie ; leurs inflexions subitement sévères témoignaient de sa détresse morale tout en laissant présager une immédiate tempête tropicale : un coup de tabac, un possible dérapage qui surviendraient suite aux reparties de l'orateur, incapable de contrôler sa logorrhée... « Stop ! Stop ! s'écria-t-il. Vous allez faire capoter mon émission, qui dans la mesure du possible doit demeurer décente à cette heure de grande écoute, aussi pourriez-vous, s'il vous plaît, modérer vos lyriques emportements ! » Mais allez donc arrêter un cheval emballé : sans tenir compte des recommandations, l'expert ou critique poursuivit de plus belle : «...et l'on remarque, suivant leurs jeux de jambes et leurs expressions mutines... qu'un embarquement immédiat pour Cythère... afin d'y goûter sans licence ni mesure aux choses du sexe... » « Bien sûr, maître, mais si nous revenions aux seuls prédicats qui ce soir nous intéressent, ceux de l'Art ! » Hélas, malgré cette judicieuse cheville devant permettre une transition, l'ambiance se fit plus lourde, d'imperceptibles signes lui firent comprendre que bien qu'il tentât une ultime diversion, le naufrage était imminent, et à cet instant où il s'en désolait le heurt d'un verre contre le montant d'une table vint brutalement réveiller l'invitée surprise, qui apparemment surfait sur une lointaine mer des Caraïbes. La vieille dame sursauta, se redressa tout en s'écriant : « Vive le Cuba Libre ! », puis sous l'œil mi-ahuri, mi-amusé de l'assemblée, esquissa quelques pas de samba ou de mambo tout en invitant les convives à la rejoindre...

Après ce burlesque intermède, l'émission reprit son cours, un énième tribun se risqua à prendre le relais en déclarant : « Que par ses choix plastiques, l'artiste concubin avait apporté des modifications, des corrections ; avait orienté ses recherches du côté d'anciennes collectivisations ; avait récupéré leurs traces, des résidus, des réminiscences ; avait convoqué des sorciers, des géomanciens, des démiurges locaux, des esprits vaudous planant depuis des siècles sur l'aphrodisiaque

nuit latino-américaine ; tardivement s'était entiché de coqs de combat dont vous pouvez apercevoir quelques plumes sur l'incroyable galurin de notre invitée... » Malgré sa grande fatigue, redevable à ses heures de vol et son manifeste abus de Cuba Libre, sans ciller ni vaciller, l'ancienne amante écoutait l'audacieux exposé, ensuite, après sa traduction et récupération de ses esprits, se rassemblant sur elle-même, d'une seule tirade énonça : « Qu'obligatoirement le dard devait atteindre le centre ! Qu'à l'époque elle en possédait de multiples et de grand intérêt ! Que son Francis opportunément savait lequel choisir, y décocher hardiment... ! »

Définitivement débordé, l'homme de télévision referma livres et cahiers, puis s'en fut... Suite à sa disparition, comme par enchantement, apparut une desserte chargée en cochonnailles et boissons alcoolisées, des Chablis et Pouilly-Fuissé, du punch et du Cuba Libre !... Quant à notre amateur, perplexe, il s'interrogeait sur l'intérêt de renouveler cette expérience, car si ces discussions et controverses, loin de lui déplaire avec leurs mondanités et chamailleries parfois irrévérencieuses, lui avaient permis d'apprendre des choses intéressantes : que les Cubains n'avaient pas inventé le cubisme ; que le « Gilles » de Watteau, sous son aspect de pierrot lunaire, était un chaud lapin ; que les filles des passerelles, etc. Les seuls bémols à son passage à la télévision publique demeuraient dans l'ordre : l'orangeade sirupeuse, le coût prohibitif du trajet province-Paris, et les risques vénériens encourus en se frottant d'un peu trop près à la dissolue vie parisienne...

Devotee

Nadia Harre

Elle voulait un peu de temps à elle. Il a fumé une cigarette dans l'arrière-cour, marché le long des quatre murs ouverts au ciel.

Le réceptionniste est sorti et s'approche pour lui demander du feu. Ils restent quelques minutes ensemble à ne rien se dire. Le moment venu, il s'éloigne. Il va jusqu'à l'ascenseur extérieur, monte au quatrième, il prend le couloir et la rejoint dans la chambre.

Il voit dans le soleil quelques cheveux échappés de la masse, électrisés par l'air, qui frissonnent. L'épaule tout en chaleur, le long du bras, jusqu'à la main qui froisse le drap très blanc. Les paupières baissées et tout ce tremblement contenu qui la tient, de crainte plus que d'envie, ou l'envie d'en finir avec ce qui fait d'elle une fille.

Il va à la fenêtre, tire le rideau sur la voie de chemin de fer en contrebas. Il se donne une contenance, le dos tourné. Elle compte sur lui, ça se sent à sa peau. Il ne sait pas beaucoup mieux qu'elle. Assez quand même pour s'asseoir sur le lit et lui prendre la main qui froisse.

Il y a le silence. Entre eux. Dans la chambre qui vibre encore de lumière. Il pose le front sur le sien, embrasse sa tempe. Il sent un vrai sourire à la joue qui se gonfle. Il la goûte, doucement mais fort. Elle se laisse faire.

Il a les doigts sur sa nuque, défait le bouton qui ajuste le col de sa robe et trace une ligne entrebâillée jusque bas dans son dos. Il descend la main à plat sur cette ouverture, pousse contre elle, la couche sur ce lit qui ne la connaît pas.

Il voit encore, ses yeux humides et profonds, le dessin des sourcils. Elle respire par à-coups. Elle court. Il sent comme un effort qui lui brûle la gorge. Il vient chercher sa bouche et elle la tend, la jette. Il cherche de la langue. Leurs baisers sont vivants.

Elle saisit sa nuque et le retient, les doigts crispés. Elle fait durer ce qu'elle connaît déjà et c'est si doux qu'il se laisse faire un temps.

Son ventre est douloureux, en lui l'instinct le dispute à sa demande à elle. Il se détache, effleure la tempe, pose la main sur son front, de l'autre fait glisser l'encolure sur les épaules.

Le tissu coule, dévoile les seins. Il la regarde. Elle clôt les paupières, assez fort pour qu'elles se froissent, sa main s'ouvre sur le drap. Il tire et la dénude jusqu'aux genoux. La robe accroche à l'emboîture et il sent l'étoffe se tendre jusque dans son avant-bras.

Elle fuit son regard et l'attire à elle, se cache contre son corps. Elle l'épouse et il se raidit, son sexe se tend à lui faire mal.

Elle dit : « Attends ». Il entend : « Viens ». Il dégage l'autre jambe, caresse le genou qui s'y trouve, la replie et écrase sa bouche de la sienne. De son autre main, il se déboutonne, se dégage à mi-cuisse, se colle à elle.

Son pouls bat dans sa tête, le précipite, tout son corps se résume à ce sexe qui bande.

Il se souvient de la fille qui tremblait, se calme en caresses, prend de sa peau en bouche, s'efforce de ne pas mordre, approche son sexe à elle. Une fine pellicule d'eau la recouvre.

Il dit : « Touche-moi » et elle le touche, sa paume ouverte et puis ses doigts. Il ressent, il gémit. C'est comme le son d'un autre. Elle le regarde en plein. Il s'installe en elle, des doigts.

Il lui semble qu'elle est tout entière par ce sexe et dans ce silence installé, alors il force sur le genou, l'écarte et passe à travers elle. Elle recule un peu dans le matelas, mais il la traverse et elle aussi gémit. Elle résiste et elle cède, parce que sur le moment il n'y a pas d'autre choix et qu'elle le sait.

Il se concentre sur sa douleur à elle, la maîtrise, la pousse de l'autre côté. Se tient au plus profond et bouge au plus près d'elle, glisse contre son sexe ouvert. Lui vient quelque chose de chaud qu'elle ne lâche plus.

Elle referme ses bras sur lui, le tient serré. Il passe sa main sous elle, la soulève et il sent que la douleur cède. Au point d'en chercher le goût dans sa sueur, sa salive, les larmes qui perlent au bord de ses cils quand il la bouscule un peu, quand il la pénètre trop fort et qu'il entend : « Plus fort encore ».

Il va chercher l'autre jambe, celle qu'elle ne sent pas, s'y agrippe. De toutes ses forces la matière inerte et lisse. Il lui dit « Viens » et il entend « Viens ».

La première fille qui ait vraiment compté, autrement que parce que c'était la première. Une fille réparée, avec une jambe en plastique qui lui faisait cette démarche raide quand elle montait le chemin du lycée et qu'il la regardait parmi toutes. Une comme les autres mais avec quelque chose en plus, un membre magique, comme une extension interchangeable vers l'immortalité.

Article 521-1

Stéphane Werth

Oh oui ! Gueule ! Oh oui ! Vas-y ! Appelle ta maîtresse ! Vas-y ! Plus fort ! Gueule ! Oui, ça vient ! Aaaah... Oui !

Hum... hum, tu m'chatouilles. Non, attends... garde encore ta muselière.

À quoi tu penses ?

Si tu veux savoir, moi j'ai encore du mal à réaliser, toi et moi...

Je me revois encore le jour de mon installation dans cet appart'. Moral dans les cartons. Je ne connaissais personne. Étranger dans cet immeuble. Étranger dans cette ville. Et je crois un peu étranger à moi-même. Je ne savais pas par où commencer. Je ne savais pas combien de temps je resterais.

Et puis, je ne sais pas... un pressentiment ? Une fois tous mes cartons entassés dans l'entrée, je lève les yeux vers la porte d'entrée encore entrebâillée, et là — oh, bonheur ! — je vois une truffe. La tienne. Je t'ai surpris à me sentir. Tu t'es sauvé. À cet instant, j'ai su qu'il allait se passer quelque chose. Mais je ne pensais pas si vite.

Pourtant j'ai lutté, tu sais. Mais je crois que c'était perdu d'avance. Comme j'habite en dessous, j'entendais tes griffes sur le parquet, comme des perles roulant sur le sol. J'épiais tes impatiences à sortir avec ta maîtresse, à flairer les portes palières. Je savourais tes aboiements. Quand tu descendais avec elle, je te regardais par le judas, et quand tu remontais aussi, ton arrière-train, ton déhanchement salsanique... La nuit, je voyais ton pelage blanc partout sur mon plafond, et le jour dans les nuages, dans ma mousse à raser, mon café-crème. Partout. Avec une envie dingue d'enfouir mon visage dans tes poils et de te sentir à plein nez.

Mais comment tu m'as snobé ! Pas un regard. Toujours cet air fier. Cette morgue. Toi et ta petite gueule de premier de portée. « Hé ! T'es pas Frison-Roche », que j'te disais à travers le plafond quand t'aboyais, mais tu ne m'entendais pas. Ou plutôt, tu m'ignorais.

Tu dis ? Que je te détache ? Oh non... reste encore un peu.

Je commençais à devenir obsédé. Je me disais que non, et puis si. Peut-être. Et puis non. Je vais encore avoir des ennuis. Mais je n'arrêtais pas de penser à toi. Je me disais, finalement peut-être que si, en faisant attention. Et puis non, impossible dans cette vie. Trop de souffrances. Ou alors peut-être dans l'autre vie, celle après la mort : on aurait vieilli bien

sagement chacun de son côté, moi sans cesse pensant à toi jusqu'au jour où je serais allé à tes obsèques. Jouir de. Sonnerie aux morts. Lâcher de vers. Lâcher de foutre.

Dans la rue je vous suivais, toi et ta maîtresse. Ensuite j'ai commencé à ramasser tes étrons. Je crois que je les ai tous. Dans cette boîte. Tiens, sens ! Ouais ! J'te dis pas combien de fois je me suis masturbé dedans. Au chronomètre. Une minute trente, une quarante-cinq. Jamais plus. Dans cette boîte à biscuits, couchés dessous l'émail, toi et moi mélangés dans une infinité de senteurs. J'y retrouve cette odeur de mon enfance où, attablé dans la maison de mes grands-parents, au crépuscule d'une magnifique journée d'été, je renâclais sur mon Viandox brûlant coupé de vinaigre tandis que sur mes jambes des mouches me faisaient frissonner.

Ç'a été très dur... Faire le premier pas... tu sais... je ne voulais pas recommencer tout ça. J'ai déjà vécu un truc compliqué. Article 521-1. Code pénal de la République Française. Ouais... Longue et douloureuse histoire. Des gens. Beaucoup de gens. Contre moi. Des institutions aussi. C'est allé très loin. Trop. J'ai dû partir.

Certains m'ont dit d'aller me faire soigner. Quelle hypocrisie ! Le chien, meilleur ami de l'homme. Trente millions d'amis. Moi je dis : « Trente millions d'amours », et on me condamne. Qui n'aime pas son chien ? Une fois, j'ai croisé un clochard assis à même le trottoir, un chiot endormi dans les bras. Il le léchait dans un mouvement de tête, ample et répété, comme l'aurait fait sa mère. Tout l'amour de l'humanité pour un chiot, tu te rends compte ? J'ai retiré deux cents euros. « Merci monsieur. » « Non, c'est moi qui vous remercie, c'est beau à en pleurer. »

521-1, l'article. Me faire soigner, ils voulaient. Française, la République ! Et moi j'ai répondu : « Manger des animaux, c'est pas un crime ? Tuer des animaux ! Rendez-vous compte : tuer des animaux et leurs bébés, et l'écrire en caractères gras pour en faire du commerce, c'est pas un crime ? Par ici la monnaie : homard vivant cuit à feu doux et son coulis de coquillages, trente-huit euros, agneau arraché de sous sa mère éventré par notre meilleur boucher, vingt-huit euros cinquante, foie de canard engraissé de force aller-retour à la poêle avec juste une pincée de sel de Guérande, supplément de cinq euros, suprême de pintade pendue sans procès et ses champignons, mouton saigné vivant suspendu par une patte pour l'étouffer et son gratin d'automne, cuisse de lapin condamné à la prison à vie jusqu'à décapitation et sa sauce au sang. Ce n'est pas un crime. Mais l'article, le 521-1, dit : « Non ! Vous ne pouvez pas caresser votre chien de trop près, ce n'est pas permis ! » L'article 521-1 n'interdit pas d'égorger, d'électriser, d'ébouillanter ni de sucer le sang dans les abattoirs, mais

surtout, surtout ! votre animal, ne lui donnez pas trop d'amour, c'est totalement contre nature, votre animal de compagnie, l'intime, celui qui vous reste fidèle même les jours fériés, même en période de canicule, non ! votre animal, il ne faut pas l'aimer, non, pas comme ça, c'est très, très sale, 521-1 l'article, de quoi je me mêle, l'article, jusque dans mon slip, jusque dans la gueule de mon chien, l'article, mais rien sur les expérimentations animales, rien ! 521-1, l'article, alors moi, tes étrons, je les cueille, j'en enduis tout, semelles, paillasson, pour que tu me remarques, et ça marche, tu te précipites vers ma porte tandis que je m'allonge derrière pour t'écouter sentir, lécher, ma main dans mon pantalon, qu'il vienne me chercher chez moi, l'article 521-1 ! mais d'abord, qu'il fasse toutes les poubelles de tous les étages ! mais d'abord, qu'il cherche tous ces restes d'animaux morts ! qu'il vienne dans tous ces frigos-morgues des familles ! Non, rien de tout ça, rien sur tous les Guantanamo animaliers, rien sur les exterminations en masse, rien, rien, rien ! Alors ? Article 521-1 ? Obscurantisme ! Combien de siècles encore ? Combien de traumatismes ! De secrets, d'amours cachés, de déviances, de chasses aux sorcières ? Les êtres de même sexe peuvent enfin s'aimer sans se cacher ! Combien de temps leur a-t-il fallu ? Et nous ? Combien de temps encore ? Quatre, cinq siècles ? 521-1, point barre ! Et pourtant, ils s'aiment ! »

Pardonne-moi, je m'emporte...

Tu m'attends ? Il faut que j'aille à la salle de... Oh ! mais tu saignes ? J'avais pas vu. Pardonne-moi. Laisse-moi voir. Non, ce n'est pas grave. Attends... Moi aussi je peux faire des choses avec ma langue.

Des choses belles à en pleurer.

On se réunira le 12

Jean-David Herschel

À Jean Hadas-Lebel

Chacun avait reçu son invitation, ainsi libellée : « On se réunira le 12 à treize heures au studio T, en présence de Guillaume Castelain, pour un large échange d'idées. » En cinq minutes, le studio aux lourdes portes rouges se remplit d'une foule de visages illustres et obscurs, ceux d'animateurs de télévision, et ceux, plus nombreux, qui concouraient à leurs émissions : réalisateurs, machinistes, perchistes, maquilleurs ou accessoiristes. Au centre de la scène, une table était dressée, derrière laquelle avait pris place l'équipe dirigeante d'Imagine, la grande chaîne culturelle publique. Tout autour, les participants à la mine sombre ou goguenarde s'installaient sur des gradins.

Entouré de ses conseillers aux programmes, de la directrice du personnel et de la déléguée aux finances, le président Castelain, en costume et cravate gris, prononça d'un ton morne quelques paroles lénifiantes. Il se félicitait de l'excellence de la politique initiée par lui dès le début de son mandat, six mois plus tôt, et disait sa satisfaction de pouvoir compter sur des collaborateurs dévoués à son application. Puis il jeta sur l'assemblée un regard circulaire et perçant. Dans un léger sourire, où pointait une nuance narquoise, il lança : « Mais à présent, c'est vous que j'aimerais entendre. Depuis la mise en place de notre nouvelle grille, la chaîne a changé. Je voudrais, en toute simplicité, connaître votre point de vue, non seulement d'acteurs audiovisuels, mais de téléspectateurs : qu'en pensez-vous ? est-ce mieux ? est-ce moins bien ? »

Un silence gêné se fit pendant quelques secondes. Chacun considérait fixement le bout de ses chaussures. Enfin, le chroniqueur Maurice Boivin tenta de rompre la glace : « C'est évidemment mieux ! Naguère, cette antenne ronronnait, nous répétions à l'envi la même formule routinière ; aujourd'hui, nous reconquérons le cœur du public en le surprenant, en osant. Si je ne craignais une réputation de flagorneur, j'écrirais en lettres d'or au-dessus de mon bureau : Ah, ce qu'on est bien avec Castelain ! »

Le président interrogeait des yeux le reste de l'assemblée : « Tout le monde s'accorde-t-il avec ce qui vient d'être dit ? Oui ? Eh bien, je vous laisse retourner à vos tâches. » À ce moment, une voix forte, aux accents méridionaux, partit du dernier rang : « Attendez ! Je ne m'accorde pas,

moi, je suis désaccordé, moi, comme une guitare abandonnée. » Tous les regards se tournèrent vers le grand jeune homme aux cheveux longs, au nez retroussé et aux bottes de daim qui venait de se lever. Il se nommait Pancrace Galinier, et servait comme chef de plateau depuis deux ans.

« Comment affirmes-tu, Boivin, que tout va mieux, et comment vous taisez-vous, les autres, devant le chef, alors que vous êtes si prompts à l'agonir en son absence ? Les couloirs suintent de votre fiel, mais face à l'autorité, la pommade le remplace. Ah, ce ventre honteux, voilà ce qui retient votre franchise ! Je m'efforcerai de ne point brider la mienne, et je vous dirai, Monsieur le président, ce que nous avons sur le cœur depuis votre arrivée. »

Un petit homme sec, aux cheveux blancs et ras, se leva à son tour : « Qui t'autorise à t'exprimer en notre nom, Galinier ? Qu'il te suffise de parler au tien ou, mieux encore, de te taire, car nous n'avons que faire de tes provocations ! » Un murmure parcourut la salle, et le président trancha : « Laissez-le dire, Monsieur Petitlait, que nous sachions un peu ce qui se trame ici. » Pancrace reprit dans un silence de mort.

« Je parle au nom de tous, Petitlait, à l'exception des professionnels de la reptation (rires épars dans la salle). Comment serions-nous heureux, Monsieur Castelain, alors que vous nous traitez au mieux comme des enfants, au pire comme des ennemis ? À l'annonce de votre nomination par un ministre qui, depuis, a quitté le portefeuille de la communication pour une ambassade en Chine, vous multipliâtes les proclamations. On allait voir ce qu'on allait voir. « Il faut réformer d'urgence, disiez-vous avant même de visiter notre maison ; qui ne réforme pas disparaîtra demain. Nous devons vaincre la stagnation, lutter contre la mauvaise graisse, nous engager résolument dans le mouvement, car le monde bouge, et l'on doit bien bouger avec lui, faute de quoi on ne s'inscrit pas dans le sens du progrès, car qui ne bouge pas reste immobile. » On sait dans quel sens il bouge, le monde, Monsieur Castelain : dans le sens de l'appauvrissement de l'esprit, de la misère croissante des masses face aux privilèges d'une petite caste de nantis. C'est vers la crétinisation universelle que cette caste entend le conduire, le monde, comme le notait déjà Auguste Blanqui il y a cent trente ans, et notre devoir n'est pas de l'accompagner dans cette marche vers le néant, mais de retenir sa chute. Qu'on me taxe de passéisme.

« Mais vous poursuiviez : « La réponse au défi de l'audience, c'est la généralisation du numérique. » La voilà, la belle, la grande idée technocratique : la technique comme idole moderne, comme solution globale, comme préalable à toute réflexion sur le contenu de nos programmes, à toute consultation de ceux qui les conçoivent et les mettent en œuvre.

« Votre premier acte, lors de votre prise de fonction, fut de congédier dix des nôtres, et des meilleurs. Certains avaient écrit l'histoire d'Imagine, leurs émissions étaient constitutives de son identité : Angevin, Duriez, Cooper, Valensin, Apostolakos... ces visages familiers, ces voix aimées, pourquoi s'en être séparé, alors que leur public les suivait fidèlement, que leur boîte à lettres débordait de courrier ? Comment prêter foi aux raisons budgétaires, par vous invoquées ? Chacun de ces licenciements, et les procès qui ont suivi plusieurs d'entre eux, ont coûté fort cher à l'entreprise, et ont détourné vers d'autres médias une partie de notre auditoire. Si vous avez commis cet attentat, c'est pour asseoir sur nous votre domination, pour terroriser vos gens et faire régner l'angoisse du lendemain. Ce n'est pas au hasard que furent sélectionnés les partants : vous avez choisi ceux qui, n'étant point faits pour prodiguer les compliments de cour, les complaisances de la flatterie, paraissaient inutiles à votre fatuité.

« Depuis, vos instruments de pouvoir se nomment le paternalisme, qui récompense l'inertie, et le fouet, qui punit toute velléité d'opposition, la moindre expression de réserve.

« Votre deuxième forfait fut de vous asseoir sur le cahier des charges de notre établissement public, et sur la notion même de service public. C'est à votre image, et à celle de vos goûts, qui n'intéressent personne que vous et vos courtisans, que la nouvelle grille fut établie. Vous avez ainsi supprimé des programmes tout ce qui vous déplaisait, parce que vous prenez cette maison pour la vôtre propre, quand elle n'appartient qu'à la nation. Des émissions à thème historique, seules celles qui touchent au monde contemporain trouvent grâce à vos yeux. Pour la musique, en revanche, le mot contemporain est proscrit, de même que toute œuvre antérieure à 1760 : le répertoire a pour bornes Mozart et Debussy, et votre seule concession à la modernité réside dans les miaulements de chanteurs interchangeables, créés de toutes pièces par l'industrie, chanteurs à qui l'on écrit des vers ineptes, qu'ils débitent d'une voix inarticulée sur une succession de marches harmoniques. La musique traditionnelle et folklorique, que les aficionados appellent affectueusement musique trad', vous l'avez proscrite en la qualifiant de crade. Au chapitre des émissions politiques, plus aucun débat véritable n'a cours : les intervenants, choisis uniquement parmi les partis de l'establishment, rivalisent de propos convenus, s'interrompant mutuellement dans le plus grand désordre, sous les mimiques complaisantes de Messieurs Boivin et Petitlait, qui n'aiment rien mieux que les interrompre à leur tour et se persuadent ainsi de leur importance.

« Troisième faute présidentielle : semer la zizanie parmi les services et les individus, par une campagne permanente de rumeurs et de petites

phrases assassines, orchestrée par vos laquais. Beaucoup regardent avec défiance leurs compagnons d'hier ; la camaraderie qui nous unissait disparaît peu à peu au profit d'un souffle de rivalité, et vous maintenez les esprits dans une tension permanente au nom de cette autre idole nommée audimat. Mais à la tension succède bientôt l'effondrement des nerfs, et l'on ne compte plus ceux qui, souffrant de votre cruauté, tombent dans la dépression. Le harcèlement moral, voilà bien le fin mot de votre politique. Il ne vous suffisait pas d'arracher au ministre la disgrâce de tous vos rivaux potentiels ; il vous fallait encore vous débarrasser tour à tour de vos adjoints les plus loyaux. La méthode est invariable : vous vous servez de Pierre pour éliminer Paul, puis de Jacques pour éliminer Pierre. Tous les autres marchent au pas, car ils vivent dans la crainte que leur tour ne vienne. Et puis, un jour, vous avez de nouveau besoin de Paul, de Pierre, de Jacques, ou des trois à la fois. Vous les reprenez donc en grâce, et eux se ruent vers la servitude, pour échapper à la nécessité ou à l'anonymat, jusqu'au moment où vous les poussez une nouvelle fois d'une chiquenaude.

« Votre quatrième sacrilège fut de placer votre fils à la direction des relations extérieures, alors qu'il ne possédait ni expérience, ni titre ni talent. Comme vous, au fond, ce jouvenceau s'est vu hisser à une haute fonction dans une institution dont il ignorait tout.

« Votre cinquième infraction consista à supprimer le métier de speakerine, cette charmante figure de la télévision que nous aimons, qui a bercé notre enfance, cette douce présence de femme, de mère, ou de sœur, qui susurrait l'heure qu'il était, et annonçait avec un ravissement suprême la suite des programmes, comme s'il se fut agi d'une promesse de bonheur. Aujourd'hui, les animateurs s'annoncent l'un l'autre, et le font de façon maladroite et imprécise. Dans le même temps, vous interdisiez à tout animateur de remercier, à la fin de son émission, l'équipe qui, par ses efforts, l'avait rendu possible. « Pourquoi devrait-on remercier ceux qui ne font rien d'autre que leur devoir, et qui sont payés pour ça ? », demandiez-vous. Et pourquoi non, s'il vous plaît ? C'est un grand mérite que de faire son devoir ; certains qui, comme vous, s'y dérobent, ne se lassent jamais des hommages de la gratitude.

« Votre sixième délit, le voici : vous avez fait de cette maison la source d'un enrichissement scélérat. Tous les professionnels de cette belle maison ne servent plus, à ce qu'il semble, qu'à garnir vos infâmes prébendes, tandis que leurs efforts demeurent vains pour eux-mêmes. Le reliquat non dépensé de la dotation d'État, qui aurait dû nous revenir comme prime de fin d'année, vous l'avez capté pour vous.

« Avec l'argent du contribuable, vous vous faites livrer des caisses de grands crus, et constituez votre cave sous nos yeux. Afin de vous offrir des vacances gratuites à New York, vous avez feint de vouloir assister aux

festivités marquant les quatre-vingts ans du chef d'orchestre Robert J. Wellington ; vous avez exigé et obtenu vos billets d'avion et suites d'hôtel, pour vous-même et pour la cour qui vous accompagnait, ainsi que le remboursement de vos immenses frais de bouche. Bien entendu, vous n'avez rapporté aucune image des concerts donnés par Wellington. C'est que vous ne considérez point le service public comme le service du public, mais comme celui que vous en pouvez tirer. À ce titre, vous vous êtes rendu coupable de haute trahison, et c'est la Haute Cour que vous méritez ! »

Un effroyable hourvari souleva l'assistance. Les injures fusaient, bien entendues, à la vitesse du son, les unes pour le président, figé comme une momie, d'autres pour Pancrace échevelé. « Assez, Mesdames et Messieurs ! cria Guillaume Castelain. Laissez parler votre collègue. On ne pourra prétendre qu'ici on entrave la liberté d'expression ! »

Alors, du haut de son mètre quatre-vingt-dix et de sa truculente ironie, Pancrace poursuivit son discours :

« C'est bien généreux à vous, Monsieur le président, de me permettre de parler, moi dont ce n'est pas le métier. Bruno Verneuil, qui présentait jusqu'à ce mercredi la passionnante Histoire de la télévision, et qui aurait pu énoncer la vérité de façon plus éloquente, a appris ce matin son éviction : à ce titre, sa présence à cette réunion a été interdite.

« Toutes ces turpitudes, nous les aurions encore supportées. Mais — et voici votre septième péché capital — vous nous mettez incessamment sous le joug de la concurrence privée, dont vous adoptez tous les usages. Vous haïssez les coutumes de nos métiers, les traditions qui définissent la physionomie de notre chaîne et nous rattachent, au-delà même de ses fondateurs, à ceux qui inventèrent l'art télévisuel. Vous n'admirez que les mœurs étrangères, et livrez notre antenne aux intérêts particuliers ; cela, au nom de la guerre de l'audience, dont vous avez plein la bouche, vous, le stratège, l'Alexandre d'opérette !

« C'est donc un agent de la concurrence que je dénonce ici, et non le chef de notre maison, laquelle ne signifie rien pour vous.

« « Si vous n'êtes avec nous, vous êtes contre nous », disiez-vous un jour à l'un des nôtres, et vous adoptiez là le langage maffieux. Chaque jour, vous exigez de tous ces gens des témoignages de fidélité. Chaque jour, ils doivent manifester leur révérence. Mais seriez-vous un dieu pour que l'on vous révère ? Nous voulons demeurer des hommes libres, nous ! Nous ne vous appartenons pas, nous ! C'est jusqu'à la mort, s'il le faut, que nous nous battrons pour notre liberté. Voilà ce que seul un homme profondément libre pouvait vous dire.

« Maintenant, envoyez-moi au placard, peu me chaut : j'ai tout Quinte-Curce à lire, et trente volumes de Buffon encore, où m'attend une

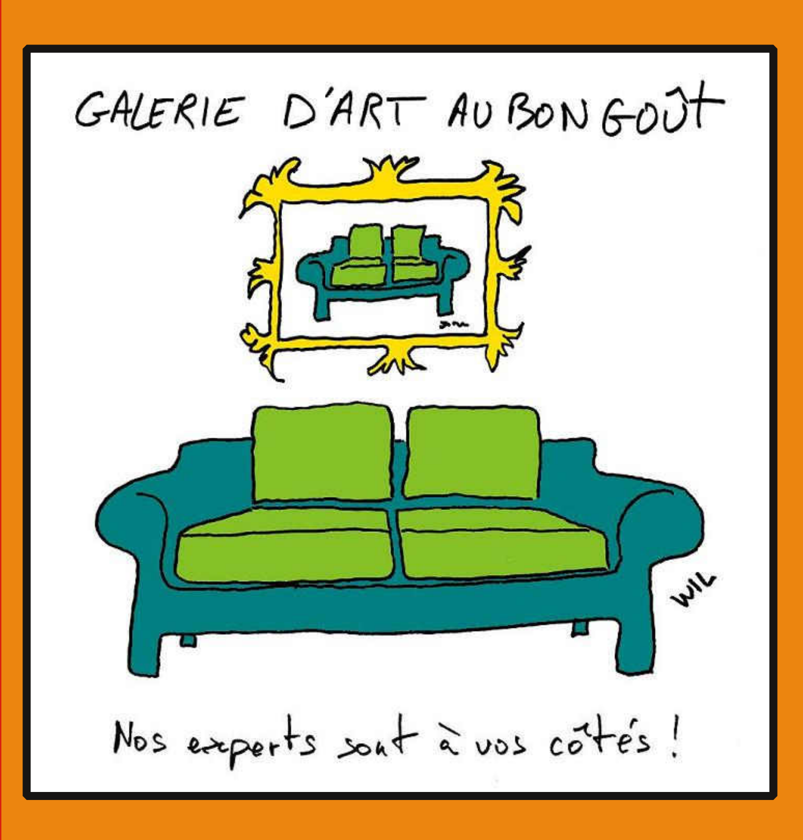
autre faune. Ou congédiez-moi si vous l'osez. Et que le bienfait que, depuis votre arrivée, j'espérais de votre départ, le mien propre me le procure. »

Pancrace sortit du studio dans la stupeur générale, en faisant claquer les rubans de ses bottes. Le président se tourna vers la directrice du personnel et ordonna : « Madame Chasseriot, vous prendrez les dispositions nécessaires à l'endroit de Monsieur Galinier. Mesdames, Messieurs, je vous remercie de votre présence. Je déclare la séance levée. »

La tête basse, chacun retournait à son poste. À la sortie du studio, un groupe se forma autour de Pancrace qui, après être passé par tous les stades de l'exaltation, semblait à présent rasséréné.

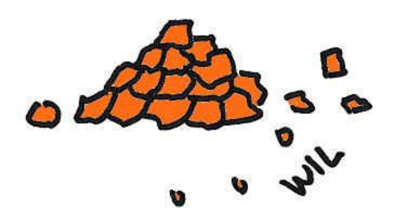
« Dis-donc, Galinier, que vas-tu devenir ?

— Oh, ne t'inquiète pas pour moi ; hier je rempaillais des chaises à Caracas, aujourd'hui je quitte la télé, demain je me ferai griot à Cotonou. C'est pour vous que je m'inquiète. Libérez-vous de cette pourriture. Défendez l'instrument précieux que la Providence place entre vos mains, et d'abord votre dignité. Mais pour cela, il faut encore que vous vous unissiez. Si chacun ne se soucie que de soi, c'est perdu pour les autres et pour soi-même. Allez, adieu mes camarades. Salut, vous tous, braves gens, je vais vider mon casier. »



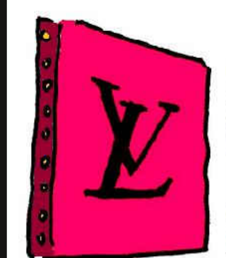


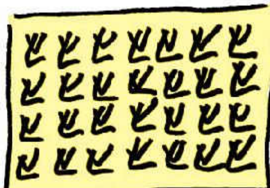
PARIS 2020
OUVERTURE DU MUSÉE
D'ART CONTEMPORAIN
DAECH

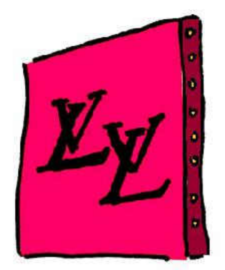


RESTE DE CIVILISATION

NOUVELLE EXPOSITION A
L'ESPACE CULTUREL







LOUIS VUITTON

WIL

par WIL

libres,
il nous
faut
détruire
ce qui
nous
détruit.



par Marlène Tissot


Charles Bukowski


Antonin Artaud par Henri Cachau



Au palais audacieux

Sébastien Marcheteau

Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'Un coup de dés jamais n'abolira le hasard de Mallarmé.

En plus d'être un poème typographique, Au palais audacieux est un antilipogramme : l'ensemble du texte n'est composé que des dix lettres formant son titre, soit A L E P U S D I C et X.





des **saucisses** salées
sapées de pellicules **adipeuses**

des **ailes**
des **culs**
des **cuisses**
des **aisselles**
} de **cailles** piailleuses

des **pics** caudaux
d'as**pics** aux écailles
d é l i é e s

des dédales
de **lieus**
aux **pupilles** épuisées
des cascades peuplées ici de cèpes **pulpeux**
d'excès d'épaules aillées de **pieds** pelés délicieux
de salades
des **palissades**
des **caps** acidulés
de **sauces** épicées
des suées
des **lacis** des **lacs**
puis des **claies luxueuses**
paillées de saulées
des allées de **peccadilles**
capées de **cassis** pilé
des **eaux** de **liesse**
s p é c i e u s e
des écluses éclipsées
des écuelles de **suie siliceuses**

à l'issue
sa lippe
l a s s é e

il accuse
la pesée
des lipides
il paie à la caisse **l'audace** de ses papilles cupides

le plus délicieux des délices ?

ce
s u p p l i c e
e l l e

la lucide
liseuse
assise
au seuil
de la salle

l'idéale déesse l'île seule
ce calice à la peau pâle
la pause l'escale
la sexuelle
ellipse



Piété filiale

Marianne Desroziers / Emmanuelle M. Bova

Cette rubrique fonctionne sur le principe du round-robin : deux auteurs écrivent une nouvelle à tour de rôle en quatre parties chacun (1), au cours de laquelle s'affrontent deux personnages.

Auch, le 20 avril 2015

Cette lettre ne commencera par Ma chère petite fille, ni même Ma chère Irène et tu sais pertinemment pourquoi, je n'ai pas besoin de te faire un dessin...

Chère petite ingrate,

Avec tout ce que j'ai fait pour toi (je t'ai élevée, nourrie, logée, blanchie, torchée, pendant trente-cinq ans), tu oses me traiter comme tu le fais... j'espère que tu as honte. Que la honte te poursuive et t'empêche de dormir en paix, aussi longtemps que je serai en vie et même au-delà de ma propre mort, qui ne saurait tarder, espérons-le, car je n'ai pas tellement envie de m'attarder sur cette terre pourrie.

La directrice de l'établissement « Les jours joyeux » me dit que tu refuses de la payer. Or, dans la mesure où tu as refusé de faire l'effort de me prendre chez toi, et que tu es ma fille unique (Dieu soit loué : je n'en aurais pas voulu d'autres conçues sur le même modèle que toi)... il va bien falloir que tu t'acquittes des frais, je te le concède assez exorbitants, de la maison de retraite médicalisée, pour ne pas dire le mouroir, où je finis tristement ma vie.

Ne sais-tu pas que dans la vie nous avons tous des obligations ? Crois-tu que c'est par plaisir que je me suis occupée de toi toutes ces années, malgré ma santé défaillante, mes problèmes de cœur, ma faiblesse nerveuse et la misère financière qui était la mienne ? Non, figure-toi que ce n'est pas par plaisir que j'ai fait tout cela mais par sens du devoir. Encore un mot dont tu ignores le sens, ma pauvre fille... Si au moins tu avais été bonne à l'école, on aurait pu faire quelque chose de toi. Je ne sais pas moi, institutrice ou fonctionnaire... Mais non, mademoiselle était bête comme un balai, une vraie bourrique avec ça, têtue et puis malpolie, sale et j'en passe. Que j'ai eu honte de toi, ma pauvre fille, honte d'être ta mère, d'avoir donné naissance à ça ! Si tu avais été jolie au moins, on aurait pu faire quelque chose de toi, on t'aurait trouvé un gentil mari pas trop pauvre. Mais non, tu es laide comme cela n'est pas permis sur cette terre.

1 Marianne Desroziers a écrit les paragraphes sur fond blanc, Emmanuelle M. Bova ceux sur fond noir.



Je vais m'arrêter là car mes palpitations reviennent.

Dépêche-toi d'envoyer un chèque de 1967,53 euros à l'ordre des « jours joyeux », et de me faire parvenir la bague en or et améthyste que tu m'as volée.

Je ne te dis pas à bientôt. Ne viens pas me voir.

Evelyne, ta mère

P.S. : On me dit que tu as récupéré mon chat : essaie de ne pas le laisser crever comme tu as fait avec Praline.

Toulouse
01/05/2015

Chère Evelyne, ma mère,

Je suis sincèrement désolée de la précarité matérielle dans laquelle tu te trouves. Je pourrais te venir en aide, je sauterais illico dans ma Chevrolet. Cependant, tu l'as noté avec pertinence, je ne suis qu'une pauvre fille sans grande qualité. Tu m'as assurément conçue dans de fort mauvaises conditions. À tel point que je suis, à mon tour, dans un embarras, qui m'empêche de venir en aide à ma pauvre vieille mère quasi édentée. C'est incroyable, tu fais preuve d'une acuité sans pareille quant à ma capacité à trouver un bon mari. Juges-en par toi-même (en la matière, je t'accorde toute ma confiance), mon compagnon depuis une dizaine d'années est un célèbre producteur de télévision qui mène grand train. Un dévoyé amoral qui a certainement eu pitié de moi en m'ouvrant sa couche, confortable et très animée, si je puis me permettre de te faire une telle confidence. Malgré ses incessantes demandes, nous ne sommes pas mariés car ainsi je deviendrai solvable. Moi qui n'aspire qu'à être soluble dans l'air.

Oui, mère, évanescente je suis, voire inconséquente. Ma négligence est telle que j'ai donné de la mort-aux-rats à Nougatine, zut... comme avec Praline, je prends tes chats de gouttière pour de vulgaires muridés. Zoé et Paul (qui n'ont pas la joie de te connaître) en ont été chagrinés. Sois sans crainte, Philippe et moi leur avons acheté un magnifique chat angora, que nous avons baptisé Moustafa. Je n'évoque pas son prix avec toi, cela te ferait rager et je souhaite, à tout prix, épargner ton charmant mais néanmoins vieux cœur essoufflé.

Je ne retiens pas plus longtemps ton attention, je te sais fragile. Je te laisse aux joies de ton établissement médicalisé. Quant à moi, je file au « Goût Thé » où quelques amies m'attendent. J'aurai le plaisir ineffable de parler de toi.



Merci, chère Mère, d'avoir rempli ma vie d'anecdotes si piquantes à partager avec mes amies (qui en sont le plus souvent effarées). Cela fait toujours son petit effet. Au bout d'un certain temps d'intimité, je dévoile même quelques cicatrices. Fulgurant !

Je ne t'embrasse pas, je pique.

Irène

Auch, le 23 juillet

Irène, ma petite fille,

S'il te plaît, ne fais pas ta méchante.

Je suis ta mère après tout et tu pourras dire tout ce que tu veux comme horreurs sur mon compte, tu restes ma fille. J'ai été transportée aux urgences de l'hôpital après avoir lu ta lettre. J'ai eu comme qui dirait un choc, figure-toi. Faut croire que mon cœur n'est pas complètement de pierre...

J'implore désormais ta pitié et tu sais bien que ce n'est pas mon genre et que ça me demande beaucoup d'efforts. Voilà, je ravale mon orgueil et te demande pardon, ma fille, pour le mal que je t'ai fait, sans le vouloir, sois-en certaine, juste par inadvertance, par maladresse, par bêtise aussi.

Oui, je le dis, je l'écris, noir sur blanc : j'ai été bête, voilà, tu es contente j'espère.

Je reconnais que j'ai été dure avec toi mais sais-tu seulement ce que c'est que d'élever un enfant pour une femme seule, sans mari ni compagnon, une « fille-mère » comme on disait à l'époque ? Surtout dans la campagne reculée où je vivais. Je peux te dire que les rumeurs allaient bon train à mon sujet et que les hypothèses les plus farfelues ont circulé concernant l'identité de ton père. Crois-moi, il était bien mieux pour toi de ne pas le connaître. C'était un affreux jojo, si je puis dire... et pourtant, pauvre de moi, je l'aimais comme une folle. Oui, c'est ça, j'étais folle.

Tant mieux pour toi si tu es heureuse avec ton producteur poly-toxicomane aux mœurs dissolues. J'espère que vos enfants ne sont pas contaminés par vos déviances et qu'ils grandissent à peu près normalement (mais rien n'est moins sûr). J'attends toujours le chèque. Cette somme ne représente rien pour toi, donne-la-moi s'il te plaît.

À bientôt,

Ta Mère (coupable, odieuse, égoïste, mais ta mère quand même... jusqu'à ta mort tu n'en auras pas d'autre alors fais avec, ma fille !)



Toulouse
05/08/2015

Chère Evelyne, ma mère,

Évidemment, mère adorée, j’accepte ton pardon. Je suis tellement contrite à l’idée de te savoir à l’hôpital alors que nous sommes à l’aube de nous retrouver. La vie est parfois injuste mais rien ne sert de lutter contre, il est des évidences à accepter. En toute sérénité. Malgré mon chagrin, je suis forcée d’admettre que tu es en train de réaliser ton vœu le plus cher. Toi qui désires en finir avec ta lamentable vie, tu n’as jamais été aussi près de ton but. Je suis soulagée, l’hôpital est l’endroit tout à fait adapté. Je serais, en effet, bien ingrate de ne pas te soutenir dans cette juste et logique perspective. C’est un moment difficile, certes, mais à l’heure du bilan, être seule permet l’honnêteté et le lâcher prise. J’ai un formidable prof de yoga, Louis-Ferdinand (avec lequel je m’éclate total), qui m’inculque cela. Lorsque je lui ai parlé de toi, il a évoqué ce moment-charnière où il est doux et allégeant de se confronter librement à sa vie et conséquemment à sa mort sans autre influence que soi-même. On est seul face à sa fin. Je ne veux surtout pas interférer dans ce processus qui t’appartient. C’est douloureux. Néanmoins nécessaire.

D’ailleurs, tu profites de ce moment fatidique pour évoquer mon père. Sujet ô combien tabou dont j’avais défense de parler ! Tu te souviens, les coups que j’ai pu me prendre à la seule évocation de son nom ? Je sais, pauvre mère, que ton seul souci était de me protéger de cet « affreux jojo ».

Dommage que je n’aie pas pu en juger par moi-même.

Ceci dit, je te fais confiance, j’étais si stupide. Tu me diras, telle mère, telle fille. C’est sur cet adage que je te laisse réfléchir. Il semblerait qu’à l’heure du trépas, on voit sa vie défiler. C’est pour moi un soulagement. Tu me verras ainsi. Pas toujours en très bon état, certes, mais tu me verras.

Je pars à mon cours de yoga. Un régal, pour l’esprit. Et surtout pour le corps. Louis-Ferdinand est très impliqué.

Je ne t’embrasse pas, je sue.

Irène

Auch, le 6 août

Cette fois je t’écris vite car, cela va te ravir toi et ton prof de yoga à la gomme, mes jours sont comptés. Téléphone si tu ne me crois pas, les médecins te le diront. La fin approche.



Tu devras payer de toute façon, avant ou après ma mort. En payant avant et en acceptant de nous réconcilier, tu seras en paix avec toi-même, tu pourras garder la tête haute devant tes enfants, retrouver un semblant d'honneur et de dignité... chose dont tu sembles il est vrai totalement dépourvue.

Irène, je sais que tu as toujours été jalouse de moi, de ma carrière de danseuse, à laquelle j'ai été obligée de mettre un terme à cause de toi. J'étais à deux doigts d'être nommée danseuse étoile quand tu as été conçue par une froide soirée d'hiver dans une mansarde, sous les toits de Paris.

Il s'appelait André, il était étudiant aux Beaux-Arts, sa chambre était pleine des tableaux qu'il avait peints, des nus exclusivement, féminins et masculins. Sur certains de ses carnets de croquis, on voyait même des jeunes gens copuler à trois ou à quatre. Tu vois que ces choses-là ne datent pas d'aujourd'hui, votre génération n'a rien inventé, je suis désolée de te l'apprendre...

Si tu veux savoir, ton père était très doué en matière de sexe. Pas du genre à sauter sur la femme et à lui faire son affaire en deux minutes. Non, ton père, lui, il prenait son temps, il y mettait les formes, il savait faire monter le désir. J'étais gâtée en préliminaires. On s'est vus pendant deux mois et puis j'ai compris qu'il me trompait avec tous ses modèles, et il y en avait pléthore. Je ne l'ai pas supporté, je l'ai quitté, il ne m'a pas retenue. Plusieurs semaines ont passé, je l'avais presque oublié quand j'ai été prise de nausée. J'ai fait le test et j'étais enceinte. Il était trop tard pour avorter. Je t'ai gardée car je n'avais pas le choix. Note quand même que je t'ai élevée alors que j'aurais pu t'abandonner, tu aurais été placée dans un orphelinat et avec la tête que tu avais déjà, sois certaine que personne ne t'aurait adoptée.

Donc tu as toujours été jalouse de moi, de mes yeux bleus, de mes cheveux blonds, de mes traits fins, de ma ligne irréprochable. Toi, tu étais tout l'inverse, ma pauvre, la nature ne t'avait pas gâtée mais qu'y pouvais-je ?

Je te revois encore, avec ta mine mauvaise, devant les photos de moi en tutu et chaussons roses qu'il y avait un peu partout dans le salon, la chambre, la cuisine. Elles étaient belles, ces photos. J'étais belle dessus, jeune, avec l'avenir devant moi. Pourquoi les aurais-je cachées dans mes tiroirs sous prétexte que ma fille était un laideron ?

Je t'en prie, crois-moi : il n'est plus temps aujourd'hui pour ces mesquineries puériles. Viens me voir où il sera trop tard et tu le regretteras toute ta vie.

Evelyne



Toulouse
08/08/2015

Chère Evelyne, ma mère,

Tu es absolument extraordinaire. Voilà une belle qualité que je dois te concéder. Tu es l'exception aux règles, aux clichés les plus répandus définissant une mère. C'est intéressant de mettre à mal les images trop attendues. Alors que l'on reproche souvent aux mères de trouver leurs enfants « les plus beaux du monde », tu m'as effectivement toujours considérée et traitée de laideron. Tu as été constante en la matière. Il n'y avait d'ailleurs que ces belles photos de toi sur les murs de notre modeste maison. Jolie danseuse, il est vrai. Étrangement, j'en ai toujours été fière. Lorsque tu n'étais pas à la maison et que des amies venaient (en cachette, car je n'avais pas le droit), j'étais si heureuse de leur montrer combien ma maman était jolie. J'avais le bonheur de les entendre me dire que je tenais de toi, qu'elle comprenait pourquoi j'étais si jolie. Oui, j'espère ne pas te faire trop de peine : tu es la seule à me trouver laide. Je peux même me targuer d'avoir toujours reçu de beaux compliments quant à mes formes, la couleur de mes yeux, de ma peau, de mes cheveux. Cependant, j'ai mis beaucoup de temps à y croire. Dans le miroir, c'était ton jugement, ton regard, tes mots cinglants que je voyais et non le reflet d'une charmante petite fille devenue femme. Tu as arrêté ta carrière prometteuse à cause de moi... Moi, le fœtus qui habitait ton ventre ? Je ne me souviens pas à ce moment précis avoir été douée de parole, d'une quelconque influence possible sur ta raison, sur tes prises de décision. Tu as fait le choix de me mettre au monde. De ne pas m'abandonner à de méchantes femmes. Une seule suffisait à mon malheur. Peut-être étais-je le souffre-douleur de ta frustration de ne pas être danseuse étoile (l'aurais-tu été ?), d'avoir été le jouet d'un mari volage (qui ne t'a pas préférée malgré ta grande beauté) ?

Je te remercie, de tout cœur, d'avoir fait ces choix. Aussi douloureux ont-ils été. Pour toi comme pour moi. Car si tu n'es pas sortie de ton marasme âcre et amer, moi je suis en vie. Terriblement, intensément. J'ai eu la chance, très jeune, d'avoir ouvert les yeux et les oreilles, toute ma sensibilité en fait, vers d'autres voix, d'autres attitudes, d'autres générosités d'adultes qui, en définitive, m'ont élevée. Odette, notre chère voisine, mamie adoptive, si joyeuse, vorace de livres, d'amies, de fantaisies, qui m'a tellement aimée et fait découvrir tant de choses. Madame Lemoine, ma professeur de Français, si passionnante, qui m'a donné le goût des mots et des livres dans lesquels je me suis plongée pour mieux comprendre le monde et les gens, dont toi. Puis tous ceux de passage, qui m'ont enrichie, m'ont donné confiance, en moi, et conséquemment aux autres.



En fait, je ressemble un peu à mon père qui a multiplié les relations, les curiosités, « ivres de femmes et de peinture ». Cette idée me plaît.

Je ne t'en veux plus mais ta colère n'est plus la mienne. Ton fiel peut encore m'atteindre, je le sais, je le sens. Je ne souhaite pas remuer cette glaise nauséabonde qui a fondé notre relation. Quant à l'argent, tu as raison, comme tu l'as fait pour moi, habillée, nourrie, logée, même mal, je te dois cela. Pourquoi pas ? J'envoie donc à la directrice de ton établissement l'argent dû et établirait un virement mensuel... jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je dois dire qu'à mes yeux tu es déjà morte. Je ne souhaite pas te donner, encore, l'espace, le temps, de déchaîner ton désespoir sur moi. Je n'appartiens plus à cette histoire-là. Payer est juste une courtoisie, une politesse. En fait, tu ne m'as pas si mal élevée ?

Je ne t'embrasse pas, je ris.

Irène

Auch, le 12 août

Madame,

J'ai la tristesse de vous annoncer par cette lettre le décès de votre mère, Evelyne, et de vous présenter comme il se doit mes plus sincères condoléances. Sachez qu'elle n'a pas souffert, même si elle a eu le temps de se voir partir. Dans ses derniers instants, elle vous a réclamée, elle a prononcé votre nom à plusieurs reprises. Elle vous a demandé pardon. Elle a dit qu'elle vous aimait. Elle a laissé pour vous une enveloppe avec à l'intérieur le nom et les coordonnés de votre père. Pour vous également un album intitulé « Le livre de mon enfant », composé de photographies de vous bébé (vous étiez vraiment ravissante), de mèches de cheveux et de diverses anecdotes écrites de sa main sur votre première dent, vos premiers pas, la première fois que vous avez dit « maman », votre premier jour d'école, etc. Nous le tenons à votre disposition à l'accueil de notre établissement. Nous vous remercions d'avoir veillé à régler une grande partie des frais de séjour de votre mère avant son décès. Vous nous devez encore à ce jour 98,16 € (voire détails dans la facture ci-jointe). Le corps de votre mère repose au funérarium d'Auch :

Maison Funéraire d'Auch
31 rue de l'égalité
32000 Auch
Téléphone : 05 62 60 16 82



En tant que seule parente connue, il vous appartient d'effectuer les démarches nécessaires et de régler les frais liés aux obsèques.

Bien cordialement,

Martine Ducros, directrice de l'établissement « Les jours joyeux »

14/08/2015

Bonjour Monsieur André Chaicke,

Je me permets de vous contacter pour vous annoncer deux tristes nouvelles. Ma mère Evelyne Mate est décédée il y a deux jours. Peut-être vous souvenez-vous d'elle ? Vous avez tous deux vécu des moments très chauds dans l'hiver parisien en 1972, alors que vous fréquentiez les Beaux-Arts et croquiez d'innombrables chattes. Sachez que vous en avez profité pour me concevoir… à l'insu de votre plein gré, il va de soi. Qu'importe, le mal est fait, ou le bien, tout ceci n'est qu'une question de point de vue. Loin de moi l'idée de vous en vouloir ou même d'avoir une quelconque curiosité à votre endroit. Ma vie est ailleurs, je l'ai inventée.

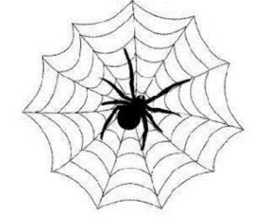
Cependant, ma mère m'a laissé pour héritage un carnet de naissance consignant les étapes de mon enfance, et un petit mot avec votre nom et votre adresse. Que faire de cet héritage ? Je vous sais (ou vous crois, c'est bien romantique) artiste. C'est la raison de cet envoi.

Ce carnet est maintenant vôtre. Il vous inspirera peut-être une œuvre ? Ce serait là un joli clin d'œil à cette histoire. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'en faire part.

Cependant, je n'attends rien, seules les surprises m'intéressent.

Je ne vous embrasse pas, je suis en deuil.

Irène Mate



Le nez de Cléopâtre

Raymond Penblanc

Il s'agit dans cette rubrique de construire une nouvelle sur le thème de l'uchronie, inscrite au sein d'un univers possible à partir d'un point de divergence quelconque dans l'Histoire.

« S'il eût été plus court,
toute la face de la terre aurait changé. »
Pascal

Une fois par mois on refaisait le monde à partir d'un événement historique que chacun prenait la liberté de modifier. Ainsi la Bérézina, un nom qui, sitôt prononcé, nous avait tous fait gamberger. Que se serait-il passé si Napoléon avait franchi la Bérézina en été plutôt qu'en hiver ? Il n'y aurait pas eu Waterloo, l'empereur ne serait pas mort à Sainte-Hélène, mais dans son lit à plus de quatre-vingts ans, entouré de son fils unique (qui ne se serait pas laissé dépérir au fond d'un palais autrichien) et de ses petits-neveux, dont un certain Louis-Napoléon (qui se serait contenté de tenir la chandelle.) La guerre de 70 n'aurait pas éclaté, ni celle de 14 avec son cortège d'horreurs et ses conséquences désastreuses, pas plus que celle de 39, et l'Europe n'aurait pas eu à souffrir des crimes d'Hitler et des nazis.

C'était pour affûter notre sens de la chronologie que notre professeur nous invitait à spéculer ainsi. Chacun à tour de rôle proposait une hypothèse de départ, par exemple Clovis renonçait à se faire baptiser, Charlemagne décidait de vivre jusqu'à deux cents ans, Saint Louis ne mourait pas au retour de la croisade, Jeanne d'Arc faisait la sourde oreille, Christophe Colomb choisissait de naviguer vers l'est plutôt que vers l'ouest, Henri IV échappait à son assassin, la mère de Robespierre se faisait avorter après les prédictions apocalyptiques d'une vieille pythie, tandis que celle de Napoléon choisissait d'aller accoucher à Naples plutôt qu'en Corse, Bismarck n'atteignait jamais Paris, où la Commune triomphait. On tirait nos fils en s'emmêlant dans les dates, on trichait, on inventait, on s'ouvrait des brèches, on délirait, on se faisait délirer. La Révolution de 1789 et la période troublée qui avait suivi étant nos champs d'expérimentations favoris, la situation pouvait tourner dans un sens comme dans l'autre, selon la destinée accordée à l'un ou à l'autre des acteurs principaux. Il suffisait d'en sauver un et de condamner l'autre pour que la machine s'emballe et que tout dégénère. En déroulant ce nouvel écheveau jusqu'au



bout, on en arrivait à vivre dans un royaume théocratique gouverné par des descendants de Charlotte Corday, ou à voir se déchirer papistes et bonapartistes dans une guerre civile vieille de deux siècles, depuis que Pie VII s'était permis de gifler Napoléon, coupable de lui avoir arraché la couronne impériale pour la poser lui-même sur le front de l'impératrice Joséphine.

La vraisemblance importait peu à certains, alors que pour d'autres l'édification d'une nouvelle généalogie exigeait précision et doigté, comme s'il s'agissait de mettre au point les aiguillages très compliqués de trains à grande vitesse. Je ne me souvenais pas d'avoir entendu la fille assise à côté de moi proposer la moindre hypothèse. Ce jour-là pourtant elle décida de se jeter à l'eau. Et si le Christ n'était pas mort sur la croix ? Ayant compris que c'était à moi qu'elle s'adressait, je répondis qu'il se serait éteint dans les bras de Marie la Magdaléenne, sa maîtresse, après lui avoir fait un enfant. Aussitôt les propositions fusèrent, la moins improbable faisant voyager mère et fils jusqu'à Rome, où ils retrouvaient le traître Pierre, auquel ils faisaient trancher la langue et les oreilles, l'empêchant de fonder une église sur une place qui ne porterait donc pas son nom, où ne serait érigée aucune basilique, aucune chapelle Sixtine, dont le plafond ne serait jamais peint par un certain Michel-Ange quinze siècles plus tard. Constat de carence que mon voisin de droite s'empressa d'alourdir en faisant remarquer que, sans Crucifixion, plus de Descente de Croix, ni de Piéta, encore moins de Mise au Tombeau, sans parler du reste. Outre que nous connaissions mal la peinture religieuse (et la peinture tout court), nous n'avions qu'une vague notion de l'histoire romaine et de ses empereurs (trop occupés à s'assassiner entre eux pour s'intéresser à la Magdaléenne et à son fils.) C'est alors que mon voisin de devant entreprit de nous sortir de l'impasse, en proposant de leur faire quitter Rome — au péril de leurs vies, insista ce perfide. Avant même d'avoir atteint la pleine mer, la trirème transportant les fugitifs était arraisonnée par des pillards barbaresques, et la mère et le fils vendus comme esclaves en Afrique, où ils croupissaient une bonne dizaine d'années au fond d'une case. Devenu adolescent (on mûrit vite à cette époque), Joshua séduisait la fille du chef du village, avec qui il décidait de s'enfuir, abandonnant sa mère à la prostitution à laquelle elle était de toute façon destinée.

À partir de là, chacun se lança dans un de ces bonds de géant que notre professeur nous incitait régulièrement à accomplir. Si certains n'hésitèrent pas à faire de notre héros un aventurier âpre au gain explorant la route de la soie dans le sillage de Marco Polo, d'autres imaginèrent un gentil métis atteint de syndrome messianique conduisant la première (et unique) croisade. Ne pouvant délivrer une absence de lieux saints, ce



précurseur de Lawrence d'Arabie fondait une colonie elle aussi métissée de Juifs et d'Arabes, qui, au lieu de s'entretuer, choisissaient de pactiser sous l'égide d'un dieu bicéphale. Les rois de droit divin n'étant plus concevables, il n'y avait ni Révolution ni Empire, mais une démocratie à la grecque, égalitaire et passablement ennuyeuse, d'où on ne voyait pas très bien quelle célébrité faire émerger, en dehors de quelques philosophes barbus, depuis longtemps passés de mode : un champion olympique peut-être, un rocker efféminé, ou alors un poète dans le genre de Rimbaud, fils du soleil et grand voyageur, mais trop libre de mœurs pour ne pas être arrêté, jugé et condamné à cette crucifixion à laquelle avait échappé son lointain ancêtre. Et pas d'échappatoire cette fois.

C'est ce que j'ai annoncé pour finir, arrachant à ma voisine une grimace de dépit, vite effacée. Car je n'avais pas dit mon dernier mot. Mû par une audace qui m'avait toujours boudé jusqu'ici, j'ai posé ma main sur la sienne, noué ma cheville à la sienne. Main, poignet, cheville, elle a compris tout de suite, et répondu par de petits coups de son index contre ma paume. Je savais ce qu'il me restait à faire. Profiter de la pause déjeuner pour l'inviter à m'accompagner dans le parc, puis, après avoir vérifié que nous n'avions été suivis de personne, lui donner le baiser de Judas avant de la plaquer contre le tronc lisse d'un bouleau et de me crucifier à elle, tandis qu'elle se collerait à moi, nous partageant équitablement les rôles. À moi le coup de lance. À elle de planter les clous.



Terminus

Benoit Jeantet / Enokat

Dans cette rubrique, un auteur (ici, Benoit Jeantet) doit écrire une nouvelle sur le thème du numéro à partir de la planche muette fournie par un illustrateur (Enokat, voir page suivante).

« Bordeaux, me dit-il, tu sais... J'ai joué et voilà, j'ai perdu... »

Le soleil se couche sur les arrosages automatiques... notre train desservira les gares... et c'est étrange... d'Angoulême, Poitiers, Saint-Pierre-des-Corps, Les Aubrais-Orléans... oui, très étrange... et son terminus la gare de Paris-Saint-Lazare... très étrange d'entendre parler les souvenirs. Je sais, depuis longtemps déjà, je sais que la vie n'est, même pas un jeu, non, plutôt un sport plein de violences. Que la vie c'est ce sport de combat — agressif, violent à ne pas croire — et qu'il laisse, après coup, un goût de sang, d'amertume et d'embrocation, ce goût-là dans la bouche. Et je sais, aussi, que quelqu'un tire les ficelles. Que ce quelqu'un manipule à l'envie nos penchants pour l'irrévérence. Oui, je sais que quelqu'un tire ces ficelles, il est vrai assez grossières, et que, très souvent, il n'y a personne au bout. Personne... Ou alors des êtres dissociés... des types aussi perdus, l'esprit rongé par la mélancolie... cette mélancolie...

Angoulême. Le jour descend. Le toit de la gare n'est qu'une tôle salie par les eaux. Je n'ai même pas soif. Et pourtant ce retour fait moite.

« Bordeaux, me dit-il, tu sais... » L'autre avait raison. Tous les sports sont cruels... quand on perd... Bordeaux-Lac... Croisé un ragondin. Puis un tramway rempli de supporters tout jaune... Puis tout rouge et noir... Non, non, non... c'était le même tramway. C'est seulement que je me hâtais vers cet hôtel, là... c'était même un hôtel cerné par d'étranges jardins... des jardins jeunes, roussis — étrangement déserts —, morts et voilà... Sans doute que j'avais un peu peur, déjà, d'avoir à vieillir... comme ça... d'un coup sec. Tous les sports sont... cruels... oui... quand on perd...

Poitiers. La défaite, pour les gens comme moi, ce n'est pas un cri. C'est juste... l'expression d'une corde. La défaite, alors, pour les gens comme moi, c'est... la même problématique d'abandon..

« Oui, me dit-il, tu sais... J'ai joué et j'ai perdu. » Je me hâtais vers ce spectacle pour lequel j'avais, depuis un an, économisé centime après

CLIMMM...











centime. Je voulais voir mon équipe terrasser enfin l'adversaire — l'ennemi de toujours — au terme d'une rencontre que j'escomptais âpre, forcément, mesquine mais épique. Oui. Je croyais mon club suffisamment cuirassé pour l'épique. Assez robuste pour ça. Je voulais un duel, un vrai, un affrontement. Mais il y a toujours cette petite voix et c'est comme un vieux fond superstitieux et c'est là, tapi au fond de nos angoisses, et ça vous vient de l'enfance ce reliquat stupide où l'on touille à fond de vieilles casseroles tout un tas de rituels de pensées magiques...

Saint-Pierre-des-Corps. Regarder les gens qui mangent leur sandwich dans le train. Certains sont d'une extrême voracité. Et puis il y a cette fille. Habillée en rouge. Elle occupe le siège fenêtre à ma gauche. Cette fille et ses manières de chat. Un coup de soleil vient de naître sur le haut de son front. C'est joli... Je l'imagine en guerrière, je la vois combattre, épée à la main...

« Bordeaux », me dit-il... Je me souviens du matin, à Paris, du début de ce voyage. Du café/croissant avalé à la sauvette devant un journal sportif. Gare Paris-Montparnasse. Comme les oiseaux tournaient dans ma tête. Au moment d'entreprendre ce genre de voyage, je laisse toujours pas mal de vide derrière moi. Comme, plus tard, roman noir/sandwich trop rapide un peu sec/attente fiévreuse et fébrile du match, le TGV végétait au ralenti de rigueur après un incident de personne. Comme le café fumait d'assez méchante humeur... et oui, je crois bien que c'est ici que, par temps de brume, le fantôme des derniers dragons du Poitou flotte au-dessus des rails...

Les Aubrais-Orléans. Une vieille dame se mouche dans un kleenex douteux. Le sens de ma vie m'échappe encore...

« Bordeaux », me dit-il... Le rugby irait donc rire aux larmes dans la sueur des trams limaçant par-ci, par-là, vers cette curieuse zone industrielle égarée en rase campagne... Nos passions s'engonçaient, entre ciel et barbe, place des Quinconces... Je regardais les supporters. Je me suis mis à redouter une fin beaucoup moins favorable à nos couleurs — rouge et noir. Alors j'ai encore cédé à ces vieilles superstitions. J'ai décidé de tout mettre en œuvre pour infléchir le cours des choses que je sentais devenir hostile... contraire... tous les sports sont cruels... quand on perd... Mais ça, perdre, un jour comme aujourd'hui, ah ça non, ce n'était pas possible. Le stade était à plus de huit kilomètres de la gare où je venais à peine d'arriver. Huit kilomètres. Alors j'avais dit : « Si tu cours après ce tramway qui doit te mener au stade, et ce sur plus de huit kilomètres... »



Oui... j'ai fait une chose pareille. Cette chose un peu débile... Parce que j'avais dit... « Si tu fais ça... » Une chose pareille.... débile pareille... nu... entièrement nu... si tu parviens à faire preuve d'autant d'audace... oui... tu inverseras le sort...

Paris-Saint-Lazare. « Non ! » Je crie ça à voix haute, je ne sais plus pourquoi. Terminus. Les autres sont descendus du train, il ne reste que la fille, la guerrière... elle est en train de partir dans le noir, de disparaître... Elle ne se retourne pas.



36 barbituriques pendables

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Angèle Casanova)

Leur action est toujours minutée au détail près.

Ils savent exactement quoi faire, et quand. Il faut dire qu'ils mettent le paquet, question organisation. Rien n'est laissé au hasard. Le groupe passe de longues heures à potasser au bar du marché.

Et pour cause. Le taulier n'est rien moins que le président de leur confrérie.

Alors, pour une fois, il rince à l'œil, en arrière-boutique.

Installé en travers de la porte de sa cuisine, il parle avec les clients tout en présidant leurs séances. Toujours le mot pour rire, et puis les stratagèmes les plus flambeurs sur le bout de la langue.

Un vrai virtuose, le Jules.

Dès qu'il enfile son costume de pique-assiette, on ne le reconnaît plus. Lui qui est du genre grosse baraque, il en deviendrait presque transparent.

Et pourtant, de notre club, c'est le plus audacieux, le plus irrévérencieux, le plus crasse des pique-assiettes. Du genre à faire passer Mémé, notre doyenne, pour une enfant de chœur sur le retour.

2 (par Sandrine Cuzzucoli)

En sa présence, il ne fallait pas trop ramener sa fraise, Jules était aussi le roi de la castagne, d'ailleurs, plusieurs y avaient laissé des dents dont le frère de Mémé qui déjà marchait difficilement.

La dernière trouvaille de Jules — qui avait épaté le club — avait été d'adopter certains petits singes malicieux et très entreprenants ainsi que des perroquets au plumage tridimensionnel et un puissant cheval, tous semblant tout droit sortis d'un tableau d'Henri Rousseau. Citons, par exemple, Paysage exotique (1908), Les Joyeux farceurs (1906) ou encore Cheval attaqué par un jaguar (1910). Leur sans-gêne naturel, autant comportemental que langagier (pour ce qui est des oiseaux), allié à notre



savoir-faire, défiait toute concurrence, même si dernièrement les animaux, certes hardis et irrespectueux (pour la bonne cause), se montraient à notre goût quelque peu féroces. Et ce pour le plus grand plaisir des enfants de la confrérie, à qui l'on avait raconté que certaines de nos sorties les plus sélectes et les plus « irrégulières » étaient filmées pour la télévision anglaise, friande de détails gores et croustillants. Mémé s'occupait de reprendre les scènes de façon très discrète et Jojo, le cousin de Jules, prenait les commandes quand le mouvement des hommes et des animaux imposait une plus grande souplesse et vitesse de la caméra.

Le soir, en compagnie des bêtes, nous aimions visionner nos folles épopées en promettant aux enfants de les amener très vite en Angleterre, un pays, pensaient-ils, à notre image : désopilant et qui n'avait pas froid aux yeux. On ne comptait plus, lors de banquets, les chignons de dames mangés-broutés, les stupéfactions générales à l'écoute de drôles de litanies scatologiques-ornithologiques, les heureux et notables déplacements de masses en raison d'odeurs disons chargées.

Un soir où la coupe avait dû être un peu trop pleine, Mémé eut un malaise. Fatal. Nous tous du club étions restés sans voix. À son enterrement, Jules avait lu la partie finale du court récit de Gustave Flaubert, Un cœur simple, là où l'auteur décrit une vieille dame qui, au dernier instant de sa vie, voit piquer sur elle, pour l'emporter, un Dieu-perroquet.

3 (par Alice Scaliger)

Après la mort de Mémé, Jules s'était senti pousser des ailes. Il ne filmait plus seulement des facéties d'animaux, qu'il revendait ensuite à prix d'or à des sites comme Buzzfil et Topito, il s'était lancé dans la charcuterie, carrément. Il hantait les couloirs du dark net, proposait des films où les animaux étaient torturés, découpés, et cela se vendait très bien. Il avait soudoyé un enfant du groupe, assez facile à convaincre au demeurant, pour jeter l'un des petits singes du haut d'un des toits du quartier, et ça s'était vu un peu plus de quatre millions de fois. Il avait attaché un chaton à un gros morceau de savon de Marseille et avait filmé ses glissades sur le sol mouillé du Bar du Marché, juste après la fermeture et le coup de serpillière, jusqu'à ce qu'il heurte violemment le comptoir de fer. Ça n'avait plus grand-chose à voir avec du grignotage de chignon, ou des cacas d'oiseaux sur les gens bien fringués, et ça le faisait drôlement rigoler, Jules.

Quand il a eu un peu d'argent de côté, il s'est mis à les faire empailler, ces animaux. Une fois morts, et souvent bien amochés dans leur mort, il se les faisait réparer. Il les collectionnait, en douce, sur une planchette, dans sa chambre où nous n'avions pas le droit d'entrer.



C’était ses petits dieux du fric à lui, peut-être ses petits dieux tout court.

Le seul qu’il n’arrivait pas à maîtriser, c’était le puissant cheval. Jojo, le spécialiste du film habile, arrivait aussi à l’attraper dans le pré, ce qui n’était pas mal. Mais ensuite, impossible de mettre le cheval en condition pour obtenir un film vendable. On lui avait mis des singes sur le dos, mais ça avait à peine dépassé les 2567 vues. On avait voulu monter sur lui une espèce de perchoir à oiseaux, mais c’était juste ridicule, et puis il avait rué tout de suite, poussant même au sol Jojo qui le nourrissait. Jules en était fâché, de ce cheval. Il rêvait de faire venir un jaguar pour le bouffer, et filmer la scène.

Mais l’animal se méfiait ; il était réformé des courses, et connaissait un peu les hommes. C’était un hongre puissant, au pelage presque roux, acheté un euro du kilo, le poids de la viande. Jules le contemplait, la nuit, il sortait torse nu dans le petit jardin à l’arrière du bar. Il se disait que ce serait chouette, de voir toute cette viande rousse attaquée par des crocs jaunes, en gros plan. Il avait des bouffées d’inspiration, il pensait au Douanier Rousseau, il se sentait taillé dans une étoffe à franchir toutes les barrières, à commettre tous les excès. Mais ce n’est pas très facile de se procurer un jaguar.

4 (par Marc Laumonier)

Justinien, le frère de Mémé, et son fils Jean-Raoul observaient, cachés dans le café d’en face, « Le Brouhaha », les faits et gestes de la maudite confrérie. Ils en avaient été évincés avec pertes et fracas il y avait peu. Jules, le roi de la castagne, leur avait fait comprendre qu’ils léchaient trop le cul des flics (obscur petit trafic de cigarettes de contrebande) et qu’ils n’étaient donc plus dignes d’appartenir au club des pique-assiettes.

Si la grossièreté et l’impertinence du club, au début, avaient séduit nos deux zigues, ils s’étaient transformés brutalement en ardents défenseurs de la gent animale suite aux actes barbares perpétrés par le gars Jules et sa bande. Ils avaient envoyé des lettres anonymes à la police ainsi qu’à des associations de défense animale et trouvaient que ça ne bougeait guère. Ils réfléchissaient à un moyen d’accélérer les choses… Et s’étaient vengés de petite façon : excréments mis dans la boîte à lettres, chewing-gum ou colle dans les trous de serrures, coups de téléphone dans la nuit ; mais rien n’y faisait, Jules semblait toujours en pleine forme et bien actif.

Comme il passait beaucoup de temps à admirer son hongre derrière le café, nos deux zouaves eurent l’idée d’attaquer là où semble-t-il cela ferait mal. Un matin, protégés par des tenues d’apiculteur, Justinien et Jean-Raoul arrivèrent avec deux ruchettes bien fermées remplies de



milliers d'abeilles énervées. Ils rigolaient déjà dans leur barbe tout en se dissimulant dans les bosquets autour du jardin. Ils allaient mettre leurs menaces à exécution, car le cheval était maintenant tout près, lorsqu'ils entendirent un bruit de camion, puis virent un vieux bahut arriver — on distinguait à peine de vieilles lettres peintes : « Pinder ». Deux obèses en sortirent, ainsi que Jules qui venait du café. On ouvrit les portes rouillées et un jaguar un peu cachectique apparut en feulant.

« L'homme effronté agit sans pudeur, l'homme hardi sans crainte, l'homme audacieux sans être arrêté par rien » ; « Audaces fortuna juvat », se dit Justinien en jetant les ruchettes au sol, desquelles sortirent des milliers d'insectes en vrombissant méchamment.

5 (par Gabriel Berteaud)

Un bol de chocolat renversé le matin avant de partir à l'école, une soirée karaoké au Café du Commerce, son premier baiser, sa dernière bagarre : les souvenirs les plus anodins comme les plus marquants se mirent à défiler dans l'esprit de Jules tandis qu'il regardait, pétrifié, l'essaim d'abeilles se ruer sur lui. Dire qu'il en avait peur eût été un euphémisme tant son aversion pour tout ce qui bourdonnait dépassait le rationnel. Son cœur sembla vouloir jaillir de son sternum, il sentit une perle de sueur glisser le long de son dos, poussa un petit cri, se pissa dessus, puis un voile noir vint rapidement couvrir cette vision horrifique. Il s'évanouit. Il se réveilla dans une chambre d'hôpital. Ses paupières se décollant lentement, il vit une silhouette floue se dessiner devant lui.

« Ça y est, on est réveillé ? »

Ses yeux ne parvenaient pas à faire le point, mais cette voix, il l'aurait reconnue entre mille. Raclure de Justinien ! Il voulut lui asséner une de ces puissantes séries d'insultes dont il avait le secret, mais ne parvint qu'à émettre un grognement inintelligible et, disons-le, plutôt comique. Justinien se fendit d'un rire diabolique.

« On a du mal à articuler ? C'est sûrement à cause des boursouflures provoquées par les piqûres d'abeilles. Ça alors, si j'avais su que tu y étais allergique, j'y aurais pensé plus tôt. »

Il se mit à faire les cent pas le long du lit en poursuivant :

« Comme c'est ironique. Le grand, le légendaire Jules, écrasé par quelques insectes. Il fallait te voir te pisser dessus, je te jure ! En tout cas, la vidéo a déjà plus de dix mille vues sur le net, et les membres de la confrérie l'adorent tout particulièrement. Mais il faut voir le côté positif, tu sais, le pouvoir ne doit pas être conquis, disait Bakounine, il doit être détruit, et cette petite mésaventure a permis aux confrères de prendre conscience qu'ils seraient mieux sans chef. J'espère que ça ne te fera pas défaut.



En tout cas, on te souhaite tous un bon rétablissement. Tiens, je t'ai apporté des chocolats, maintenant tu m'excuseras, je ne voudrais surtout pas manquer notre première réunion au « Brouhaha ». N'hésite pas à passer dès que tu seras sur pied ! »

Justinien posa délicatement la boîte de chocolats sur la table de chevet et quitta la chambre en sifflant.

6 (par Danièle Momont)

À supposer que le lecteur (ou la lectrice — c'est tout un, c'est kif : la sottise est sans sexe) s'avise à présent de me réclamer des comptes sur la « cachexie » du jaguar, je le/la prierai vertement d'ouvrir un dictionnaire — je ne sache pas qu'aucun pique-assiette se soit jamais laissé dicter sa conduite par un pedzouille — avant de l'informer que ledit, en son temps baptisé « Daimler » par des proprios passablement loustics, compta jadis parmi les plus illustres modèles d'Henri Rousseau qui entre autres l'immortalisa dans Cheval attaqué par un jaguar (assaut ? peau ! je le tiens du zig en personne, dont la jument d'albâtre était folle, elle aurait tout donné pour d'autres étreintes, la solipède, la bougresse, parmi les jungles du douanier), en sorte que lorsque son étoile pâlit, car non plus que les pékins de notre espèce le temps n'épargne les fauves, et que partout les vieillesses, griffues ou non sont des naufrages, quand donc le vent tourna pour Daimler, qu'un Rousseau sans états d'âme bazarda, six ans avant de dévisser son billard, pour deux ronds aux Pinder récemment installés à Paname, le féroce en conçut un tel dépit qu'il dépérit, se mita, sécha, fana jusqu'à ce qu'enfin Jules fît appel à ses services, suite à quoi, ravigoté mieux qu'un tigre dans un moteur — cachectique néanmoins, on l'a dit ; le moteur était d'un tacot, toussotait, hoquetait, le tigreau crachotait mais baste ! —, il s'extirpa du camion pour découvrir un bien curieux spectacle, une cocasserie qui d'un coup ravalait les singeries du feu douanier au rang d'art popote et petit-bourgeois, à savoir que tandis qu'un crétin canasson castré broutaillait dans un coin, un lascar à trogne enflait à vue d'œil sous l'assaut d'une foison d'abeilles jaillies d'une paire de ruches, à ceci près que si farfelue fût la vue, Daimler quant à lui n'eut d'yeux que pour le Sacré-Cœur de Montmartre, vers lequel il s'ébranla aussitôt, résolu à s'en aller planter la dent — tant pis si elle branlait — qu'il gardait contre Rousseau dans le cuir ou le gras d'un badigeonneur dont de tout temps la place du Tertre abonda, et c'est ainsi qu'après que ce semblant de barbare ocellé eut (il n'était pas jusqu'à ses ceps qui n'en tremblassent) terrorisé dans les formes la Butte, Justinien, qui d'un pas béat, d'un pas fat se rapprochait du « Brouhaha », se figea, l'œil en l'œil d'un jaguar au croc gouaché, émacié certes mais cependant versicolore et menaçant.



7 (par Audrey Tison)

Justinien essayait de se rappeler les conseils que lui avait donnés Pax, son instructeur chez les scouts. Aussi surprenant que cela puisse paraître, Justinien avait été scout à un moment de sa vie. L'année de ses huit ans, il avait demandé à ses parents si, pour une fois, il pouvait partir chez les scouts au lieu de rester chez Mémé tout l'été à jouer avec le cousin Jules. À l'époque, Justinien était le souffre-douleur de Jules, et Mémé, cette vieille chouette, ne le défendait jamais. Elle pensait qu'un homme ne devait pas pleurer et qu'il devait s'endurcir, sinon il se ferait marcher dessus toute sa vie. Alors il était rentré chez les scouts l'été de ses huit ans, et il avait connu ce grand bonhomme aux allures d'ours qui lui faisait un peu peur. Il se remémorait les soirées devant le feu de camp à discuter et à rire : il se rendait compte à quel point cette expérience l'avait porté, il avait compris qu'il était autre chose qu'un « sale cafard », comme on le surnommait chez lui. Pax était devenu une figure paternelle, il lui avait appris des tas de choses sur la survie en forêt et sur la vie en général. À l'époque, il se disait que ça ne servirait pas, et il se retrouvait aujourd'hui dans une situation délicate face à un animal sauvage affamé. Surtout, ne pas bouger, ne pas montrer que tu as peur, et si l'animal s'approche, tu lèves les bras au-dessus de ta tête et tu imites l'ours. Il revoit encore Pax faire l'ours et son cœur se remplit de confiance.

Le jaguar avait été nourri aux restes de poulet toute sa vie, et n'avait aucunement envie de s'attaquer à cet humain qui gesticulait : on aurait dit un orang-outang essayant de s'envoler — décidément, les humains sont de drôles d'animaux. Il était d'ailleurs persuadé que les humains des villes, pas ceux qu'on trouve en Afrique en pleine nature et qui mangent des choses saines, même s'ils sont un peu maigrelets pour certains, faisaient de la bien meilleure viande. Un vieux tigre, camarade de cellule au cirque Pinder, lui avait franchement déconseillé de manger de l'humain des villes, bourré de médicaments et nourri aux produits chimiques et à l'alcool. Il en avait goûté une fois, celui qui s'amusait à mettre sa tête dans sa gueule, ça avait fait beaucoup d'effet dans le public mais le pauvre avait fait une indigestion et s'était retrouvé alité avec de la fièvre pendant une semaine complète. À côté du « Brouhaha », Kader, le petit boucher halal installait ses poulets sur la rôtissoire.

8 (par Antonin Sobel)

Et quelle leçon retirer de tout ça ? Que l'homme et l'animal sont cousins, pas frères, juste cousins, que l'homme est un loup pour l'homme mais surtout un prédateur de l'animal, son premier prédateur, capable de



vénérer un chien ou un chat mais aussi capable de faire sa thune en vendant du poulet sur les marchés, et pourquoi ce pauvre gallinacé serait moins digne et racé qu'un canidé ou qu'un félin ?

Certains traitent leurs contemporains moins bien que leurs animaux de compagnie... Justinien se dit que tout ça est bien compliqué, que les valeurs ne sont pas forcément où l'on croit, que sa famille est peut-être moins vénérable que tous ces animaux qu'il a croisés, que le moindre moineau est peut-être plus important que son cousin qui l'a traité de moins que rien pendant toute son enfance, qu'il échangerait son père contre un chien écoutant et affectueux, il ne sait plus, se demande ce qu'il faut penser, peut-être qu'il n'y a pas de logique finalement, que tout s'enchaîne naturellement, que les bouddhistes ont raison, que la réincarnation existe... Merde alors, peut-être était-il escargot et qu'il deviendra cheval ? Mais pas un hongre alors, l'idée de perdre sa queue le plongeait dans des abîmes de perplexité, comment aimer sans consommer ? Impossible, inconcevable, « il faut bien que le corps exulte », comme disait Brel, ce grand échalas sûrement réincarnation d'un cheval et d'un aigle, Justinien ne se sentait plus que comme un esprit pris dans une carcasse humaine, l'enveloppe charnelle ne devenait plus... qu'une enveloppe charnelle.

L'esprit l'emportait donc sur le corps, juste un corps, une enveloppe, un moyen de transport, que tu sois un jaguar, une poule, un cheval, tu n'es qu'un moyen de transport de l'esprit, point barre... alors prends ta tête à deux mains mon cousin. Justinien prit une décision : ne jamais se laisser emmerder, ne jamais faire de mal à un être vivant, et si tout ce cirque n'était qu'une représentation du monde, une ellipse, une parabole, un micro-système, et si les vrais dompteurs étaient les animaux et les domptés les hommes ? Bonne question, sur ces réflexions il partit se coucher, en se disant que demain serait un autre jour, plein de ces considérations humanistes, qui n'étaient plus qu'humanistes, mais animales aussi, oui, c'est ça, il avait transcendé son état humain pour devenir mi-homme mi-animal, dans l'esprit en tout cas...

9 (par Vlad Oberhausen)

Prisonnier de sa chambre d'hôpital, Jules était bien loin des interrogations philosophiques de ce saligaud de Justinien. Sa boîte de chocolats, il l'avait envoyée valdinguer à l'autre bout de la pièce !

Tout lui revenait : ces satanées abeilles, le jaguar cachectique devenu fou, Jean-Raoul qui l'appâtait en brandissant une carcasse de poulet volée à la petite boucherie halal, et les piqûres, les piqûres par dizaines...

À quel moment le plan avait-il dérapé ?



Au fil des ans, Jules s'était lassé des interventions fantasques de la confrérie : il avait fini par simuler des éructations gutturales pendant que ses amis partaient encore dans des hoquets d'allégresse sincères. Tout ça ne l'amusait plus : le groupe s'était ramolli, avait versé dans la facilité. « De l'humour de grand-mère », pensait-il en observant Mémé capturer des pigeons à l'épuisette pour les relâcher, le soir venu, dans d'obscurs galas de bienfaisance.

Quand la vieille avait cassé sa pipe, Jules avait eu une illumination, la grande idée de sa vie : il allait mettre sur pied un canular inouï, la plus audacieuse plaisanterie jamais imaginée. Le plan, il l'avait fomenté avec son fidèle lieutenant, le cousin Jojo, dans l'arrière-boutique du bar. D'abord, les vidéos : massacres de chatons, charpies de singes, rien que de la mise en scène, une mystification pour donner à Jules le rôle du salaud. La suite ? De la méchanceté gratuite à outrance, une surenchère dans la cruauté, pour choquer toujours plus et se faire détester de tous et de toutes. L'expulsion de Justinien et de son demeuré de fils, minables refourgueurs de clopes au kilo, avait été une péripétie inattendue — Jules, les voleurs, il n'aimait pas ça. Les crasses que lui avaient faites ces deux péquenauds l'avaient ralenti sans atteindre sa bonne humeur, car l'étape décisive approchait. Le jaguar était essentiel : c'est lui qui devait servir à simuler la mort de Jules, le bouffer d'un bloc dans une vidéo bien sale que préparait Jojo. Et pendant qu'on aurait cru mort le bourreau des bêtes à poils, Jules aurait eu tout le temps de préparer son retour, avec la plus formidable, la plus fabuleuse de toutes les blagues...

Mais le plan était tombé à l'eau par la faute de cette buse de Justinien.

En sortant de la chambre appuyé sur la perche de sa perfusion, cul nu dans sa blouse d'hosto et le visage tuméfié par les piqûres, Jules se demandait maintenant comment tout cela allait finir.

10 (par Olivier Savignat)

Depuis l'accident, sa vie avançait à un tout autre rythme, ponctuée par les repas (repas ?), les virées aux gogues et la pause Derrick obligatoire. Avec ses potes Alzheimer, Jules avait recréé une confrérie. Moins animée que l'ancienne, et pour cause, mais tout aussi foutraque : là, ses cobayes étaient humains et, la plupart du temps, consentants. Il n'avait pas besoin de caméra ni d'aucun gadget pour se jouer son petit scénario dans un recoin de sa caboche. Sale caboche encombrée : si en façade sa tronche avait bien morflé, il y avait encore, sous les cloques de pus, un esprit aiguisé, vif et rebelle. Oui, cet esprit puissant allait fomenter une révolte-non-sire-une-révolution des croûtons de l'hosto, et ça allait saigner !



Il en serait la tête pour sûr. Ne lui manquaient plus que les bras et les jambes : le problème étant qu'ici-bas les membres encore valides n'étaient pas légion ! Et ce n'était rien comparé au manque de concertation : chacun beuglait dans son coin que c'en était jouissif, mais foin d'action commune...

Jules méditait sur son jambon-purée. Qu'il était loin le temps où les extorsions de bidoche faisaient sa gloire ! Où il ne trinquait qu'avec du millésime... il se voyait déjà en maître écornifleur salué bien bas par des bataillons d'amphitryons ébahis. Mais il avait fallu qu'une ruche croise son chemin...

Quelle ironie dardante ! Il en tremblait de honte et de colère rentrées, il en convulsait de rage ! Alors il se leva, ravala son indignation, qu'il drapa dans sa toge d'éclopé, et lança le signal de l'attaque : « Pas de quartier ! »

Jamais de mémoire d'infirmière on ne vit pareille bataille rangée. Les boules de purée avaient redécoré le réfectoire et tous les vieux débris admiraient, attendris, leur Waterloo.

Comme quoi, on peut s'amuser à tout âge...

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Christian Attard

Sylvain Barbé

Gabriel Berteaud

Patrick Boutin

Emmanuelle M. Bova

Henri Cachau

Angèle Casanova

Sandrine Cuzzucoli

François Debout

Marianne Desroziers

Nadia Harre

Jean-David Herschel

Benoit Jeantet

Marc Laumonier

Manuela Legna

Le Golvan

Lordius

Sébastien Marcheteau

Danièle Momont

Vlad Oberhausen

Raymond Penblanc

Jérôme Pitriol

Georgie de Saint-Maur

Olivier Savignat

Alice Scaliger

Antonin Sobel

Audrey Tison

Marlène Tissot

Stéphane Werth

Illustrateurs

Bastien Bastien

Jean-Baptiste Dumont

Enokat

Lemée

WIL



En savoir plus - *Louis-Philippe en Gargantua* par Honoré Daumier

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Feu & Glace

Numéro 17

Septembre 2015